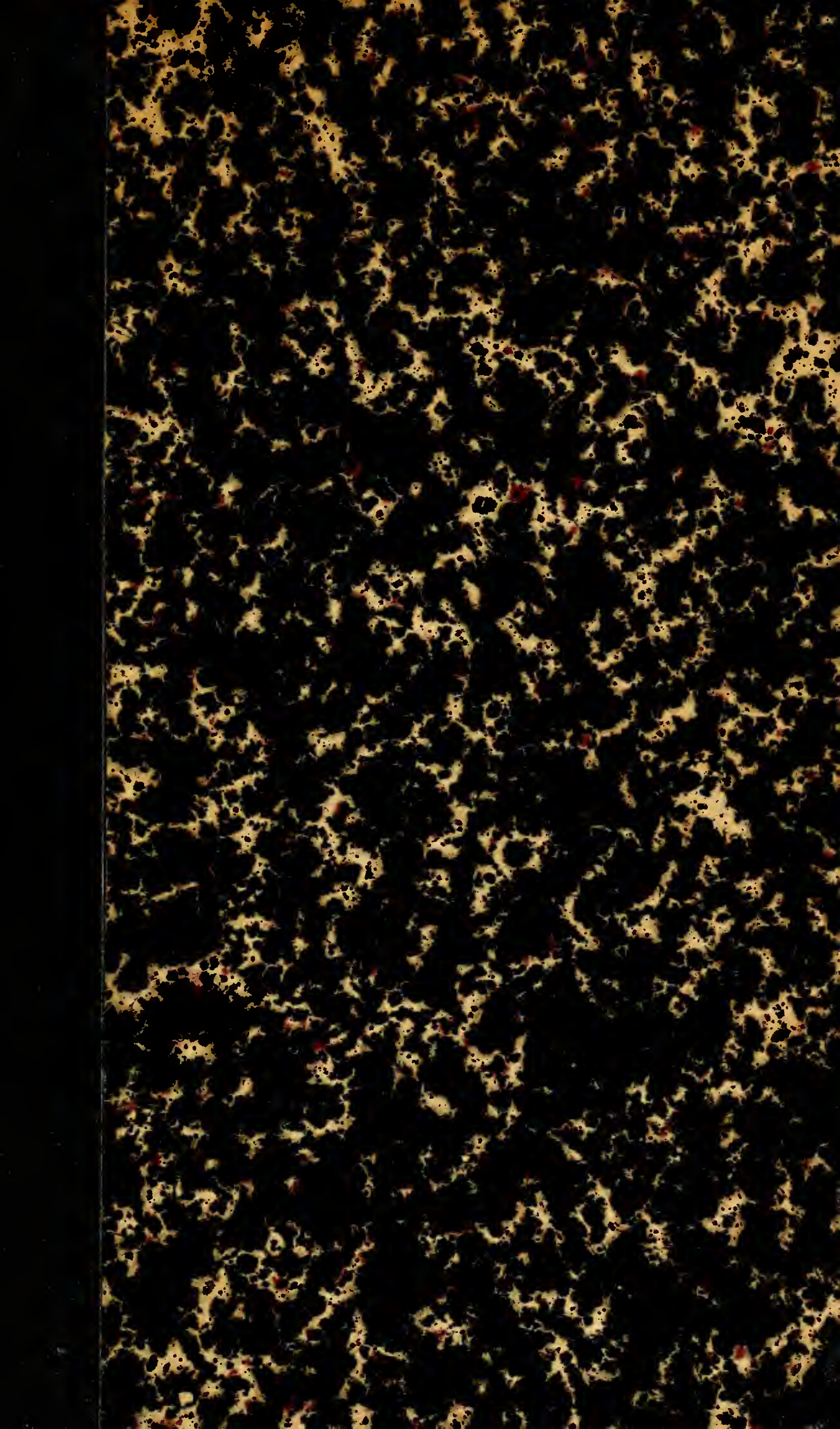
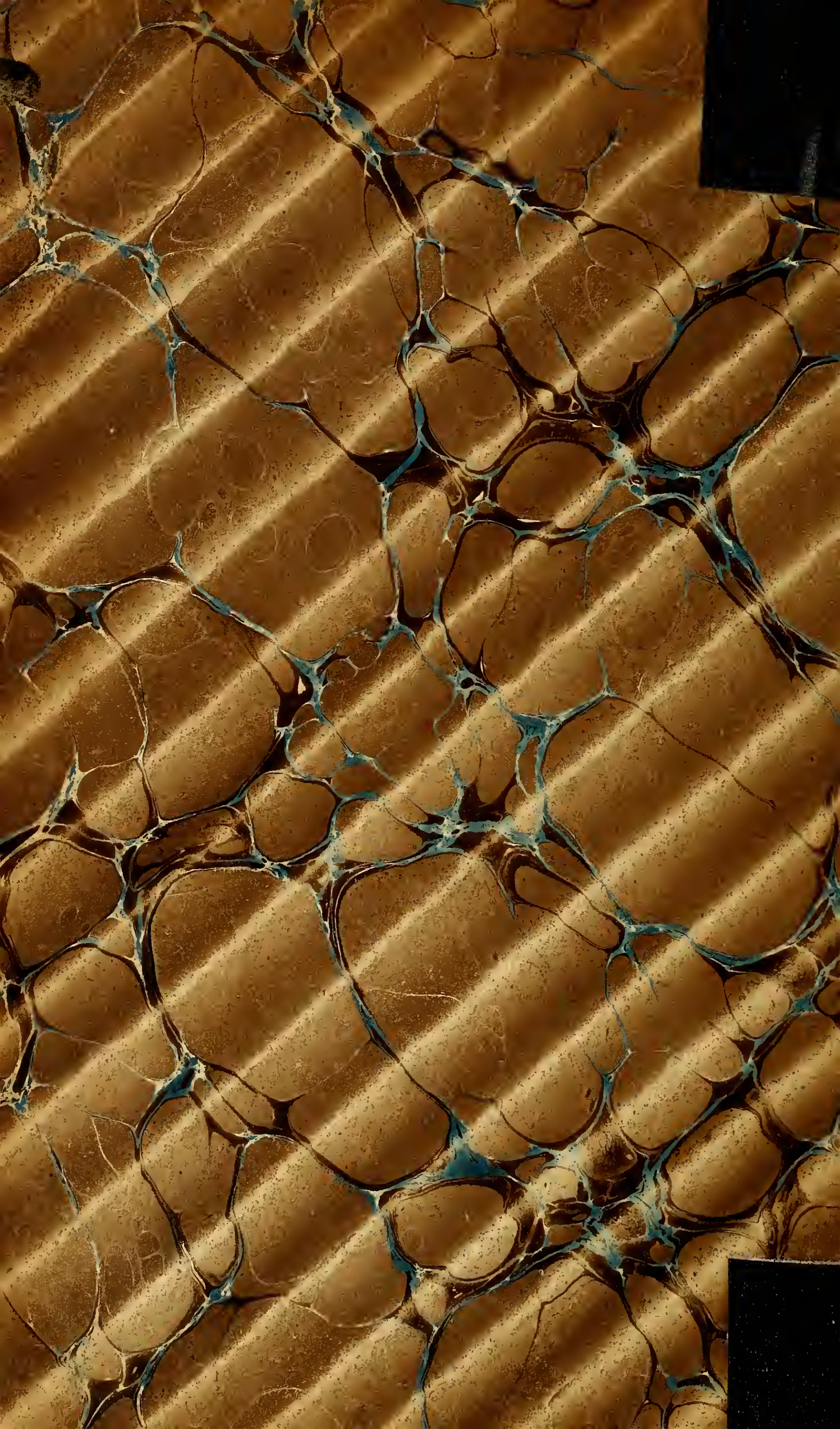
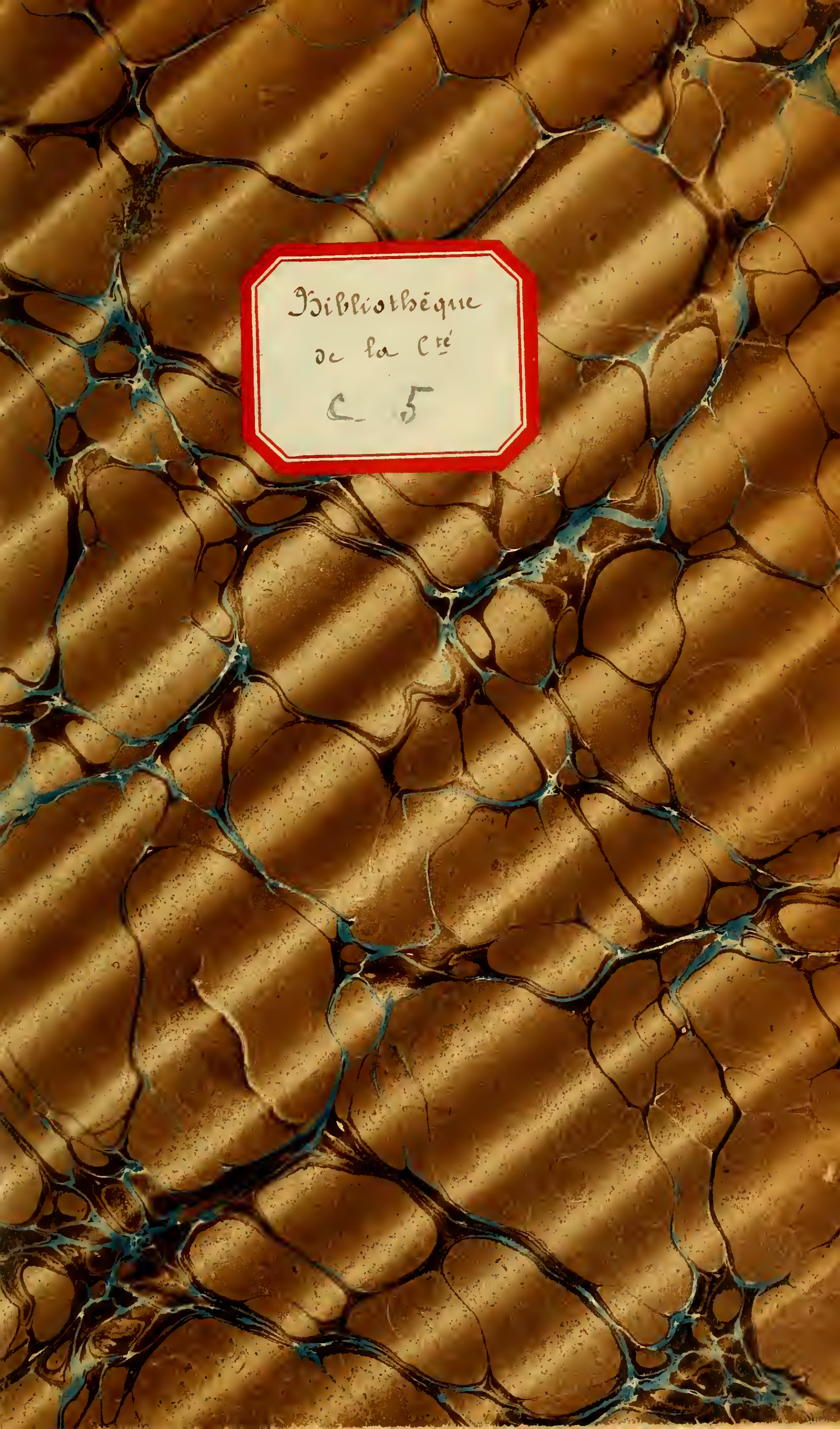





Bibliothèque
de la Cté
C 5

# HENRY BECK

## DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

### MISSIONNAIRE AU CONGO BELGE



Paul PEETERS, S. J.



# HENRY BECK

## DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

### Missionnaire au Congo belge



Société de Saint-Augustin
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
Bruges. — 1898

Ego Augustus PETIT, Praepositus Provincialis Societatis Iesu in Belgio, potestate ad hoc mihi facta ab admodum Reverendo Patre Ludovico Martin, eiusdem Societatis Praeposito Generali, facultatem concedo, ut opus cui titulus *Henry Beck, de la Compagnie de* JÉSUS, *missionnaire au Congo belge*, a Paulo PEETERS, S. I., conscriptum, et a deputatis censoribus rite recognitum atque approbatum, typis mandetur.

In quorum fidem has litteras mea manu subscriptas et sigillo meo munitas dedi.

Bruxellis, die 5 iunii 1898.

AUGUSTUS PETIT, S. J.

L. S.

---

## DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Les faits avancés dans ce récit le sont sous la réserve prescrite par les décrets d'Urbain VIII. La qualification de saint, ou toute autre semblable, n'y a que la portée compatible avec les mêmes décrets.

---

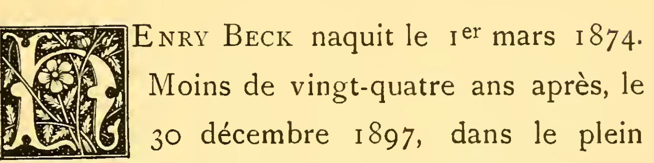
IMPRIMATUR.

Brugis, die 11a junii 1898.

P. H. LAHOUSSE, Can.
*Lib. cens.*

# CHAPITRE PREMIER.

## ENFANCE.

ENRY BECK naquit le 1er mars 1874. Moins de vingt-quatre ans après, le 30 décembre 1897, dans le plein épanouissement de sa jeunesse, il mourait, emportant avec lui des trésors de piété, de zèle et de courage qui annonçaient un fécond et glorieux avenir. En clôturant si vite une existence si pleine de promesses, Dieu semble nous inviter lui-même à recueillir les enseignements qui nous en restent : l'apostolat de l'exemple est le seul qu'il destinât en réalité à cette âme d'élite si passionnément dévouée au bien et qui semblait née pour l'opérer avec la victorieuse puissance des grands conquérants de la foi. Puisque ce vaillant devait tomber avant l'heure, qu'au moins sa douce et sainte mémoire continue parmi nous l'œuvre de sa vie.

Sans doute, dans cette courte vie dont les

témoins garderont un souvenir impérissable, on chercherait en vain une page que le monde daignât honorer de son attention. Ceux même qui ont le cœur assez haut pour mettre la sainteté à son vrai rang au-dessus des gloires humaines, s'étonneraient de trouver dans ces souvenirs consacrés à une belle âme, tout le détail des petits événements qui ont rempli son existence ignorée. Le rayon que la grâce a mis sur ce front, est la seule chose qui doive être montrée ; elle peut l'être sans toucher à des souvenirs d'ailleurs trop intimes et trop chers aux cœurs qui les gardent, pour que la publicité ait le droit de les profaner.

Les premières années d'Henry s'écoulèrent à Courtrai, sa ville natale. Avec les avantages du rang et de la fortune, sa naissance lui assurait le bienfait autrement précieux d'une éducation tout imprégnée de foi, et soutenue de saints exemples.

Nul événement ne se détache dans la tranquille aurore de sa vie. Ce fut l'heureuse et pure jeunesse de nos enfants chrétiens, dans les familles bénies de Dieu. Mais le petit Henry sortit

vite du vulgaire, mieux que par ces signes de sainteté précoce, qu'il est si facile de découvrir après coup, et qui prouvent si peu. A un âge où rien de bien marqué ne s'accuse dans l'homme, la physionomie morale encore moins que l'autre, son caractère se dessinait déjà en lignes franches et nettes, comme une médaille à fleur de coin. Tout n'y répondait pas à l'image un peu banale que certains ont réussi à nous faire d'un bon enfant. Une piété naturelle et instinctive qui précéda toute habitude, n'empêchait pas d'apercevoir en lui une volonté énergique, tenace, incompressible. A moins de miracle, ce don s'annonce par des promesses ressemblant un peu à des menaces : c'est peut-être pourquoi il manque à certains tableaux de la perfection enfantine.

Il s'affirma chez Henry par les signes ordinaires. Quand cette petite tête bouclée avait son idée, il n'était pas commode d'y rien changer. Mais à côté de cette force qui jamais ne lâcha prise, Dieu avait mis de quoi l'arrêter sur la pente de l'obstination. Henry, bien qu'un peu timide, était la droiture même. Chez les bonnes

Sœurs de l'Institution St-Nicolas, où il apprit à lire, on se souvient encore qu'un jour, après la récréation, le petit Henry vint tout en larmes s'accuser d'avoir blessé par mégarde un de ses jeunes compagnons : « Sœur Gudule, dit-il, j'ai joué au cheval et j'ai mordu mon cavalier ; voyez comme je lui ai fait mal !... »

Mais, chez Henry, la franchise elle-même avait une source plus profonde. Cette âme volontaire était bonne, gardant ou plutôt prodiguant aux siens et à tous, les trésors d'une intarissable tendresse. Henry aimait son père, sa mère surtout, avec des élans qui se traduisaient parfois en des scènes d'une ravissante fraîcheur.

Énergique, loyal et tendre, cela veut dire généreux : ce mot résume toute la nature d'Henry et toute sa sainteté, depuis le jour où son âme d'enfant se tourna pour tout de bon à aimer Dieu. La générosité donna la marque à toutes ses autres vertus, et nous aurons assez par la suite l'occasion de voir quelle fière et mâle empreinte en reçut sa piété.

Tel est le souvenir qu'il a laissé chez les dévoués Frères des Écoles chrétiennes dont il de-

vint l'élève à l'âge de sept ans. Un de ses anciens professeurs, demeuré son ami et son confident, nous a retracé de lui un portrait où on le retrouve tout entier : droit, franc, « d'une seule pièce », sans détour avec personne, ignorant jusqu'à l'ombre du respect humain et des petits calculs, et assez mûr déjà pour savoir gré à ses bons maîtres de briser ses accès d'humeur récalcitrante. A défaut d'un penchant naturel pour l'étude, il avait la qualité autrement précieuse de s'appliquer sans goût et d'attaquer de front les occupations insipides, leur donnant le pas sur toutes les autres. En vacances, il avait son devoir à faire tous les jours, d'après les usages de l'école. Tous les matins, après la prière et la sainte Messe, le premier soin d'Henry était d'accomplir sa tâche quotidienne. Il ne respirait librement qu'après avoir déblayé son chemin pour le reste du jour. Parfois on le plaisantait sur cette belle ardeur. « Henry aime à faire ses devoirs, » disait-on. Alors, il protestait : « Non ! mais je fais d'abord ce que je n'aime pas ! »

Toute sa vie sa tactique sera de prendre le

taureau par les cornes. On voit qu'il avait commencé jeune. Le mérite en est assez rare avant les dix ans.

Dès cette époque aussi, tout appel aux idées généreuses allumait dans ses yeux ces mêmes éclairs dont s'illuminaient plus tard ses traits virils. « On y voyait, ajoute en propres termes le F. L..., l'impatience qui l'agitait en attendant le moment de pratiquer la vertu recommandée. »

Pour ceux qui ont connu de près notre généreux Henry, il y a une harmonie divine dans la disposition providentielle qui commença l'œuvre de sa sanctification par l'épreuve. Henry atteignit ses dix ans quand, en février 1884, Dieu lui reprit son père. Par ce deuil prématuré, un vide immense s'ouvrait dans la vie de l'enfant. Ceux qui ont connu M. Beck, disent qu'Henry le leur rappelait par les plus nobles côtés de son cœur et de son âme. C'était dans tous les deux la même franchise, la même droiture, la même générosité affectueuse et dévouée.

Une aussi étroite parenté de caractère et de vertu avait encore resserré chez Henry ce lien d'affection filiale, que la mort venait de briser.

Les contre-coups de cette secousse cruelle se prolongèrent dans son cœur jusqu'à son dernier jour. Désormais nulle joie de famille ne vaudra pour lui la triste douceur de revenir prier parmi les siens au douloureux anniversaire. Mais l'épreuve apportait aussi avec elle les bénédictions ordinaires de la croix. Douze ans plus tard, évoquant, pour consoler un ami, le souvenir de ce grand deuil, Henry écrivait : « Si les années ont « passé... le souvenir et l'impression de ces mo- « ments qui changent en un instant la face de la « vie est toujours aussi vivace!... C'est alors que, « pour la première fois, j'ai compris que nous ne « devons pas circonscrire nos vues et nos aspi- « rations aux étroites limites de ce monde. Qui « sait si ce ne fut pas là le premier coup de la « grâce de la vocation ! » (4 janv. 1896.)

La même pensée revient encore, en termes plus catégoriques, dans une autre lettre tout intime, où le deuil du fils a des accents déchirants.

Le mieux informé des témoins nous a depuis confirmé cette confidence en la complétant. Henry reporta sur sa mère ses affections brisées; il redoubla d'efforts pour la contenter et quand,

par sa vivacité et son entrain, il avait réussi à répandre un peu de gaîté autour d'elle, le cher enfant semblait tout heureux.

Ainsi l'essor de cette jeune âme vers les sommets de la vertu chrétienne commença par un redoublement de piété filiale envers sa mère affligée. Miséricorde de Dieu, qui aux heures décisives de la vie, met d'abord le devoir dans l'accomplissement de nos meilleurs instincts !

A côté de l'amour pour les siens, l'amour des pauvres se montra bien vite dans le cœur d'Henry. Nul n'est du reste chrétien que dans la mesure où il possède cette ressemblance avec le divin Ami des malheureux. Henry apprit à bonne école l'art de consoler. Chez les pauvres où il accompagnait souvent sa mère, il portait cette bonne grâce cordiale et simple qui en faisait, là comme ailleurs, le préféré de tous. Il était prompt à donner, et, ce qui vaut mieux encore, à se priver. Les souvenirs de sa famille abondent sur ce point en traits charmants. « Un jour, raconte sa sœur, — il avait alors dix ans, — nous revenions, lui et moi, de la campagne, chargés tous deux d'énormes bouquets de lilas. Un petit

pauvre de la rue s'écria en nous voyant passer : « *Welke schoone bloemen !* »

Aussitôt, Henry lui met son bouquet dans les mains :

« Tenez, voilà pour vous. »

Pendant les mois de mai et de juin, la prière du soir se disait en commun devant un petit autel dont Henry avait la garde. Elle était suivie d'une quête au profit des pauvres. Quand la somme recueillie sou par sou avait assez grossi, elle servait à procurer un petit régal à quelque famille besoigneuse. Le surplus, s'il restait quelque chose, était distribué en argent ; car il fallait vider la caisse jusqu'au dernier centime. Ces projets qu'on exécutait de concert, venaient le plus souvent d'Henry, qui avait la charité industrieuse et inventive.

Désintéressée aussi, comme le montre un joli petit trait raconté par sa sœur. A la saison des fruits, Henry décida un jour que le jardin en produisait trop pour la consommation de la maison. Le soir, au retour de la classe, il fallait donc l'aider à cueillir les groseilles à grandes poignées ; puis avec les corbeilles pleines on allait

faire largesse aux habitants des quartiers pauvres. Là, nos deux visiteurs étaient vite entourés d'un petit peuple criaillant qui ne se faisait pas faute de les bousculer, puis de s'enfuir sans dire merci. Lorsque parfois la compagne d'Henry attirait son attention sur le sans-gêne de leurs obligés : « Qu'est-ce que cela fait ! » répondait-il simplement.

Au mois de juin de l'année 1885, Henry avait fait sa première communion. « Vers l'approche de cette époque bénie, dit encore le Frère L., on voyait notre jeune adolescent devenir plus pieux et plus recueilli dans ses prières... »

Ce n'est pas qu'il eût beaucoup à changer.

Tout jeune encore, à l'église St-Roch, sa paroisse, il priait avec tant de ferveur, que des mères le proposaient comme modèle à leurs enfants. Son attitude devant Dieu devint plus respectueuse encore. Le pieux avertissement qui se répète toutes les demi-heures dans les classes des Frères : « Souvenons-nous que nous sommes en la sainte présence de Dieu », amenait chaque fois sur ses traits une expression de gravité pénétrée. « Les différents sacrifices que cet enfant




Chapelle de la Congrégation des Filles Courtrai

vertueux s'imposa en préparation à sa première communion, continue le même témoin, ne sont connus que de Dieu seul, car sa vertu était solide et *modeste*... » Pendant la retraite qui précéda le grand jour, Henry paraissait la ferveur personnifiée. Il reçut son Dieu avec une foi ardente et candide qui rayonnait d'un éclat céleste sur son visage transfiguré de bonheur.

La dévotion à Marie avait de tout temps été chère à son cœur. Elle fut l'une des premières où se marqua le progrès qui, dès lors, tournait la piété de l'enfant à l'abnégation et au sacrifice. Une ancienne pratique, chère à la foi des Courtraisiens, est d'aller chaque jour du mois de mai en pèlerinage à deux sanctuaires de la Vierge, honorés d'un culte local. Henry, passé dans la division supérieure, devait être plus tôt en classe que les autres années : « Il tenait, remarque le Frère L., à être toujours des premiers arrivés. » Afin de pouvoir satisfaire à sa dévotion quotidienne, il quittait la maison paternelle dès cinq heures du matin, après avoir déjeuné vaille que vaille, pour ne pas déranger les domestiques.

Une fois initié aux joies de la piété et du dé-

vouement, Henry ne devait pas s'arrêter là. Un jour, dans ce cœur chevaleresque, une pensée se présenta : « Si je devenais missionnaire ! » — Henry se rappela toujours que cette première inspiration l'arrêta immobile et songeur, sur le seuil d'une porte qu'il allait ouvrir. Pendant quelques instants il demeura cloué sur place, la main sur la serrure, comme fasciné par cet avenir qui lui apparaissait tout à coup, dans la lueur d'un éclair lointain.

Quel âge avait-il alors ? On ne saurait le dire avec exactitude. Dans la brève histoire de sa vocation à la Compagnie, qu'il écrivit suivant l'usage, Henry plaçait à l'époque de sa première communion, l'origine de son attrait vers les missions étrangères. D'autres indications en chiffres ronds, assez nombreuses dans sa correspondance, inclineraient vers une date plus ancienne. Nous en concluons seulement que des mouvements passagers, et aussi — pourquoi non ? — quelques rêves d'enfant durent précéder le premier appel sérieux de la grâce, auquel l'âme aussitôt se rendit. — Henry ne l'entendit point seul de sa famille ; l'histoire de sa vocation apostolique est

écrite avec une autre, sur la même page du Livre de vie, où nous en lirons la suite quand nous seront révélés les consolants mystères de la Communion des Saints.

Toutefois nulle poésie ne se mêlait à ces héroïques projets, qu'embellissait une communauté fraternelle d'espérances et de saints désirs. Le sacrifice était demandé par Dieu ; son exécution fut résolue d'une volonté pratique, agissante, indéfectible, dont nous désespérons de rendre la saisissante beauté. Il faut chercher bien haut dans l'histoire des saints, pour trouver pareil exemple d'une vie dominée tout entière par une grande pensée. Études, lectures, jeux, distractions, exercices, tout, et jusqu'au dernier détail, finit par être enveloppé dans les conséquences d'une décision prise un jour devant Dieu, et pour jamais. Jeunes gens, qui dans vos rêves d'avenir mesurez si étroitement la place au devoir, instruisez-vous à ce spectacle. Il est d'autant plus éloquent que dans ce modèle de volonté généreuse, force nous est bien de reconnaître une nature comme la nôtre où auraient pu s'étaler toutes nos faiblesses.

# CHAPITRE DEUXIÈME.

## ANNÉES DE COLLÈGE.

En 1887, Henry entrait au collège Notre-Dame à Tournai, où il devait parcourir ses six années d'humanités. S'il est permis à l'auteur de ces pages d'évoquer ici un souvenir personnel, nous nous rappelons d'avoir rencontré là Henry accompagné d'un ami commun, le jour de son admission. L'image qui nous est restée de sa physionomie sérieuse et bonne, nous éclaire la parole que disait de lui un ami de sa famille, glorieux combattant de notre presse catholique : « Vous verrez, cet enfant tournera bien ; il y a je ne sais quoi dans son regard, qui me frappe chaque fois que je le rencontre. » Véritablement dans ces deux yeux profonds et sombres, adoucis par la pâleur du front et immobiles comme le mince pli des lèvres, on lisait plus que les pensées d'un enfant ordinaire. Mais ce qui ne devenait visible qu'à la longue, c'était

la solidité indéfectible de ses nobles instincts, ancrés au fond même de la nature et que nulle occasion ne mettait en défaut.

Quel caractère, même parmi les plus beaux, n'est pas sujet à des instants de défaillance cruelle, où quelque vieux reste de la misère humaine se remue tout à coup dans un recoin ignoré du cœur ? Voilà pourtant le témoignage qu'a pu rendre à Henry un compagnon fidèle de ses années studieuses, témoignage très cohérent avec d'autres dires plus anciens, dont nous nous souvenons comme d'hier. « J'ai été (1) le camarade de collège auquel très probablement il s'ouvrit le plus, et jamais je n'ai vu poindre en lui une rancune, une jalousie, une joie quelconque pour le mal arrivé à autrui, une idée de vengeance, même dans ce que la vengeance pourrait avoir d'excusable chez un enfant. Il était au-dessus de tout cela.... » « Jamais je n'ai pu surprendre chez lui un jugement défavorable sur un autre à moins que le fait ne fît scandale et qu'il s'agît de l'ordre de la division.... » « Il

1. Jusqu'à la fin de sa troisième. — L'ami dont je parle a quitté le collège deux années avant Henry. Son nom est écrit à demi en tête de ce livre.

ne détesta et ne haït jamais autre chose que le mal, tout en excusant quand même ceux qui le commettaient, plutôt, disait-il souvent, par ignorance que par méchanceté. »

Inaccessible aux tristes conseils de la passion, il ne la tolérait pas davantage dans ses amis. L'ombre même de la malveillance, quand il fallait y croire, provoquait en lui une répulsion attristée. « Voici, continue le même ami, un fait que je puis certifier comme absolument vrai. Non seulement il n'a jamais parlé mal du prochain, mais il ne tolérait pas chez ses amis qu'on mît les autres en cause dans les conversations. J'ai été son camarade de toutes les promenades, de toutes les conversations, et j'ai toujours remarqué que lorsque la conversation tombait sur les défauts ou les torts de l'un ou de l'autre, à propos d'affaires de classe ou de division, il se taisait, montrait une peine réelle, qui allait parfois jusqu'à la colère, quand nous nous obstinions. » Lorsque, en fin de compte, un médisant ne désarmait pas, Henry savait l'y contraindre *unguibus et rostro.*

Pourtant la forme obligée de l'indulgence,

n'était pas, selon lui, une débonnaireté douceâtre. Il comprenait une repartie lancée en face et sans rancune ; pour sa part, il savait la servir argent comptant, avec une brusquerie cordiale et enjouée qui n'en émoussait pas le laconisme pittoresque. Mais le coup de griffe administré en cachette lui était odieux. Un jour un de ses amis, en différend avec un camarade, s'avisa de décocher à ce dernier une pasquinade qui n'était que trop spirituelle, car des compagnons qui en furent régalés, voulurent sur-le-champ mettre le papier en circulation. Mais le brave Henry resta sérieux et se montra même si peiné, que notre satirique, pour ne pas l'affliger, déchira aussitôt son malencontreux chef-d'œuvre. C'est de lui-même que nous tenons le trait.

Même dans une nature douce et timide, il faudrait admirer la charité qui obtenait de ces méritoires auto-da-fé. Chez un jeune homme au cœur de flamme, en qui vibrait un mâle et fier sentiment du droit et de l'honneur, elle devenait tout simplement étonnante. D'autre part elle était, pour ce caractère chevaleresque, un correctif qui le préservait de devenir altier. Puis-

que tout homme a ses imperfections, il fallait s'attendre à rencontrer celle-ci sur une nature d'aussi haute race. Il n'était pas dans le tempérament d'Henry de se laisser tondre sans bêler. Attaqué, il se défendait ; avant de céder, il attendait qu'on lui donnât des raisons. Mais l'explication entendue, le pardon suivait ou plutôt l'oubli, entier, définitif et sans retour. Même avec les maîtres, il était écrit que la confiance et l'affectueuse soumission d'Henry n'empêcheraient pas ses fiers instincts d'éclater encore par intervalles au cours des premières années. Ils furent pour lui l'occasion de belles victoires sur lui-même. Un jour en particulier s'étant trouvé en désaccord avec son professeur, il s'entêta si bien que le professeur lui ordonna de quitter la classe, avec défense d'y rentrer s'il ne voulait aller expliquer son affaire au R. P. Recteur, et s'en remettre à sa décision. « Il s'en alla donc sans plus se faire prier, raconte l'ami que nous avons déjà cité, et fut deux jours de suite se promener dans la cour et le jardin, à l'heure des classes. La chose tournait au scandale de la part d'un élève comme lui ; j'avais beau, avec tout mon ascen-

dant d'ami et d'aîné, lui représenter que, eût-il raison en droit, le mauvais exemple qu'il donnait lui faisait un devoir de céder. Chacun eut beau s'y employer... : « Il était dans son droit ; il irait au séquestre, etc... » Le matin du troisième jour, pendant la récréation de dix heures, je le vis partir d'un air décidé, pour se rendre chez le R. P. Recteur. Quand il sortit, il vint à moi, son bon regard tout illuminé et tout fier de la victoire remportée ; et me serrant la main à la disloquer : « C'est fait ! » me dit-il. Il lui en avait coûté, mais ce fut la dernière fois. » Tel était le caractère qu'alarmait une vivacité de parole sur le compte du prochain.

Voici encore un trait de sa charité. Un de ses jeunes condisciples se mourait en ville. Henry obtint d'accompagner le P. Préfet dans la visite que celui-ci faisait chaque semaine au pauvre malade. Un rayon de joie et de résignation pénétrait avec lui dans cette chambre où déjà planait la mort. Plusieurs années après, la mère de l'enfant rappelait encore avec émotion les visites d'Henry. « Oh ! comme il était bon pour mon fils, » disait-elle à un Père du collège.

Cette foncière bonté de cœur explique seule peut-être comment un caractère aussi élevé et d'une trempe aussi virile ait été compris par la masse de ses jeunes compagnons. L'influence d'Henry sur ses condisciples était énorme, au témoignage très concordant, non seulement de ses amis mais encore de ses maîtres. « Elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer, nous disait l'un de ceux-ci ; il faut l'avoir vue de ses yeux pour s'en faire une idée. » Pourtant Henry s'était peu soucié de l'acquérir. L'ascendant qu'il exerçait n'avait rien de cette popularité subalterne, qui, au collège comme ailleurs, est vite payée plus que son prix. Il n'en coûta à sa piété ni une concession, ni une feinte. Sa vertu se montra au naturel et s'imposa. Un trait absolument significatif montrera de quelle essence rare était cette influence. Henry était notoirement l'ami de ses maîtres, avec lesquels au vu et au su de tous, il était en relations suivies. Néanmoins jamais personne ne le soupçonna de délation ni d'espionnage, pas même ceux qui furent punis pour lui avoir manqué, car le cas se présenta. Lors de son passage à la division supérieure, quelques espiè-

gles s'imaginèrent, sans y voir malice, de lui souhaiter la bienvenue par une brimade de mauvais goût qui nécessita l'intervention de l'autorité. Mais ni cette fois, ni jamais, personne ne suspecta sa droiture. Lancée à ce loyal visage, l'accusation était d'une trop flagrante injustice.

Pourtant l'on savait bien, et pour cause, que ce camarade franc et sûr avait une conscience qu'il était imprudent de heurter. Elle était tenace et ferme comme les poings qui la servaient à l'occasion. Henry connaissait quels arguments peuvent le mieux fermer certaines bouches ; il y recourait sans sourciller. Mais tant pis pour l'imprudent qui s'attirait une correction : celui qui la donnait s'était acquis le droit de remplir son devoir à la face du soleil. Chez ce sérieux enfant dont la vie était déjà sacrifiée de désir aux plus héroïques dévouements, les sentiments et les convictions brillaient d'un éclat sincère et généreux qui imposait le respect, comme l'innocence dont rayonnait son candide et franc regard. Tous subissaient le charme de cette vertu de bon aloi fondée dans un sincère amour de Dieu et des hommes, sans nul mélange des

menus travers ou ridicules qui parfois, chez les petites perfections, servent si mal la cause de la piété.

A bien dire, ce charme était aidé par des dons de nature extraordinairement sympathiques. C'était moins encore peut-être la rare distinction de sa personne et de ses manières, que la chaleur communicative de son entrain juvénile. Il n'y manquait même pas cette pointe de bravoure téméraire dont la séduction est si puissante sur des cœurs de quinze ans. On s'en racontait au collège des traits épiques. Un jour d'élections, Henry, alors en congé de convalescence, se trouva de passage à Tournai. Fièrement, la cocarde catholique à la boutonnière, il s'en fut circuler dans la foule qui échangeait des horions sous les yeux de la police, dont les sympathies inclinaient trop visiblement pour les manifestants libéraux. Ce que voyant, Henry interpelle les agents en termes vifs, leur alléguant que la rue est à tout le monde. Par crainte des suites un compagnon plus prudent l'entraîne de force. Le soir au cercle catholique assiégé par une bande de vauriens Henry se distingue dans la défense : il

laisse aux mains d'un sergent de ville sa canne qui le servait avec avantage... Il se vit à deux doigts de la suivre lui-même au bureau de police et peu s'en fallut que l'aventure ne se terminât lamentablement par une entrevue avec le commissaire. Même à ce compte, Henry ne se fût pas effarouché outre mesure des suites de sa bravoure. On ne nous demandera pas si nous l'approuvons en ceci de tous points. Mais n'est-il pas permis de penser que cette humeur belliqueuse, sans être le secours le plus nécessaire à la bonne cause, peut cependant se rendre utile quand l'impiété insolente et cynique a besoin d'une leçon? Cette leçon Henry fut toujours prêt à la donner à ses risques et périls, tenant qu'un chrétien doit avoir du sang dans les veines.

Mais sa fougue juvénile trouvait un meilleur emploi sur un théâtre plus pacifique : dans les jeux d'ensemble. Henry les aimait par tempérament d'abord, et bientôt pour le même motif qui leur donne tant d'importance aux yeux des éducateurs expérimentés. Il savait qu'entre jeunes gens les longues causeries ne sont pas le meilleur emploi des heures de récréation : dès lors ce

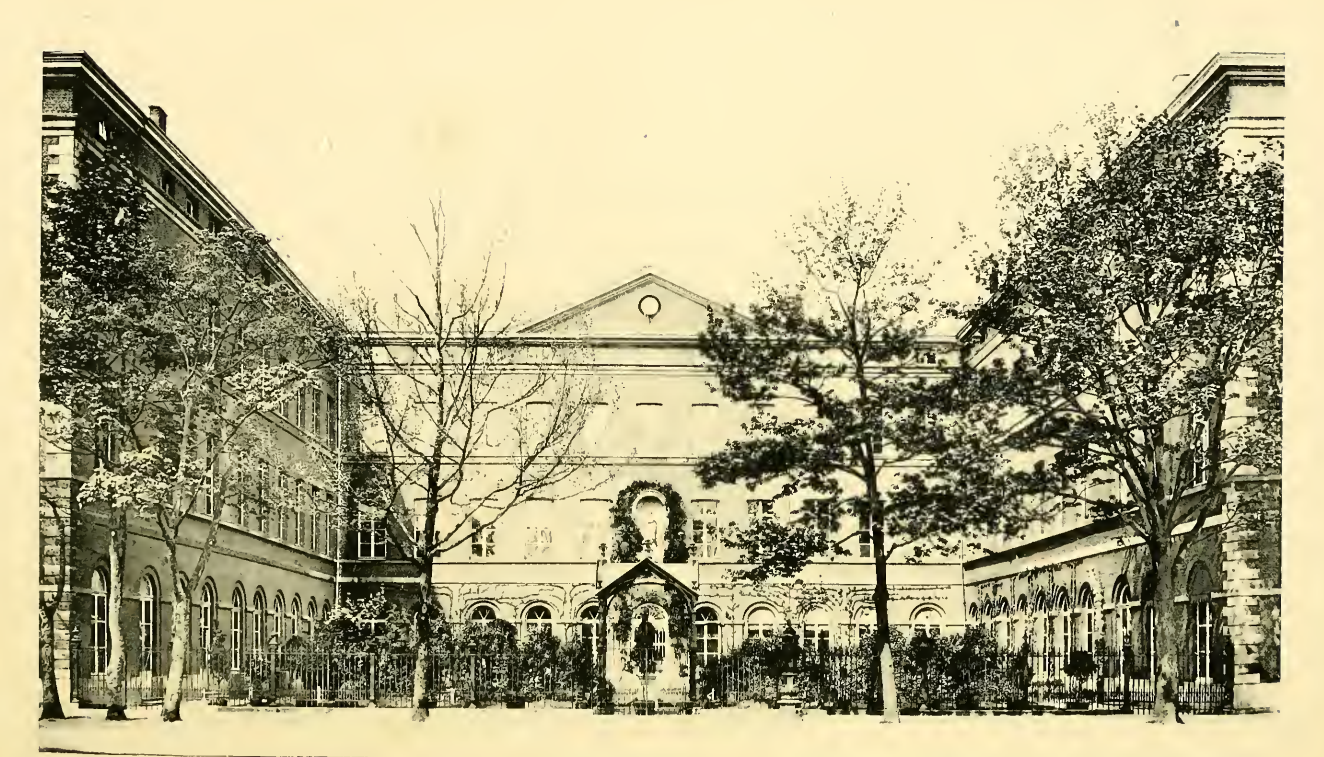
lui fut un devoir de soustraire ses compagnons aux mauvais conseils du désœuvrement. Sans l'attestation formelle du directeur même d'Henry cette pensée de zèle eût peut-être passé inaperçue tant elle était bien servie par le naturel de son auteur.

En promenade, où il conduisait la marche, il avait habitué la division à le suivre au pas de charge par les chemins les plus invraisemblables...un peu loin parfois. Témoin ce jour, où en l'absence du surveillant ordinaire, il entraîna son monde dans le brouillard, jusqu'au sommet d'une colline couverte de neige. Ce n'était rien encore, mais il restait à redescendre. Débandée, en déroute, égrenant sa longue file de traînards, la division rétrograda par des chemins creux, vers le collège qu'elle atteignit bien après l'heure réglementaire. « Une retraite de Russie », dit un témoin oculaire. Ce soir-là, le trop ingambe chef de file reçut, comme bien l'on pense, une semonce en règle. Mais on va voir qu'il savait les accepter.

Dans une autre occasion, comme son pas élastique dégénérait en course folle, le surveillant, à

bout de moyens pour contenir l'infatigable marcheur, l'interpella vigoureusement, à la sourde joie de l'arrière-garde. Le soir Henry vint le remercier de ce petit affront, et le prier de ne pas manquer à l'avenir pareilles occasions de l'humilier.

Dans la grande cour du collège, son ardeur était plus à l'aise. Henry était d'une force rare à tous les jeux. Aux barres, au cerceau, au *foot-ball*, sur ses échasses ou sur ses patins, il était le premier sans conteste. La voix commune de ses compagnons l'avait nommé chef de camp. Ah! les belles parties qu'il a conduites. Alerte, agile, infatigable, prompt du regard et de la main, il gouvernait et entraînait son monde avec le coup d'œil et la brève parole d'un chef d'armée. Et tandis que son ardeur et son adresse semblaient avoir passé dans tout son bataillon, lui-même, grisé par la tempête qu'il avait déchaînée, payait de sa personne au plus fort de la mêlée dont le centre se déplaçait avec lui. Ce que dans ces batailles homériques il a reçu et distribué de bleus et de bosses, on ne le saura jamais; mais la belle affaire vraiment! Tous, même les plus mous,



Collège N-Dame. Tournai.

étaient de l'avis du surveillant qui, pendant une absence d'Henry, s'écriait avec regret : « Aujourd'hui les jeux vont languir ; Beck n'est pas là. »

De vrai on s'apercevait vite que Beck n'était pas là. Au reste, son voisinage seul a parfois suffi pour mettre l'animation dans la cour. A la suite d'une chute, raconte un témoin déjà cité, Henry fut pendant plusieurs jours retenu immobile, sur une chaise longue de l'infirmerie. Aux heures de récréation, il se faisait porter près de la fenêtre pour assister à la joyeuse mêlée, qui tourbillonnait à quelques pas de lui. De là suivant la bataille et jugeant les coups il envoyait ses encouragements et ses félicitations aux hommes de sa partie, et rien que de sentir sur eux les regards de l'incomparable jouteur, tous les combattants se trouvaient comme électrisés.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la portée de ces hommages spontanés. Henry était à la division une vraie puissance. Un fait des plus remarquables c'est que des maîtres clairvoyants et fermes, comme il en eut, aient vu son influence sans en concevoir d'inquiétude. Ils devaient être bien sûrs de ses intentions! Car si pareil compagnon

eût voulu essayer de ce rôle de mutin qui a parfois tenté de bons enfants, on aurait eu à jouer serré pour lui tenir tête. Les souvenirs que nous avons déjà cités à maintes reprises disent en prévenant de l'hyperbole : « A sa première réquisition les « prix de sagesse » auraient hurlé comme des bêtes fauves. » Exagération pittoresque dont le seul but est de montrer quel irrésistible ascendant notre Henry mettait au service du bien. A la forme près, c'est le mot prononcé jadis par un Père du collège : « Ah! ce Beck, il vaut un surveillant. »

Car Henry rendait à ses compagnons d'autres services que de les entraîner au jeu. Il fut en mainte occasion leur bon génie. Par caractère et par principe, Henry répugnait à se mêler des affaires d'autrui. Sa règle de conduite était d'aller droit son chemin, sans regarder aux alentours. Mais s'agissait-il de soutenir une œuvre de charité, d'aplanir une difficulté survenue entre camarades, nulle considération personnelle ne l'arrêtait. En ces occasions on lui trouvait une habileté et un tact qui étaient une surprise dans cette âme loyale et droite comme une lame d'épée.

Comme de juste, sa diplomatie même marchait à visage découvert et parlait franc. Encore est-il qu'elle arrivait à ses fins et servait utilement les intérêts, toujours élevés, auxquels elle se donnait.

Du reste si grande qu'ait été cette force de persuasion, c'est surtout par l'exemple qu' Henry fit le bien parmi ses condisciples. Homme d'action avant tout, il ne se sentait pas né pour le discours. Il parlait peu, sermonnait moins encore. Par modestie autant que par simplicité, il évitait les exhortations, sur lesquelles d'ailleurs il avait le bon sens de ne pas trop compter. Son zèle avait d'autres moyens d'un effet plus sûr. Henry n'avait qu'à se montrer lui-même tel qu'il désirait voir les autres. En rhétorique il se vit en possession de donner à lui seul le genre à toute la division; avant d'en venir à ce degré d'ascendant illimité, il était déjà, pour un bon nombre, un enseignement vivant de piété et de vertu.

Parmi les objets préférés de son zèle, on cite le culte de Marie. Chez les Frères des Écoles chrétiennes, ses petits compagnons l'avaient à l'unanimité nommé préfet de leur congrégation.

Au collège un même hommage lui fut rendu. Les congréganistes de la division supérieure l'élurent préfet au sortir de sa troisième et, par une seconde exception sans précédent, le maintinrent en charge deux années consécutives.

Dans cette dignité, Henry trouva une facilité de plus, pour répandre, d'accord avec son directeur, la pratique de la communion fréquente. A chaque réunion de la congrégation on le voyait s'approcher de la Sainte Table, sans préjudice de la communion hebdomadaire du dimanche. Durant les dernières années, il s'en approchait régulièrement de deux jours l'un. Son exemple ne demeura pas stérile, et le culte de la Sainte Eucharistie en reçut, au collège, un accroissement dont les effets bénis se prolongent à l'heure qu'il est en bien des âmes.

Qu'ajouter encore pour donner la mesure du bien exercé par ce vertueux enfant! Rarement se verra mieux l' irrésistible empire de la piété quand elle s'épanouit en pleine terre et au grand vent, dans un beau caractère comme le conçoit la jeunesse peu sympathique aux plantes de serre-chaude. Cet ascendant s'étendait jusqu'aux Pères

du collège: « Je ne puis voir agir Henry Beck, disait l'un d'eux, sans songer à nos jeunes saints. »

Sous des formes diverses, cette parole a été souvent répétée, par des hommes dont le jugement compte.

Aimé et estimé de tous, Henry gagnait encore à être connu de plus près. Peu ont eu cet honneur et ce bonheur. Simple, accueillant, très serviable, il était à cela près, plutôt réservé que liant. Au collège la consigne était de frayer avec tout le monde. Henry l'observait sans qu'il parût lui en coûter ; mais son amitié restait un bien qu'il ne prodiguait pas. Ne concevant pas qu'on pût reprendre son affection non plus que sa parole, il ne se mettait pas dans le cas d'avoir à la retirer un jour. Mais trouvait-il une âme au diapason de la sienne, aimant ou prête à aimer comme lui, le bon Dieu et les choses saintes, la liaison s'établissait, lente, car elle devait durer, mais forte et sérieuse comme l'attrait qui en était le principe.

Car Henry n'entendait pas que l'amitié fût une camaraderie sans conséquence. En voici la théorie formulée par lui-même à un ami digne

de la comprendre : « S'aimer pour mieux faire « ce que l'on doit faire, pour défendre le bien « et combattre le mal de toutes les manières, « c'est, me semble-t-il, consacrer la plus belle des « choses à la plus belle des causes. Puis, si l'a- « mitié, si l'amour ne repose pas sur Dieu, crac ! « cela ne durera pas longtemps, et les premiers « feux passés, tout, même le souvenir, ne tardera « pas à s'éteindre. Mais au contraire, s'aimer « tout d'abord parce que nous devons nous ai- « mer, comme il est doux d'obéir à un tel ordre! « Puis l'amour chrétien, comme il est large, « comme il est infini ! Il est prêt à tout donner, « à tout souffrir ; il peut écraser, lui, l'égoïsme « (qui pour moi est la véritable plaie qui ronge « le monde) et sacrifier tout, même son cœur s'il « le faut » (6 janv. 1892).

Mais cette vue austère n'enlevait rien à l'incomparable tendresse qu'il prodiguait à ses amis. « Je ne puis dire, écrit l'un d'eux, l'impression que me faisait son regard seul. On y lisait toute son âme : c'était une belle flamme d'affection, pure, vibrante, ardemment et passionnément dévouée... D'ailleurs il détestait toute fadaise

et parlait rarement avec intimité. » La plume à la main il n'était pas plus abondant. Quelques lettres d'alors, conservées par un ami, donnent, paraît-il, une idée assez juste de sa conversation. Le ton y est bref, d'une brusquerie affectueuse ; sa fermeté n'est pas exempte d'une certaine grâce naïve, où perce comme un léger embarras.

Comme la plupart des natures profondes, Henry, même aux heures d'abandon, répugnait à laisser voir le meilleur de ses désirs et le plus cher de ses rêves. Cette réserve allait jusqu'à une certaine gêne, dont il se plaint lui-même dans ses lettres. Même le grand projet sans cesse présent à ses yeux, l'unique pensée pour laquelle il vivait, celle de ses chères Missions, il la cachait avec une sorte de pudeur sacrée. Ses plus chers amis furent de longues années à l'ignorer. A celui dont nous ne faisons ici que résumer les souvenirs, il s'en ouvrit la première fois en juin 1891. « Cette déclaration fit sur moi un effet que je n'oublierai jamais, écrit ce dernier. Je lui représentai vainement ce qu'il allait avoir à souffrir, tout ce qu'il allait quitter.... Mais le pauvre garçon en savait plus long que moi... »

Avec ses supérieurs il gardait la même réserve. Sa correspondance nous en donne une preuve caractéristique. En 1893, annonçant à son ancien Recteur, alors à la tête du collège de Charleroi, son admission dans la Compagnie de Jésus, il commence par lui rappeler son ancien attrait pour les Missions ; puis il continue : « Vous rappelez-« vous combien vous me faisiez plaisir en me pas-« sant votre gros livre de géographie? Une fois « vous sembliez étonné et vous me demandiez « si j'avais envie d'aller vivre là-bas. J'étais « tellement troublé que j'ai menti en balbutiant « je ne sais plus quoi... mais bien le contraire de « ce que je pensais... » Notez que le jeune homme qui parle ainsi, a, dans la même lettre, assez de franchise pour dire à un membre de l'ordre où il vient d'être reçu : « Ne croyez pas « que je sois feu et flammes pour la Compagnie... « jusqu'à présent je n'éprouve guère d'attrait « pour elle... »

Le jour où les amis d'Henry furent mis dans le secret de son sacrifice, bien des choses leur furent expliquées, et en particulier cette ombre de tristesse qui, à certaines heures, voilait son

clair regard. Quand il sortait de sa réserve discrète, presque taciturne, l'écho indistinct d'une obsession douloureuse semblait percer dans sa vive parole. Lui aussi, connaissait-il déjà l'inévitable fardeau de toute existence humaine ?

C'était bien vrai. Dans ce cœur fort et pur, en paix avec Dieu et les hommes, rempli et entouré de saintes affections, dans cette généreuse nature, caressée des plus riantes promesses de la vie, un mortel ennui passait par intervalles en énervantes bouffées. Sentant alors le néant de nos joies éphémères, et se rappelant l'austère lendemain qui attendait sa jeunesse, il frissonnait comme au glas funèbre de ce bonheur prêt à finir. Plus tard établi dans la paix du sacrifice pleinement accompli, il s'animera au souvenir de ces sombres heures qui le préparaient au détachement absolu. Mais qu'elles étaient dures à passer !

Il en connut aussi d'autres, où l'épreuve pour venir du dehors n'en était pas moins rude à porter. Lors d'un incident pénible auquel nous avons déjà fait allusion, il écrivait à sa sœur : « Je n'en « puis plus; j'ai presque envie de m'enfuir du col- « lège, mais ne parle pas à maman de mes dis-

« positions, de crainte de lui faire de la peine. »

Toutefois ces accès ne duraient pas. Henry avait pour l'en tirer à bref délai, sa piété et son énergie.

Son énergie ! elle éclatait partout, non seulement impétueuse, mais tenace, et surtout superbement insouciante de la peine et du danger. Par plus d'un trait, cette volonté indomptable, enthousiaste à froid, rappelle la jeunesse d'un Garcia Moreno, l'un des héros préférés de notre Henry. C'est bien de lui, écrit toujours son vieil ami, qu'il était vrai de dire « que si enfonçant un clou, il eût brisé son marteau, il aurait continué de frapper avec la tête ». « Il fallait que son corps obéît sans être tenté de regimber. » Au gymnase, sur la glace, à la salle d'armes, partout, les exercices les plus dangereux et les gambades les plus impossibles avaient immanquablement ses préférences. Contusionné, meurtri, congestionné, les mains en sang, il s'obstine et s'entête jusqu'à ce qu'on le calme d'autorité. A la leçon d'équitation, un jour, il s'avise de trotter sans étriers : trois fois coup sur coup il vide les arçons « et il aurait continué jusqu'à

se casser le cou, si le digne Mentor qui présidait à ce genre d'exercice ne fût intervenu tout gonflé d'interjections. — Une autre fois, à l'étude, souffrant depuis quelques jours d'une rage de dents, et tout en colère d'être vaincu par si peu de chose, il attacha une ficelle à la dent, — une molaire — et tira pour l'arracher à grand renfort de secousses. Le Père D. V. intervint, et le dentiste aussi, qui arrangea la chose. Mais on avouera qu'il faut un courant nerveux bien puissant entre la tête et le bras pour tenter d'arracher une molaire avec une ficelle. »

Souvent aussi, pour tout dire, bras et jambes agissaient sans le commandement de la tête. Avec un tel caractère et avant la vingtaine, la prudence serait un miracle. Henry s'était fait une réputation de casse-cou que franchement il méritait. On en a vu plus haut une preuve ; en voici une autre prise dans le nombre. Un jour en voyage, aux environs de Biarritz, Henry se voit arrêté par le Gave qui barrait le chemin. Immédiatement il propose à ses compagnons de franchir le torrent à gué. Déjà on se déchaussait, lorsqu'une femme sort d'une maison voisine :

« Y pensez-vous ! le Gave a ici plus de cinq mètres de profondeur. » Henry ne se l'était pas demandé. Que de fois, s'il eût vécu, le brave enfant serait entré dans la rivière avant de savoir si elle était guéable !...

On devine avec quelle ardeur il s'appliquait à l'étude, où il trouvait quelques difficultés. Sa mémoire le servait mal et les succès très honorables qu'il obtint, lui coûtaient un travail acharné. Au sortir des récréations qu'il avait animées, il se mettait à l'ouvrage pour de longues heures, le front entre les mains, sous le regard de la sainte Vierge, dont il plaçait l'image devant ses yeux. A l'époque des grands concours, il avait obtenu de prolonger son travail après le coucher de ses condisciples. Pourtant les lauriers scolaires ne le fascinaient pas, mais il voulait faire à sa bonne mère le plaisir de lui montrer ses prix.

Avec cette foi simple et naïve qu'il mêlait à toutes choses, il mettait saint Joseph dans les intérêts de sa piété filiale, en lui promettant pour chaque bonne place, un, deux, ou trois chapelets, d'après un tarif convenu. « Votre système est

excellent, » écrivait-il après expérience faite, au Père qui lui avait suggéré cette petite pratique. Et l'année suivante. « Je rentre donc enfin à la maison avec de bonnes places, mais aussi chargé de dettes envers saint Joseph. »

Mais combien plus allègre encore était son travail quand il s'agissait de ses missions bien-aimées ! Dès cette époque Henry songeait à recueillir méthodiquement les connaissances qui pourraient lui être utiles. Au premier rang, l'instruction religieuse. On parlait au collège du soin avec lequel Henry Beck, depuis sa sixième, prenait et conservait ses cours de religion. Aux heures libres venaient les études de surérogation. C'étaient d'abord les récits des grands explorateurs africains, qu'il lisait avec passion : Cameron, Livingstone, Stanley, les relations des missionnaires, le journal des PP. Depelchin et Croonenberghs, etc. Jusqu'ici pas de prodiges : plus d'une fois des courages naissants ont affronté ces lectures avec une ardeur qu'il a fallu modérer. Mais celui d'Henry ne reculait pas devant des occupations plus austères. Chimie, botanique, minéralogie, physiologie, que sais-je

encore ? son jeune esprit s'attaquait à tout avec une assurance intrépide. Toute cette encyclopédie, pour catéchiser les nègres ! Peut-être un vieux missionnaire eût-il un peu simplifié le programme; mais pour pousser à de pareilles études un jeune homme de quinze ans, le désir de l'apostolat lointain doit être mieux qu'une forme pieuse de l'humeur aventureuse et romanesque.

A vrai dire le zèle d'Henry était en ceci aidé par ses goûts naturels. De tout temps les sciences positives avaient souri à sa nature sérieuse et pratique. A l'école des Frères de Courtrai, la lecture des livres de vulgarisation scientifique faisait déjà son meilleur passe-temps. Ses bons maîtres favorisaient ses goûts studieux en élargissant pour lui, à l'époque des vacances, le règlement de la bibliothèque.

A la maison Henry avait installé dans une mansarde une façon de laboratoire. Là, en compagnie de sa sœur, il passait des après-midi entières dans des travaux dont le succès ne nous est pas connu. On devine bien qu'Henry n'avait pas les nerfs d'un expérimentateur ; si ses observations n'ont pas amené de révolution dans la

science, peut-être en ont-elles fait quelques-unes ailleurs ; rien de grave cependant, puisqu'on ne dit pas qu'il ait jamais mis le feu à la maison.

Son musée l'occupa davantage. « Ah ! son musée, écrit sa sœur, il forme une page de son histoire. D'abord ce ne fut qu'une table couverte de simples cailloux ramassés au « Lauwenberg », puis vinrent des minéraux, puis d'autres articles d'histoire naturelle, des oiseaux, des insectes, des armes indiennes et américaines que lui donnaient ses amis. Un peu plus tard il fallut une armoire pour sa collection. Cette armoire, bientôt, devint insuffisante; il en fallut deux, puis trois, puis enfin les autres meubles de sa chambre durent disparaître. Un beau jour, je trouvai mon collectionneur au milieu d'un grand désordre :

« Je déménage mon lit, me dit-il, il y a place pour tout dans ma chambre sauf pour moi. »

« Et ce musée vraiment valait la peine d'une visite : tout était soigneusement étiqueté, numéroté, classé. C'était sa principale occupation des vacances... »

En cela, Henry avait au collège, dans son cher

vieux Frère Herman, un modèle qui excitait son émulation. Nous aimons à rencontrer sous notre plume le nom de ce modeste et dévoué serviteur. Jeune encore, le bon Fr. Herman avait demandé d'être attaché à la mission naissante du Bengale occidental. Son espérance ne fut pas exaucée ; et il dut achever dans l'infirmerie du collège Notre-Dame son demi-siècle de fidèles services. Il s'en dédommagea en aidant ses Frères plus heureux, de ses prières et des aumônes, que, par mille industries, il recueillait de tous côtés avec une assiduité discrète et rapace, comme on n'en a vu qu'à lui. Pour intéresser à sa chère mission, ses pensionnaires d'abord, puis les visiteurs du collège, il avait, avec plein succès, établi un musée de curiosités hindoues dont sa souriante figure semblait faire partie : tant on avait accoutumé de voir le bon Frère trottiner au milieu de ses richesses, triomphant et affairé.

Le rêve aimé, dont le regret poursuivait encore le déclin de cette simple vie, était celui pour lequel seul battait le jeune cœur d'Henry. L'enfant et le vieillard se comprirent. Des communications pleines de cordialité s'établirent entre



1891

le musée de Courtrai et celui du collège Notre-Dame. Heureux passe-temps que sanctifiait la pensée qui l'avait inspiré. Que d'heures bénies le cher enfant a passées au milieu de ses modestes collections, sous le regard du grand Christ qui y tenait la place d'honneur avec un immense rosaire rapporté de Lourdes! La nuit qui précéda son départ pour le noviciat, il y veilla longtemps avec sa sœur pour ranger une dernière fois son herbier. Mais la botanique, cette fois, ne dut obtenir qu'un regard distrait.

---

# CHAPITRE TROISIÈME.

## ANNÉES DE COLLÈGE. (SUITE.)

SON cher musée n'était cependant que le moindre des charmes qui, à la fin de l'année scolaire, l'attiraient vers Courtrai. Henry aimait ces belles vacances dont le souvenir le suivra longtemps. Son principal bonheur était de se retrouver auprès de sa mère, au milieu de ses frère et sœurs. « Me voici maintenant tout à fait en vacances, puisque je suis à la maison », écrivait-il un jour après une absence (juillet 1892). Voyant peu d'amis, ne sortant guère qu'avec ses proches, il jouissait avec une religieuse parcimonie de ces heures passées en famille. Pour n'en rien perdre, il sacrifiait ses goûts pour les exercices violents; au cheval et à la bicyclette qui l'eussent trop éloigné de la maison, il préférait des occupations plus sédentaires. Lui, le bouillant collégien, quand son musée ne l'absorbait pas, faisait de la photographie ou jardinait, comme le plus « rassis »

des camarades dont il troublait, à Tournai, les récréations pacifiques. « Tripoter », ainsi qu'il disait, était sa grande occupation : elle suffisait à son bonheur.

Comme on le devine du reste, un charme étranger aidait à ce miracle. Sous le toit paternel Henry retrouvait la confidente aimée de ses saints désirs. Sa sœur, plus âgée de deux ans, partageait avec lui les graves opérations de son laboratoire, ou l'accompagnait dans ses promenades. « Nos conversations d'alors, écrit-elle, n'étaient jamais banales. Nous disions le chapelet, il m'apprenait le latin, je lui donnais le nom des plantes rencontrées sur la route. Parfois au début de la promenade, Henry se taisait. Quand je lui en demandais la raison. « Je n'ai pas encore fait « ma méditation », était la réponse. » Souvent le but de ces excursions pédestres était un pèlerinage, le plus souvent Notre-Dame de Dadizeele. D'autres fois on poussait jusqu'à Oostacker, ou même Hal, à quatre-vingts kilomètres de Courtrai.

Tous les amusements pourtant n'étaient pas du même goût. Il y avait mille projets longtemps

combinés, à exécuter. Du collège Henry écrivait un jour : « Au mois de septembre nous construirons un radeau, j'en ai fait le plan cette nuit. » Le radeau fut construit et fit naufrage avec ceux qu'il portait, sur l'étang de la campagne paternelle, au faubourg de Tournai.

Henry aimait ces travaux où il voyait une préparation à l'avenir redoutable et souhaité dont la pensée ne le quittait jamais. Détail à noter ! Même avec sa sœur, il évitait de s'étendre sur cet avenir, dont le vrai nom était rare sur ses lèvres. Mais à l'entendre revenir à tout propos sur les vertus et le courage qui seraient nécessaires *plus tard*, on devinait assez quelle vie lui apparaissait derrière ces deux simples mots.

Parfois les allusions étaient moins dissimulées. Un jour Henry ayant quelque opération à faire dans les curiosités de son ami, le Frère Herman, s'arma de son appareil photographique et partit à pied pour Tournai avec sa compagne ordinaire. Avant la fin des cinq grosses lieues qu'il s'agissait de parcourir, la fatigue vint. A tour de rôle on se passait le lourd appareil ; mais la route n'en finissait pas ; nos deux voyageurs avaient

les pieds ampoulés et n'avançaient qu'avec peine. Pour animer sa compagne, Henry lui rappelait les courses de je ne sais quel grand missionnaire qui, visitant ses néophytes, laissait sur la brousse et le gravier la trace de ses pieds sanglants. « Il m'encouragea si bien, continue celle-ci, qu'en arrivant à Tournai, je pus encore, — toujours à pied — le suivre au mont de la Trinité. » Les Tournaisiens appellent de ce nom une gracieuse taupinée qui s'élève à quelques kilomètres au levant de leur ville. — Nous avons cité ce petit trait, insignifiant en apparence, parce qu'il montre, entre beaucoup d'autres, combien profonde et habituelle était cette pensée par laquelle, incessamment, la mortification venait se mêler jusqu'au sein du plaisir.

Au milieu de chaques vacances venait se placer un voyage qu'on entreprenait en famille. Henry en compagnie de sa mère et de ses sœurs, visita successivement les bords du Rhin, Lourdes et les Pyrénées, puis une partie de la Suisse, Paris et ses environs, Londres et un côté de l'Écosse. La dernière année, dans la société de ses sœurs et d'une famille amie, il visita Rome et

l'Italie, d'où il revint par le midi de la France.

Au cours de ces voyages sa rare élévation de cœur et de jugement se montrait au naturel. Ses goûts nets et tranchés comme tout le reste, allaient, dans l'ordre intellectuel et artistique, où toute son âme aspirait dans l'ordre moral : aussi loin que possible du banal, du vulgaire, du convenu. En tout genre les jugements traditionnels lui imposent peu. La justification des siens, quand le paradoxe s'y montre un peu provocant, c'est qu'ils partent d'une âme très sincère, qui partagerait volontiers l'avis commun, s'il lui semblait juste, à quoi elle ne peut rien. Ainsi la dévotion des touristes pour les ruines du moyen âge, lui paraissait de la superstition: « Quel intérêt, disait-il, à ces vieux ramas de briques et de blocaille ! »

Qu'on juge s'il respectait nos grandes cités modernes ! Avant le départ de la joyeuse caravane, l'itinéraire était longuement débattu en famille; le rôle d'Henry consistait surtout à biffer quelques noms de villes sur le projet. « Trop de villes, » disait-il un jour en regardant un itinéraire tracé sans lui sur la carte de la Suisse. C'était son cri habituel, le cri du cœur.

Les villes d'eau surtout l'horripilent avec leur luxe banal, leurs monuments criards, leur confortable sensuel. Il s'échappe d'Ems avec soulagement; à Nice et dans les autres villes de la Corniche les flâneurs en grande toilette lui gâtent la vue de la Méditerranée qui lui en paraît moins bleue. Peu de grandes cités trouvent grâce devant lui. La Rome moderne elle-même n'est pas exceptée; mais Naples et Venise l'enchantent. A Londres il est captivé par le musée de South-Kensington, où il retourne trois fois durant son court passage par la capitale anglaise. En dépit de l'amour-propre marseillais, il refuse net son admiration à la Canebière, « qui n'est, après tout, qu'un boulevard parisien terminé par le vieux-port ».

Du Paris profane il emporte un pénible souvenir. Toutes ses préventions contre la « Babylone moderne » prenaient corps dans une scène qu'il y avait aperçue à son retour d'Italie. Sur la terrasse d'un grand café du boulevard, un pauvre vieux en guenilles recueillait les bouts de cigares abandonnés par les consommateurs. Discrètement, sans bruit, il se faufilait entre les chai-

ses et les tables. Pas un des fringants paresseux qui se trouvaient là, ne daigna remarquer la présence de l'infortuné. Outré d'indignation, Henry se leva pour donner son aumône au pauvre vieillard qui ne lui demandait rien. Puis le cœur tout bouleversé, il rentra à son hôtel et s'enferma dans sa chambre pour le reste de la journée. « Impossible de s'amuser, disait-il, après avoir vu de ces choses-là. » Le lendemain il quittait Paris encore tout oppressé ; et longtemps, longtemps après, le souvenir de cette insulte à la vieillesse et à la misère le poursuivra comme un mauvais rêve. Qui est sujet à de telles suffocations doit médiocrement goûter les splendeurs de la vie civilisée.

Malgré son antipathie pour les villes, Henry sait admirer sincèrement les chefs-d'œuvre de l'art. Ses notes mentionnent avec honneur les grandes basiliques romaines, les cathédrales de Strasbourg et de Cologne, St-Paul de Londres, le Palais des Doges de Venise, la basilique St-Marc, pour ne citer que quelques noms relevés au hasard. Le *Duomo* de Milan l'émerveille. St-Pierre de Rome l'étonne par sa grandeur ;

mais «la fameuse place», la colonnade, trompe son attente. Les tours penchées de Bologne lui paraissent deux cheminées inclinées. Ces jugements donnent une idée du reste. Au surplus, tout l'intérêt de ces impressions juvéniles — et un peu jeunes, en somme — est pour nous dans le trait qu'elles ajoutent à la vive physionomie de leur auteur.

Mais ce qui enthousiasme Henry, le ravit, le transporte, c'est la grande nature, les lacs et les glaciers de la Suisse, les vallées profondes où bruit la voix des torrents, les pics rosés des Pyrénées, les lochs brumeux de l'Écosse, et la mélancolie solitaire de ces *Highlands* où le mail-coach galope des heures sans rencontrer «ni un homme ni une maison.» Devant ces merveilles, toute l'âme d'Henry vibrait d'une émotion grave et pieuse. Mais il faut l'avoir bien connu, pour retrouver dans ses souvenirs de voyage la vraie note de ces transports émus.

Ces souvenirs d'ailleurs sont rares. En route, Henry écrivait peu. Les notes concises qu'il prenait chaque jour sont perdues, ainsi que la plupart des lettres qu'il écrivait à ses amis au cours de

ses pérégrinations. Il n'en a guère subsisté que deux courtes relations de ses voyages de Suisse et d'Italie, qu'il avait rédigées pour les lire à ses condisciples. Elles sont dans un style brusque, saccadé, qui court droit son chemin sans chercher, ni prodiguer les mots. Certains passages prouvent du reste que ce dédain de la forme était voulu. Par manière d'exemple, écoutons Henry nous raconter un orage sur le Vésuve.

«... La chaleur était étouffante, bien que le « soleil eût disparu derrière d'épais nuages. Cette « soudaine obscurité assombrissait le paysage « formé tout entier de montagnes noires, amas « de lave recélant les nécropoles de Pompéï, « Herculanum que la fureur du monstre a ensevelies. Du trou béant du Vésuve sortait un « panache de fumée sombre qui obscurcissait « encore l'atmosphère. De grosses gouttes de « pluie commençaient à tomber. Le guide nous « fit arrêter. Acculés contre une roche, nous « assistâmes à l'ouragan ; il se déchaîna bientôt « dans toute sa fureur ; un vent violent s'éleva « et fit redescendre vers nous les vapeurs sulfu-

« reuses qui montaient du cratère. Les éclairs se « succédaient sans interruption, les coups de « tonnerre se confondaient avec les craquements « sinistres qui se faisaient entendre du côté du « gouffre. Il semblait que la montagne, dans un « accès de fièvre, allait se déplacer.

« Trempés par la pluie qui tombait à tor- « rents, suffoqués par le soufre qui nous pénétrait « dans les yeux, les oreilles, la bouche, il nous « était impossible de parler.

« Enfin la tempête parut se calmer, le vent « tomba, les vapeurs se dissipèrent peu à peu, « un silence profond succéda au bruit qui nous « faisait trembler tout à l'heure ; le soleil brilla « de nouveau, et le panorama de Naples nous « apparut dans toute sa splendeur.

« Mais l'effrayant spectacle auquel nous ve- « nions d'assister, nous occupait uniquement. « Nous interrogeâmes notre guide : « Y a-t-il « souvent des orages comme celui-ci, et n'y a-t-il « pas fréquemment des accidents ? » Lui, en « homme habitué aux colères du Vésuve et des « éléments, répondit flegmatiquement: « L'orage « tue ici bien des touristes ; pas plus tard que la

« semaine dernière, deux Russes sont morts à « côté du cratère. »

On a entendu le narrateur dans sa manière soignée. Le plus souvent sa plume rapide se met moins encore en dépense de style. A quoi bon les phrases ? Deux mots quand ils suffisent, ne sont-ils pas meilleurs que trois ? Henry dit ses impressions sur la Jungfrau et les lacs de Suisse, du même ton bref et alerte dont il raille l'allure processionnelle du *rapide* de Brindisi s'arrêtant en chemin pour la commodité des lavandières qui viennent chercher de l'eau chaude à la locomotive.

Au moins, il ne hâble pas ; ce n'est pas pour lui qu'eût été inventé le dicton: à beau mentir qui vient de loin. Voici comment il narre à un ami un autre danger qu'il a couru aux environs de Naples.

« En face de la baie (se trouve) l'île de Capri, « où j'ai eu une farce. Le steamer stoppe de fa-« çon à permettre la visite de la Grotte d'azur. « Puis il continue jusqu'à Marina Grande, où il « s'arrête deux heures. J'en profitai pour monter « au Solaro : 585m. dont près de 500 à pic. La

« première demi-heure je montais rapidement, « car le chemin est le plus raide que j'aie monté « de ma vie ; ni en Suisse, ni en Écosse, ni dans « les Pyrénées, je n'en avais rencontré un pareil. « Enfin une heure après mon départ, j'arrivais « au sommet. Il ne me restait plus qu'une demi-« heure avant le départ du bateau. Je comptais « y arriver bien vite en coupant directement sur « Capri. Dans les commencements, tout marche « à merveille,je descendais avec une rapidité par-« fois plus grande que je ne l'aurais désiré. Voilà « que tout à coup j'arrive à la roche, qui des-« cendait à pic dans la vallée : une muraille d'à « peu près 200 mètres. Il n'y avait pas à songer « à descendre par là. Force m'a été de regrim-« per péniblement ce que j'avais descendu ! Che-« min faisant, j'entendis le navire siffler. Tous « les autres étaient retournés à Naples. Pour ma « consolation, j'ai pu rester loger à Capri, et j'y « ai vraiment été dévoré. » (Florence, mai 1893.)

Renseignements pris à une autre source, il paraît qu'Henry fut sur le point de constater de plus près qu'il ne dit l'inclinaison de la roche. Il dévalait à toute vitesse sur la pente, sans re-

marquer le gouffre qui, tout à coup, apparut béant à ses pieds. Henry n'eut que le temps de s'arrêter net, juste au moment où, emporté par son élan, il allait dépasser la crête de la falaise. Racontant plus tard cette aventure, il en attribuait toujours l'heureux dénouement à la protection de la Sainte Vierge.

Ces joyeuses expéditions de vacances où l'âme d'Henry s'enrichissait d'impressions nouvelles, offraient maint exercice aux solides qualités de son caractère. Jamais le plaisir ni la fatigue ne prenaient le dessus sur ses goûts sérieux. Ne devait-il pas profiter de ses voyages pour s'instruire ? Il lui est arrivé de préférer un livre à tel beau paysage des Cévennes qu'il avait sous les yeux. En Écosse il se fait longuement expliquer par un touriste instruit qu'il rencontre au Ben-Nevis la formation géologique de la montagne. En Suisse, revenant d'avoir fait l'ascension du mont Pilate, il demeure sur pied jusque bien avant dans la nuit, malgré une lassitude extrême, pour sécher et classer les plantes récoltées durant la journée.

Du reste, il semblait de fer à la fatigue.

Courses interminables, chevauchées dans la neige des hauteurs, journées de voiture, nuits en wagon, froid et chaud, faim et soif, Henry affrontait tout avec un entrain allègre, comme une préparation aux voyages autrement laborieux de *plus tard.* Quand ses jarrets d'acier avaient assez de trotter et de grimper, il savait encore se raidir et se faire vaillant pour électriser ses compagnons de route. Rien ne lui coûtait pour soulager ou récréer ceux-ci. Sa complaisance avait pour chacun des attentions charmantes. Il courut tout Venise pour trouver... une botte de radis à un membre de l'expédition qui les aimait.

Mais cet aimable et allègre voyageur était avant tout un jeune chrétien dont la simple et vive piété éclatait en toute occasion avec une ardeur ingénue. Plus que les monuments de l'histoire, plus que les magnificences de la nature, les souvenirs chrétiens le charment et l'attendrissent. Ils ont le pas sur tout le reste. Nombreuses sont les villes dont il n'a vu ou voulu remarquer qu'un sanctuaire célèbre. En trouve-t-il un sur son passage que l'itinéraire n'ait pas prévu, il y entraîne immanquablement ses com-

pagnons. Quand tous, harassés, demandent grâce, il vole seul à son but pieux, il y retourne, il ne peut s'en détacher. A Castelfidardo, pendant une courte halte du train, il court prier au monument de Pimodan ; à Marseille, il se lève de grand matin pour faire une dernière visite à Notre-Dame de la Garde. Le matin même où il débarque à Paris, après une nuit de chemin de fer, il faut que ses compagnons recrus de fatigue le suivent à la Basilique du Sacré-Cœur.

A Rome, entre tant de souvenirs chers au cœur chrétien, ses préférences paraissent avoir été pour la *Scala Santa*, honorée près de St-Jean de Latran. « J'étais malade, en ce temps-là, écrit sa sœur, et je croyais ne pouvoir gravir à genoux la *Scala Santa*. « Allons, un peu de courage, » me dit Henry, et c'est animée, soutenue, presque portée par lui que je la montai péniblement. »

Où le cœur du brave enfant éclatait d'une joie filiale, c'est aux pieds de sa bonne Mère du ciel. De quelle pénétrante allégresse l'ont ravi les grands sanctuaires de Marie : Lorette, Einsiedeln, Fourvières, Lourdes, Lourdes surtout dont les souvenirs repasseront toujours dans sa mé-

moire comme une vision bénie : la grotte bien-aimée, les processions déroulant leur cordon de lumière par la vallée, d'où le Gave répond à leurs cantiques, à travers le silence du soir; la pieuse basilique, et surtout ces foules recueillies, où brille sur chaque visage comme un reflet renouvelé des premières apparitions...

A qui a senti la grâce du ciel dans quelqu'un de ces endroits bénis, l'enthousiaste piété d'Henry peut ne point paraître extraordinaire: là, dans le voisinage presque sensible de Dieu et de sa Mère, la prière jaillit, confiante et attendrie, du cœur le moins habitué à ces transports. Bien plus significative à nos yeux est la fidélité d'Henry à ses pratiques de piété, parmi les distractions et les imprévus de cette vie de voyage, où résolutions et habitudes sont si vite emportées. Toujours le premier debout au matin, il courait à l'église, y faisait sa prière quand il ne s'approchait pas de la Sainte-Table, puis revenait à l'hôtel, déjeuner avec ses compagnons, comme s'il venait de se lever.

Un soir, en Suisse, après toute une journée de courses par monts et par vaux, les sœurs

d'Henry, harassées de fatigue, songeaient à se mettre au lit, lorsqu'elles entendent frapper à leur porte.

« Nous n'avons pas dit le chapelet aujourd'hui. » C'était Henry que la fatigue n'avait pas empêché de remarquer cette omission... « Bon gré, mal gré, ajoute la narratrice, il fallut s'exécuter. Impossible de résister quand il demandait. »

Ce petit fait en rappelle un autre de date plus ancienne. A l'Institution St-Nicolas où Henry apprit à lire, Sœur Gudule avait coutume, le samedi, de réciter le chapelet avec ses petits élèves, avant la récréation du matin. Parfois elle feignait de l'oublier ; c'était toujours Henry qui le lui rappelait. N'est-il pas touchant de voir ce même trait de piété se prolonger à travers toute sa vie, parmi les situations les plus diverses ?

Du reste cette fidélité ne lui demandait pas tout l'effort qu'il semble. La prière non plus que la pensée des choses saintes, n'était pas pour Henry un devoir qu'il remplissait par crainte de mal faire. Elle était un besoin de son âme, tournée naturellement vers Dieu comme celle

d'un bon et pur enfant, qu'il était avant tout.

Que de fois pendant ses vacances, raconte encore un témoin oculaire, on le voyait abandonner une occupation intéressante, ou une partie animée, pour aller assister au salut ou faire une demi-heure d'adoration, devant le Saint-Sacrement exposé à la paroisse.

A Rome confiné chez lui par une indisposition, il se traîne le matin au Gesù pour y communier dans la cellule de saint Ignace ; puis il revient continuer dans sa chambre son accès de fièvre interrompu. Le soir, quand ses compagnons l'y rejoignirent : « Voilà donc une journée perdue, » observa quelqu'un. « Comment donc, reprit Henry : j'ai entendu la sainte messe et communié ce matin dans la chambre de saint Ignace ! »

Ces voyages, sauf celui d'Italie qui eut lieu au printemps de 1893, occupaient généralement une partie des grandes vacances de septembre. Elles étaient pour notre étudiant le meilleur repos après le labeur opiniâtre de l'année. Néanmoins, malgré ces diversions puissantes, l'application trop soutenue d'Henry accumulait petit à petit

un arriéré de fatigue dont il finit par ressentir les suites.

En janvier 1892, de violents maux de tête le contraignirent d'interrompre ses études. Quelques semaines passées à la maison n'amenèrent pas d'amélioration. En désespoir de cause, il partit pour Wörishofen, se mettre entre les mains du curé Kneipp, dont la méthode hydrothérapique avait justement alors son quart d'heure de célébrité. Henry y séjourna quatre mois. Quelques lettres à un ami datées de ce lieu de misère, trahissent un état de fatigue extrême. Le pauvre garçon doit s'y reprendre à plusieurs fois pour joindre deux idées et n'y réussit qu'à grand' peine.

Henry garda bon souvenir de Wörishofen et surtout de son rude et charitable pasteur. En rhétorique, il prit cette originale figure pour sujet d'une étude où respire une admiration reconnaissante.

Est-il besoin de dire pourtant que, malgré les courses dans la neige, les baignades entre les glaçons, la cure ne réussit qu'à moitié ? Henry rapporta de Wörishofen, avec ses maux de tête

hélas ! une confirmation de ses goûts déjà très aquatiques, et des principes d'hygiène excellents au moins comme mortification. Il prit notamment l'habitude, pendant ses séjours à la campagne, de courir et de jardiner pieds nus avec un égal mépris des cailloux et du qu'en dira-t-on.

Cependant l'état de sa tête était une menace pour ses plus chers projets. A tout prix il voulut recouvrer au moins les moyens de s'appliquer avec quelque suite. Ce jeune homme si dédaigneux de la souffrance et si prodigue de ses forces, sut dans ce but s'imposer des ménagements qui, à bien dire, n'avaient rien de particulièrement attrayant. En voici un petit trait qui a sa signification pour qui connaît la distance entre dire et faire.

Un sage conseil du *Pfarrer* de Wörishofen recommandait la régularité dans les habitudes. Henry en conclut qu'il devait se lever tous les jours à la même heure, et comme son heure était matinale, il décida d'avancer en conséquence celle de son coucher. Ainsi fit-il, et il n'y eut plus soirée de vacances assez captivante pour enta-

mer cette résolution méritoire. Au milieu de la plus joyeuse causerie, dès que sonnait neuf heures, Henry se levait, souhaitait le bonsoir et se retirait, escorté, comme l'on pense, de protestations dont il n'avait cure. Le jeune homme, on le voit, était encore en progrès sur l'enfant qui donnait à son devoir de vacances la première heure de la matinée.

Tel il se montrera toujours et en tout. Une résolution prise par lui l'était à jamais ou jusqu'à l'échéance fixée, suivant les cas. Il avait promis à sa mère de ne pas fumer avant sa sortie de collège. Les camarades qui s'amusèrent parfois à jouer le rôle de tentateur, virent tous leurs assauts repoussés avec pertes. Heureux caractère que celui chez qui une décision de la volonté tient lieu d'un penchant naturel ou d'une vieille habitude!

Mais ni régime, ni précautions n'y firent rien. Henry ne devait plus jamais recouvrer sa pleine facilité de travail. Jusqu'à la fin de sa vie, cette entrave imposée à son activité demeurera l'une des croix de cette nature ardente qui ne se résignait pas à rien faire à demi.

Encore souffrant, Henry revint, en octobre 1892, reprendre à Tournai ses études interrompues.

---

# CHAPITRE QUATRIÈME.

## VOCATION.

Une à une les années de collège avaient fui. Celle qui s'ouvrait pour Henry était la dernière : il avait à y prendre une résolution définitive concernant son avenir.

Sur cette grande affaire, le principal était déjà dit. Henry serait missionnaire, et il le serait au Congo, « parce que, disait-il à un ami, le Congo c'est encore la Belgique ». Mais à quel ordre ou congrégation de missionnaires allait-il se donner?

Ses pensées s'étaient portées d'abord vers les *Pères blancs* dont l'esprit entreprenant et chevaleresque allait bien à son tempérament héroïque. Pendant les vacances qui précédèrent son entrée en rhétorique, il s'était mis en quête de renseignements plus précis. Il s'adressa dans ce but à l'un des maîtres dévoués qui avaient élevé son enfance... Son ami le Frère L. des Écoles chrétiennes, qui se trouvait alors à Bruxelles, s'offrit

à l'accompagner chez les Pères blancs à Malines, où il pourrait se renseigner de visu. Henry accepta de grand cœur.

« En sortant de la gare, raconte son compagnon, il me dit d'un air ingénu : si nous disions une dizaine de chapelet... La sainte Vierge bénira notre démarche. Après avoir terminé notre visite, à la sortie, je connus immédiatement l'impression d'Henry. Ces Pères n'ayant pas de vœux, et faisant simplement le serment de missionnaires, c'était fini pour lui... » Henry voulait joindre aux dévouements de l'apostolat, le sacrifice non moins méritoire de la profession religieuse.

L'un et l'autre lui était offert par la jeune et vaillante congrégation des Pères de Scheut, qui l'attira longtemps. C'était, avec Notre-Dame d'Afrique, le seul nom qui se fût jusqu'alors présenté à son esprit. Le lendemain même de sa visite à Malines, il partit pour Scheutveld, toujours escorté de son dévoué compagnon. Le chapelet récité, on frappe à la porte.

« Ici, raconte le Frère L., le jeune homme jouissait. Le Père qui nous reçut avait été en

mission, et Henry l'écoutait si délicieusement que je croyais la chose décidée... » Mais toute une année restait pour délibérer encore ; aucune ouverture ne fut faite. Henry se retira, emportant de cette maison si digne de plaire à son noble cœur, une impression qui allait devenir matière à un généreux sacrifice. Aucun attrait, si pure qu'en fût la source, ne devait entrer dans la vocation de cette âme, à qui Dieu, par une glorieuse rigueur de sa grâce, préparait la croix sans adoucissement.

Peut-être Henry en eut-il le secret pressentiment, en entendant au retour son digne ami deviser des voies de la Providence et des issues possibles à la grande affaire qui les occupait tous deux. Une éventualité fut alors mentionnée que le jeune homme ne dut pas écouter sans surprise. « Priez et consultez votre confesseur, » avait ajouté son guide.

Henry pria, consulta. Mais la réponse ne lui vint pas des hommes. Son directeur était un Père connaissant par une longue expérience le cœur de la jeunesse, et qui pour cette raison même, n'était que plus réservé sur l'article de la voca-

tion. Il s'abstint, sûr que son pénitent, quelque chemin qu'il prît, aboutirait où Dieu le voulait. Henry lui sut gré de cette discrétion, qui, en attendant, le laissait seul juge des mouvements qui l'agitaient.

Mais pourquoi hésiter? N'avait-il pas sa place marquée au séminaire de ces missions congolaises qui lui avaient pris son cœur? Justement à cette époque, le district du Kwango venait d'être confié à la Province belge de la Compagnie de JÉSUS. Mais dans la Compagnie ses projets héroïques n'étaient plus garantis. Il en attendrait l'accomplissement de longues années ; peut-être mourrait-il sans l'avoir vu, comme son ami le F. Herman, comme d'autres dont il savait l'histoire... Glaçante perspective que rien ne compensait, au contraire. L'image qu'Henry se faisait de la vie du jésuite, était une menace importune à sa vive nature, ennemie de toute contrainte imposée par le dehors. « J'étoufferais là, » disait-il : il étouffait déjà au milieu de notre monde civilisé dont le formalisme le serrait comme un étau. La vie de S. Jean Berchmans qu'il avait lue, l'avait laissé sous cette impression. Faut-il trop

s'en étonner ? L'austère figure d'un Pierre Claver l'eût conquis plus vite que la douce et angélique figure du jeune étudiant.

Et pourtant Dieu le voulait frère de Berchmans. Il le lui signifia par un ordre, comme sa grâce les adresse aux forts, sans mettre leurs goûts dans la complicité de leurs devoirs. Henry croyait sa résolution prise tout de bon. La retraite de vocation l'éclaira d'une lumière inattendue. A son insu, un attrait trop naturel s'était insinué dans les motifs qui l'avaient déterminé. Peut-être la longue formation du jésuite lui était-elle une préparation nécessaire aux labeurs apostoliques. S'il la redoutait, n'était-ce pas qu'il en avait besoin ?

Du coup la question changeait de face. La foi et la raison devaient maintenant parler seules. Leur réponse, longuement mûrie, fut catégorique : c'était un appel au sacrifice. Aussitôt la résolution d'Henry fut prise, aussi généreuse qu'elle était libre : il entrerait dans la Compagnie de JÉSUS ; ses goûts et ses répugnances s'en arrangeraient comme ils pourraient. Sans plus tarder, il demanda son admission au noviciat.

La lumière était donc venue, mais non la paix, moins encore la douceur. Dans cette lutte douloureuse, Henry chercha la force à bonne source. Le vendredi-saint il demanda et obtint de faire avec un ami, avant le lever de ses condisciples, une heure et demie d'adoration devant le T.-S.-Sacrement. Là dans la méditation des douleurs du Maître, il sentit se renouveler plus pressante que jamais l'invitation qui l'associait au mystère de la Croix.

Le jour de Pâques il annonce sa résolution à un ami : « *Deo Gratias! Alleluia!* Jésus m'adopte pour son compagnon ! » Austère cri de joie auquel la nature refusait d'acquiescer. Peu après Henry écrivait à son ancien Recteur : « ... J'ai le « plaisir de vous annoncer que j'ai été reçu dans « la Compagnie. Qu'en dites-vous ? et qui aurait « cru cela ? » Puis, après avoir rappelé l'attrait de toute sa vie vers les missions congolaises, il continue : « Mais le bon Dieu en a jugé autrement. « Il m'a montré que ce qu'il me fallait avant tout « c'était d'être bien préparé, et j'ai la ferme per- « suasion que, de toute manière, si c'est sa « sainte volonté, je pourrai un jour aller travail-

« ler à cette mission du Congo que j'ai tant à « cœur.

« Mais ne croyez pas cependant que je sois « feu et flammes pour la Compagnie. Malheureu- « sement je suis trop lâche pour cela, et jusqu'à « présent, je n'éprouve guère d'attrait pour elle. « Bah ! le bon Dieu ne demande pas l'attrait... » Quel enthousiasme vaudrait ce froid mépris des répugnances et des craintes !

Le plus dur cependant pour Henry était de penser que sa vocation de missionnaire était peut-être mise en hasard. Autant qu'il était en son pouvoir, il voulut conjurer ce malheur. Il trouva qui l'y aiderait. Un jour que le R. P. Provincial se trouvait de passage à Courtrai, Mme Beck vint en personne solliciter pour son fils la faveur d'aller bientôt se dévouer au salut des pauvres nègres. O mutuelles illuminations des âmes unies dans l'amour de Dieu! Quelles aspirations du fils avaient déterminé ce courageux désir de la mère, et comme celui-ci en est à son tour une explication d'une singulière éloquence !

Cette année-là même — on se le rappelle, — Henry employa les vacances de Pâques à par-

courir l'Italie. A son passage à Fiesole, il fut reçu en audience par le T. R. P. Louis Martin, Général de la Compagnie de Jésus. En toute simplicité, le futur jésuite confia à son supérieur de demain, la pensée qui assombrissait son cœur. Devait-il renoncer à l'assurance d'être missionnaire un jour? Il n'obtint pas la réponse désirée. Le T. R. P. Général lui donna à entendre que le jésuite ne dispose pas de son avenir et doit être prêt à tout. Henry se retira avec une nouvelle épine dans le cœur. Prévoyait-il que quatre ans plus tard, presque jour pour jour, celui dont il prenait congé tout inquiet, lui enverrait, avec sa bénédiction de père, l'ordre du départ pour la mission africaine?

Au cours du même voyage, Henry avait éprouvé une des plus profondes allégresses de sa vie. Il se trouvait à Rome quand y arriva, conduit par les évêques de Belgique, le pèlerinage national, venu à l'occasion du jubilé épiscopal du S. Père. Avec ses compagnons de voyage, il demanda et obtint l'autorisation de se joindre aux pèlerins, le jour de l'audience pontificale. Quelle émotion l'y attendait ! « Je ne sau-

« rais te dire, écrit-il à un ami, ce que je ressen-
« tais en voyant cet auguste vieillard, en l'en-
« tendant parler d'une voix forte et claire, et
« surtout en voyant cette bonté vraiment pater-
« nelle avec laquelle il se laisse baiser la main
« par tous les pèlerins, leur parle, leur sourit,
« les caresse comme si c'étaient ses propres en-
« fants... » (Florence, mai 1893.) La relation d'Henry n'en dit pas plus ; mais cette retenue discrète contient une réticence comme l'exquise modestie du cher enfant en a semé partout dans sa correspondance.

Quand le Pape, en traversant la foule des pèlerins, passa devant Henry, Mgr Stillemans, évêque de Gand, présenta ce dernier au Saint-Père, comme futur missionnaire du Congo. L'auguste pontife eut un sourire de joie ; il posa les mains sur les joues de l'enfant : « Partez-vous content ? » lui demanda-t-il. — « Oui, Saint-Père », répondit Henry avec un accent où dut passer toute la beauté de son âme. Un mouvement d'émotion paternelle courut dans les mains vénérables qui lui pressaient le visage. Le Souverain-Pontife avait-il deviné dans cet adolescent au

limpide regard, une de ces âmes prêtes à s'offrir en victime pour l'Église, comme il en avait appelé de ses vœux dans un jour de douleur ? Il bénit avec effusion l'aspirant missionnaire, et s'éloigna, le laissant plongé dans une émotion délicieuse. Des larmes roulaient dans les yeux d'Henry quand il racontait à ses compagnons les détails de cet instant inoubliable. Le lendemain, il en écrivait à sa mère une relation, où déborde une pénétrante et pieuse allégresse...

Toutefois ces effusions de bonheur n'enlevaient rien à l'âpreté du sacrifice. Dans la tête qui l'avait résolu, la détermination ne branlait pas ; mais le cœur, l'instinct, toute la nature continuait de se soulever en protestations violentes ou attristées.

Au dehors, ces angoisses de son âme n'apparaissaient que par un redoublement d'entrain et d'ardeur à toutes choses. Ses condisciples l'avaient élu à l'unanimité président de l'académie de rhétorique. Il en anima les séances de sa verve plus prime-sautière que soucieuse de la forme. Elles étaient pour lui autant d'occasions de surmonter l'embarras que lui causait un défaut de

langue assez accusé. Il connaissait aussi bien que personne l'effet un peu étrange de sa prononciation. Mais les timidités du respect humain lui paraissaient un ridicule plus grave, et rien que d'apercevoir ce triste ennemi des caractères, il sentait l'envie de lui courir sus pour le terrasser de haute lutte.

Son empressement à se vaincre eut d'autres inspirations moins heureuses.

Un jour, le surveillant s'aperçut qu'Henry dormait sur le plancher de sa chambre. C'était pour s'endurcir aux fatigues de *plus tard*. Il fallut lui expliquer que le moyen d'avoir des forces un jour n'était pas de les gaspiller avant l'heure. Ce calcul lui était aussi étranger que le sont à d'autres certaines tentations d'imprudence.

Mais s'il se trompait dans la pratique, le pauvre enfant n'avait que trop raison de songer à s'armer de courage, car de terribles jours se préparaient pour lui.

La fin de l'année arriva. Henry quitta, non sans émotion, le cher collège où il laissait tant de regrets. Cette fois le soleil d'août dut lui paraître moins radieux ! Les vacances qui s'ou-

vraient étaient les dernières... ; avant même qu'elles se fussent terminées, tous les chers objets au milieu desquels il avait grandi, les pures joies de la famille, ses occupations aimées, toute sa jeunesse enfin aurait pour jamais disparu dans le passé... Qu'allait-il trouver en échange de tous ces biens dont il ne se rapprochait, à la veille de l'adieu suprême, que pour mieux sentir le sacrifice de les quitter? Quel effrayant besoin le poussait donc à détruire ce radieux et innocent bonheur parmi lequel son cœur ne demandait qu'à vivre et où la vie aurait été si douce ! Et pourtant il le fallait. Douloureuse pensée dont l'obsession se faisait chaque jour plus tenace et plus poignante.

Un dernier voyage fut encore entrepris en famille, comme aux temps heureux où l'on partait plein d'insouciance, ayant l'avenir devant soi. On visita l'île de Walcheren. Au retour, Henry, accompagné de trois amis, partit pour les Ardennes qu'il parcourut à pied... Ni les gais incidents du voyage, ni la libre vie au grand air, ni les longues courses dans les belles vallées de l'Ourthe et de l'Amblève, ne purent distraire

sa pensée de la redoutable date qui approchait. « C'est alors, écrit un de ses compagnons qui le rejoignit quelques mois après au noviciat, c'est alors que, pour la première et unique fois, j'aperçus quelque trace de découragement dans cette âme si vaillante. » L'abattement, le dégoût emplissaient son âme ; il s'accusait de ne plus savoir prier. Lui rappeler que dans quelques jours il serait au noviciat, était une taquinerie qui l'exaspérait immanquablement. Étant de passage à Liége, il fallut l'entraîner de force au collège Saint-Servais où se trouvaient certains de ses anciens maîtres de Tournai : tant il redoutait « de mettre les pieds dans une maison de Jésuites... »

Le voyage prit fin, comme tout le reste ; plus rien ne séparait maintenant Henry du terme fatal... Avant de rentrer à Courtrai il s'arrêta toute une soirée à Bruxelles ; telle était l'âpreté de ses répugnances, que le besoin de les assoupir à tout prix le poussa au théâtre des Galeries Saint-Hubert, où du reste se jouait, ce soir-là, une pièce fort anodine, tirée d'un roman de Jules Verne.

Quelques jours avant son départ, il répéta

plusieurs fois à un ami venu pour lui faire ses adieux : « Je pars, parce que je l'ai décidé ainsi ; mais je t'assure que c'est sans goût ; il me semble que je vais à une pension éternelle... » Le dernier soir il écrivait encore à un ami une lettre tout à fait désespérée, où il traitait sa résolution de folie. Mais il ne parla pas de la changer.

Le lendemain, 23 septembre 1893, après avoir entendu la messe et reçu la Sainte Communion, Henry embrassa sa mère et ses sœurs, et se mit en route pour Arlon. Il était convenu qu'il rejoindrait à Tournai un compagnon qui partait pour la même destination avec un Père du collège.

A l'heure dite, Henry n'était pas là. On partit sans lui. Un retard chez Henry était déjà étrange. Ce fut bien autre chose encore, quand, à Enghien, on le vit arriver par l'express de Bruxelles. Triste, morne, agité, répondant à peine au bonjour que ses compagnons lui adressent, il monte en voiture à leur suite, et, sans desserrer les dents, s'enfonce dans un coin où il se met à feuilleter fiévreusement le *Guide des chemins de fer*.

Sous ces dehors abattus, une effroyable tem-

pête faisait rage dans l'âme du pauvre enfant. Il songeait à revenir en arrière, à s'échapper, à s'enfuir au bout du monde... Son compagnon, comptant sans doute sur l'effet des pensées dont il se consolait lui-même, voulut lui parler du noviciat... Là-dessus Henry éclata : c'était bien du noviciat qu'alors il s'agissait ! Hors de lui, d'une voix étranglée par les larmes, avec une gesticulation nerveuse, il répondit « qu'il ne s'expliquait pas comment l'idée de se faire jésuite lui était venue, qu'il fallait être fou, oui ! fou », etc... Ahuri par l'effet inattendu de ses consolations, son ami écoutait sans y rien comprendre cette explosion de désespoir. A bout de ressources, il prit le parti de laisser le pauvre garçon en repos. — Jusqu'à Namur on n'en tira plus que des réponses fiévreuses et entrecoupées.

Là, Henry parle de pousser une promenade jusqu'aux quais de la Meuse. Le Père qui l'accompagnait lui objecta qu'il n'en aurait guère le temps. Henry, comme s'il eût deviné une pensée de défiance, regarda son interlocuteur de son regard loyal : « Soyez sans crainte, je revien-

drai. » Sa parole était donnée. A l'heure dite il était au rendez-vous.

La dernière étape s'acheva tristement. Oh! les impressions de cet inoubliable trajet. Il semblait que d'un instant à l'autre la volonté dût être emportée par cette tourmente où elle flottait désemparée... — Qui s'attribuera le mérite d'avoir été plus fort ? Qui accusera les autres d'avoir connu ces angoisses ?

Deux ans plus tard, ayant vu la grâce répéter auprès de lui un appel au sacrifice désintéressé, Henry trouvera dans sa propre expérience de sages et fortifiants conseils. Avec le V[ble] P. de la Colombière, il pensait que l'entrée en religion doit coûter « d'étranges répugnances », dont Dieu ne fait grâce qu'aux « jeunes enfants qu'il enlève au monde sans bien savoir ce qu'ils font, parce qu'ils n'ont pas assez de forces ».

N'est-ce pas bien vrai ? la nature que le premier grand sacrifice ne fait pas gémir ou rugir doit avoir certaines cordes détendues ; il est des accents et des élans qu'on n'en doit pas attendre.

Henry était d'une autre race. Il pouvait, lui,


Maison de retraite et Noviciat. Arlon.

payer du meilleur sang de son cœur cette vocation qu'il allait aimer d'un indomptable amour. Si la séparation ouvrait en lui cette plaie vive et lancinante, c'est qu'elle arrachait des liens soudés aux dernières fibres de l'âme. Pareille douleur, à pareil moment, est de bon augure.

Cette histoire ressemble à bien d'autres. Mais avant de passer par la crise aiguë des derniers moments, Henry avait eu le mérite de demeurer ferme pendant de longs mois dans la pensée inconsolée de son sacrifice. Le passé répondait du présent. Henry se méconnaissait lui-même en se croyant si près de faiblir.

Il put le craindre jusqu'au seuil même du noviciat.

Est-ce que tu entres, demanda Henry à son compagnon ?

— Oui, et toi ?

— Voyons toujours.

La porte de la maison St-François-Xavier se referma sur lui.

# CHAPITRE CINQUIÈME.

## NOVICIAT.

AU bouleversement de la lutte suprême, succéda chez Henry un intense besoin de s'étourdir. On s'en aperçut bien autour de lui. Tout d'abord, il parut justifier l'horoscope d'un Père qui, le voyant à son départ si triste et si démoralisé, disait avec méfiance : « Je crois qu'il fera un singulier novice et qu'il ne restera pas longtemps à Arlon. » — Assurément il fit, au moins pour le dehors, un singulier candidat — c'est le mot qui désigne chez nous les nouveaux arrivés jusqu'à la prise d'habit. Toute l'espièglerie qu'il avait refoulée en lui-même pendant les années de collège, semblait profiter des derniers instants pour sortir à gros bouillons. Le quartier des candidats en vit sa gravité compromise. Henry s'y rencontrait avec une vingtaine de jeunes gens dont quelques-uns peut-être n'étaient pas fâchés de sortir comme lui de pensées qui ressemblaient aux siennes. Une dernière fois

on dut voir quel redoutable luron il pouvait être, sans la vertu qui endiguait les forces de son impétueuse nature. Le novice résolu et avisé qui présidait dans la chambre commune faillit désespérer de la situation. En promenade, ses déboires n'étaient pas moindres. Henry lui jouait les tours les plus pendables, avec une insolence de page, devant laquelle l'« ange gardien », réduit aux remontrances pieuses, se trouvait autant que désarmé.

Si celui-ci ne riait guère, Henry, de son côté, malgré ses gambades, avait encore plus envie de pleurer. Cela dura jusqu'à la retraite préparatoire à la vêture. Mais déjà toute cette humeur folâtre n'était plus que de surface, comme les notes spirituelles du turbulent candidat en témoignent à l'évidence. Brusquement, l'extérieur se mit d'accord avec les pensées. Avant l'ouverture de la retraite, au retour de la promenade, un dernier accès de fougue juvénile fut coupé net, comme par une résolution subite. « Allons, dit Henry, il s'agit maintenant d'être sérieux. » Dès ce moment il était devenu le religieux que nous avons admiré.

C'était aussi l'heure de la récompense. Après quelques jours sombres encore, la paix rentra dans cette âme généreuse ; puis la joie vint à sa suite, en coup de vent, et cependant c'était pour durer. La correspondance d'Henry devient à cette époque un hymne continu d'allégresse. Le brave enfant revit, tressaille, exulte d'une joie qu'il ne sait contenir ; il la crie et la chante avec une verve intarissable, se prodiguant les plus amusantes injures pour avoir méconnu cette heureuse vocation.

« Je suis le plus heureux des hommes là où il « y a quelques semaines je croyais devenir le plus « triste et le plus malheureux des mortels. Oh! « que le bon Dieu est bon! mon cher H., qu'il « est bon, jamais on ne saurait assez le redire... « J'étais assez lâche pour souhaiter, aux derniers « instants, d'être plutôt à cent lieues d'où j'étais! « J'étais assez lâche pour redouter cette voca- « tion si belle cependant; j'étais assez lâche pour « ne regarder l'avenir qu'avec frayeur, et cet « avenir, je te l'avoue, ne me paraissait ni brillant « ni souriant.... Qu'avons-nous besoin après « tout d'une existence brillante et souriante?

« Bêtise et néant que toutes ces choses-là.... »

Ici un coup de sonnette lui arrache la plume des mains. Le soir, disposant de quelques instants, il revient à sa lettre interrompue. « Eh « bien oui, je suis enchanté d'être ici. Incroyable « que cette vie calme, que cette vie heureuse que « l'on mène ici ! Jamais je ne l'ai cru, malgré « tout ce qu'on m'a dit, malgré tout ce que j'avais « lu. Idiot que j'étais! car après tout rien de plus « naturel... Oh! quelle admirable providence « m'a placé, je dirais presque malgré moi, dans « cette sainte Compagnie... » Et il va, il va au grand galop de sa plume, couvrant d'une écriture moins embroussaillée que ses phrases, le chiffon de papier où son âme se déverse à tout hasard, dans une langue inimaginable. Puis, forcé une seconde fois de laisser là sa lettre, il attend trois jours l'occasion de l'allonger d'une suite ou plutôt d'un recommencement où sa joie fait les mêmes impuissants efforts pour s'exhaler.

Toute sa correspondance d'alors est dans ce ton, qui, à l'exubérance près, se maintiendra jusqu'à la fin. Le vieux fonds de tristesse qui jusque-là se montrait par intervalles dans la na-

ture d'Henry s'est dissipé à tout jamais. Quand d'aventure l'humeur noire fera mine de revenir, elle trouvera à qui parler. C'était bien assez de lui avoir dû autrefois de ces «heures où l'ennui et le dégoût de tout se cramponnent à l'âme... » « Quand je pense à cela, ajoutait-il, je suis tout honteux de moi-même.»

Pourtant le souvenir des biens qu'il avait quittés, vivait toujours en lui, mais comme une sereine pensée de reconnaissance envers Dieu et envers les siens. Dans les commencements seuls, comme la lointaine approche d'un regret l'avertissait parfois de se tenir en garde. Mais la joie du sacrifice accompli et sans cesse ratifié prenait aussitôt le dessus. Il écrivait à sa sœur, le 22 décembre 1895: « Il y a deux ans, le jour de « Noël, je sortais de grande retraite... Tu devi- « nes si dans cette circonstance le cœur est gai!... « Eh bien! je l'avoue, quoique je fusse parfaite- « ment heureux et content, j'ai cependant senti « à l'approche du nouvel an quelques vapeurs « qui ont tenté d'assombrir ma joie par le sou- « venir de la maison et des vacances!... Heureu- « sement que ces sottes idées — les idées noires

« le sont toujours — ont vite déguerpi, et en of-
« frant ce petit sacrifice au Bon Dieu on est
« mille fois plus heureux. »

Pourtant cette vie au charme de laquelle Henry s'abandonnait avec ravissement ne passe pas pour avoir été combinée en vue de l'agrément. La nature et même les vertus purement humaines y trouveraient assez malaisément leur compte. Mille riens qui semblent ne pas valoir l'effort, de minuscules contrariétés qu'il faut porter comme de grandes épreuves, des liens en fil de soie qui doivent figurer des entraves de fer, des observances insignifiantes où la fidélité, sans l'esprit de foi, se sentirait un brin ridicule, des délassements qui parfois mortifient, une réglementation minutieuse morcelant la journée et les heures, comme pour confisquer la liberté en détail, bref une contrainte ininterrompue et d'autant plus pénible que la volonté doit l'exercer elle-même, sans trouver son appui au dehors : si pareille vie a d'incomparables douceurs, c'est pour les âmes qui n'attendent pas grand' chose de la terre, pas même un devoir dont on ait plaisir à sentir le poids sur ses épaules.

Henry s'y était jeté résolûment avec une fidélité simple et généreuse. Il tourna vers ses nouvelles obligations toute cette ardeur fougueuse qui ne cédait ni ne calculait. Dans les premiers jours qui avaient suivi son arrivée, avant la prise d'habit, on l'avait averti de donner à sa démarche un peu trop martiale la gravité qui convient à la soutane. Ce conseil l'avait passablement offusqué. Sa nature à l'emporte-pièce haïssait l'affectation et la grimace ; de bonne foi, il croyait en voir une ombre dans les attitudes qu'on lui proposait. Pour qui le prenait-on ? Ces airs pénétrés ne convenaient pas à la piété virile qui doit marcher le front haut et regarder en face. Ah ! ce n'est pas lui qu'on prendrait jamais à trottiner les yeux baissés et les mains dans les manches ! « Attendons la grande retraite, s'était borné à répondre le conseiller. — Attendez toujours, avait riposté l'impétueux candidat, vous verrez bien... »

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le Frère Beck priait ce même novice de l'avertir quand il tiendrait la tête trop inclinée... Convaincu ou non, il avait résolu d'obéir à la règle, et devant cet arrêt, nerfs et habitudes avaient

cédé bon gré mal gré. Jamais plus sur ce point sa vigilance ne se relâcha. Disons de suite cependant que le vaillant jeune homme n'eut pas le temps d'arriver à la perfection classique du genre. Son tempérament de prime-saut ne se contenait qu'au prix d'efforts qui demeuraient trop visibles. Les années auraient seules pu modérer le jeu de ses articulations à détente... La compression qu'il leur infligea est déjà d'un assez bel exemple. Après cela, la gravité douce et recueillie qu'on donne aux saints sur les images, n'est-elle pas surtout attachante comme étant la marque d'un empire conquis et exercé sur soi-même ?

A l'intérieur la transformation dut être moins brusque, car il y avait moins à changer. Le noviciat est, par essence, l'école du renoncement. En ce genre, il restait au Frère Beck peu de leçons à prendre. Au témoignage du maître qui dirigea ses débuts, Henry apportait dans le cloître une vertu déjà formée, de rare et dure trempe où, d'emblée, la marque de la formation religieuse s'imprima à demeure. L'effort et la peine avaient comme un irrésistible attrait pour cette âme

ardente et vaillante. A cette générosité encore un peu mêlée d'ardeur naturelle, succéda bien vite le pur amour de la croix. Aussi même dans un milieu où, grâce à Dieu, cette vertu n'est pas rare, il se distingua par là, par un esprit de sacrifice passé en habitude et entré dans le sang. Ses notes spirituelles apportent ici un témoignage éloquent quoique superflu. Des confrères obligeants nous ont déchiffré à grand'peine de longs extraits de son journal de retraites. L'original, dont nous avons quelques feuillets sous les yeux, est écrit en caractères imperceptibles, dans cette sténographie cabalistique, qu'un bon religieux de Las Palmas prendra un jour pour du grec.

Elles sont typiques ces notes. La disposition en a un peu varié ; la voici sous sa forme définitive. Le papier est divisé en quatre colonnes. L'une, à gauche, contient le sujet de la méditation ; dans la seconde une lettre indique le succès ou l'insuccès de l'exercice. La troisième contient les motifs des résolutions auxquelles est réservée la quatrième. Le tout dans un style télégraphique, compliqué d'abréviations impossibles.

Veut-on quelques échantillons du contenu ?

« Vivre plus sérieusement, avant toutes mes « actions me dire : *Quid hoc ad aeternitatem ?*

« Obéissance ponctuelle, mortification des « sens (... septembre 1893).

« Changer de vie, appartenir à Dieu seul, de- « venir saint et faire pénitence (7 oct. 1893).

« J'ai été trop longtemps ingrat, fou, voleur.

« Attaquons de front. Dieu aidant, nous serons « vainqueurs (9 oct. 1893).

« Je ne veux pas être un ingrat ; j'ai souffert « pour mes folies, donc souffrons un peu pour « mon amour (13 oct. 1893).

« Après la sainte communion, j'ai pris les « résolutions suivantes : Toute cette semaine au « Bon Dieu. Donc silence et mortific(ation) sur- « tout aujourd'hui ; très affable, très bienveil- « lant avec les autres, surtout à la récréation « commune (dimanche 22 oct. 1893).

« Je mérite l'enfer. Quelle souffrance ne dois- « je pas supporter ? Maux de dents, fatigue, « orgueil, modestie, silence, obéiss(ance). *Quid* « *hoc ad aet*(*ernitam*). Faire tout de m(on) m(ieux) « (23 oct. 1893).

« Faire tout avec grande exactitude, principa-
« lement ce qui me va le moins. Cirer les sou-
« liers et brosser (suivent des mots illisibles)...
« (8 nov. 1893).

« Comment est-il possible de me flatter
« quand mes péchés sont si nombreux ? de me
« croire quelque chose ? Comment cela peut-il
« venir dans ma tête ? (29 nov. 1893. — Retraite
« de 30 jours).

« Tout ce que je puis souffrir je dois le cher-
« cher : froid, genoux... (19 déc. id.).

« ...Il m'aime cet être infini et grand ; il m'a
« prouvé son amour en donnant son Fils pour
« moi ; il veut que je l'aime ; je suis le plus fou
« des fous... si je lui refuse quelque chose. Tout
« à Dieu, rien que Dieu, le reste néant (22
« déc. id.).

« Si je veux être à JÉSUS, arrière mes aises.
« Ce soir, chemin de (la) croix. Au lieu de fuir
« les incommodités, avec la grâce de Dieu, je les
« rechercherai (27 août 1894, retraite annuelle).

« Le roi des rois parce qu'il m'aime se laisse
« couronner d'épines, flageller, souffleter ; et moi,
« petit rien... je ne saurais souffrir quelques

« manques d'égards, je ne saurais pas me gêner?
« Et je veux devenir missionnaire, et je voudrais
« être martyr ! Je ne suis qu'un mondain et un
« sensuel. C'est maintenant, aujourd'hui, à cha-
« que instant de ce jour que je dois me préparer
« au martyre, par le martyre de ma volonté et
« de mes aises (29 mai 1895). »

Parfois éclate une note émue ou enthousiaste :
« Mon âme a soif de l'infini. — J'ai soif d'un
« bien sublime. Je veux aimer : voici l'infinie
« bonté, l'infinie beauté, voici le Roi des cœurs,
« voici l'amour sublime ! Je sens le vide, parce
« que Jésus n'est pas pratiquement en moi »
(2 décembre 1893).

Mais ces élans attendris sont une rare exception. La spiritualité militante du généreux novice ne démord pas de son programme unique : l'abnégation et l'humilité. Là-dessus réflexions et résolutions tombent sans discontinuer, avec la monotonie obstinée du coup de marteau. Mais la main qui les assène, sûre autant que ferme, n'en porte pas un seul à faux. Propos héroïques pour les grandes occasions à venir : projets en l'air et peine perdue. Le Frère Beck le sait. Ses

résolutions à lui fouillent le détail de sa modeste vie et y trouvent matière à mille petites souffrances bien obscures et pénibles à l'égal des plus grandes. Depuis la mortifiante leçon de calligraphie que le règlement lui inflige à certains jours, jusqu'aux récréations, tout y passe y compris la tenue, l'attitude à l'église, les soins de propreté, les maux de dents, les engelures et le reste...

Malgré le prosaïsme instructif de ce plan de campagne, nous n'en citerons rien. A quoi bon ? Tout l'intérêt de ces révélations personnelles, est d'éclairer les dessous de la conduite. Celle d'Henry, transparente et claire comme son âme, n'a pas besoin de ces lumières. Dans chacun de ses actes on pouvait lire quelle résolution l'avait commandé ; au delà de ses actes, ses bons désirs s'apercevaient presque avec la même évidence... Ses notes spirituelles en disent moins long que les faits, et peut-être est-ce le plus solide mérite de ces papiers qui, sauf chez les saints élevés aux faveurs de l'union divine, ont vite le tort d'être trop beaux.

Ainsi, par exemple, lorsque, pendant ces terribles hivers d'Arlon, sous la bise qui mugis-

sait dans les arbres couverts de givre, il se promenait des demi-heures entières, tenant son livre de ses mains bleuies et crispées, les spectateurs qui s'enfuyaient en soufflant dans leurs doigts, en savaient plus long sur son courage que d'avoir lu dans son journal ces simples mots : « mortification : froid, chaud, engelures, etc. »

Pas n'était besoin non plus d'y rechercher pour quelle cause, en été, le charitable novice écourtait ses promenades et se mettait en nage à monter les escaliers afin de remplir, à la plus grande commodité de ses frères, son office de porteur d'eau ; ni même pourquoi, à la fin des ouvrages manuels, après la traditionnelle séance autour du chaudron aux pommes de terre, il restait le dernier à ranger les objets laissés en désordre par les travailleurs trop pressés de s'éclipser.

Tout au plus en interrogeant ces humbles notes, pourrait-on compléter sur certains points le témoignage des yeux et des oreilles. On y apprendrait, par exemple, quand il inaugura son légendaire système d'abstinence, qu'il abritait derrière l'autorité du curé Kneipp ; à quelle date il décida de mettre une planche dans son lit, à

quelle autre le matelas y disparut sous la paillasse. Quel dommage qu'on n'y voie pas aussi quand il s'avisa du motif qu'il donnait de ce changement, disant suivant les saisons, en été : « C'est plus frais » et en hiver : « C'est plus chaud ». Mais tout cela nous engagerait dans des détails peut-être sans intérêt pour qui n'a pas vécu de cette vie...

Il est bien superflu de dire que l'ardeur de notre novice passa la mesure en plus d'un point. Dans cette lutte contre soi-même où il s'était jeté à corps perdu, il abusa de son principe que l'âme est faite pour commander, et son compagnon pour obéir. Ce dernier, toujours maltraité à proportion qu'on en exigeait davantage, finit par être mis à un régime d'abstinence auquel il n'aurait pas résisté longtemps. Le maître des novices y avait l'œil et mit ordre à ces pieuses folies. Un beau matin, Henry reçut une admonestation publique sur ses imprudences avec injonction de veiller à se fortifier. Le plus admirable est qu'il obéit ponctuellement. Son jugement droit le ramena d'ailleurs bien vite à des idées plus justes : « L'essentiel, disait-il un jour,

« est de se former une volonté forte. Avec cela, « quand besoin est, on prend la cravache et le « corps passe par où l'on veut. »

Mais cette force, où se trempe la volonté, encore faut-il la trouver. Henry en connaissait la source de longue date. Vraiment il faisait beau le voir en oraison à son prie-Dieu, ou devant le Saint-Sacrement. Droit, immobile, jamais appuyé, les paupières doucement closes, il passait de longues heures absorbé dans sa prière.

On peut savoir presque à un jour près le temps qu'il mit à en prendre l'habitude. Dans les premiers commencements, son journal contient une note sur l'attitude observée pendant la méditation.

« Presque constamment à genoux » (1er oct. 1893).

« Trois fois debout. Je me suis humilié » (2 oct.).

« Je n'ai pas bougé » (6 oct. Retraite prépar. à la vêture).

« Bonne tenue; tout le temps à genoux » (Id.).

A partir de là, autant que je puis voir, les

victoires ne sont plus enregistrées; elles sont devenues l'ordinaire.

Demeurer une heure immobile sur ses genoux endoloris, n'est pas le plus rude des efforts demandés par la méditation; pour le commun des hommes, l'esprit y gémit plus que le corps. Le Frère Beck ne s'en effraya pas plus que du reste. Un seul exemple montre à quel degré ses efforts furent couronnés de succès. Des cent vingt méditations de la grande retraite, c'est à peine s'il en note trois ou quatre où le résultat fut médiocre. Encore ajoute-t-il qu'il a assez bien combattu les distractions.

Il est vrai que Dieu l'aidait, comme l'humble jeune homme ne manque pas d'en faire à tout instant la remarque. Cette mâle piété était simple et douce autant qu'elle était forte, et l'on aime à lui connaître ce caractère, car il est un témoignage de plus de la bonté de cette âme. Quand sa tête lasse ou souffrante faiblissait à la peine, Henry appelait filialement la Ste Vierge à son aide. Toujours elle lui était secourable : « et la méditation achevée, disait-il, je n'avais plus mal. »

# CHAPITRE SIXIÈME.

## NOVICIAT. (Suite.)

Sur ses compagnons de noviciat, Henry ne tarda pas à jouir du même ascendant que, jadis au collège, il avait exercé sur ses condisciples. C'était un propos courant parmi eux qu'aux instants de défaillance, il suffisait pour reprendre ardeur d'un regard jeté sur ce généreux petit Frère Beck. Cette influence il ne la recherchait pas et se serait bien reproché d'y prétendre ; il la conquérait à son insu, par le simple rayonnement de son âme dévouée, auquel aidait, ajoutons-le, une sympathie de race chez ceux qui en subissaient le charme.

Du reste, dans l'austère novice, vivait toujours le bon compagnon et même le boute-en-train d'autrefois, prévenant, affable, cordial, avec la même agréable brusquerie. Lorsqu'il demandait aux autres leurs observations sur sa personne ou ses œuvres, son mot était : « Cravachez,

n'est-ce pas ! » S'il aimait la cravache pour son compte, il ne voyait pas un inconvénient majeur à la faire parfois amicalement siffler aux oreilles d'autrui. Chez cette âme forte et tendre, débordante de générosité et de bienveillance, l'énergie devait mettre sa marque originale jusque sur la bonté. Pourtant, nul parti pris de rudesse.

Il paraît même qu'une fois, pour s'accommoder à certains caractères qu'il craignait de mal prendre, il essaya de la douceur onctueuse et des petites attentions... Il échoua comme de juste et renonça à la méthode comme de raison : on l'aimait bien mieux au naturel avec sa cordialité abrupte et franche d'allures, où perçait encore un reste de la bonne causticité d'autrefois.

Mais un reste seulement. Les anciens condisciples d'Henry qui le revoyaient au noviciat ont cru observer dans sa conversation un changement profond. Plus expansive, plus habituellement joyeuse, elle s'était d'autre part tournée à une modération presque excessive. En cette matière, le Frère Beck s'était formulé une règle en deux parties : « Parler très peu quand la con-

versation marche; — ne jamais parler de moi. » L'une et l'autre furent observées avec le degré de rigueur qu'elles comportaient.

Henry cachait ses petits talents avec une modestie farouche. Il avait autrefois cultivé la musique avec succès : jamais personne n'en a rien su. Par un effet de la même modestie, il évitait de parler de ses voyages ; il fallait une raison de charité pour l'amener sur ce sujet. On dit qu'une fois lancé, il contait à ravir, jetant à pleines mains les trouvailles de langage les plus impayables.

Des choses de Dieu et de l'âme, il causait mieux encore. Le noviciat, nous le savons, n'est pas l'époque où ce précieux talent donne sa mesure. Où donc les pieux discours seraient-ils chose commune, s'ils ne l'étaient dans ce milieu où tout les suggère? Dès lors pourtant, le ton, le sujet habituel, certain degré d'insistance et d'à-propos y créent des différences significatives. La source de la vive et jaillissante éloquence s'ouvre à des profondeurs où n'atteignent pas les influences de l'atmosphère ambiante. Rien qu'à noter quelles occasions déchaînaient ce flot

dans l'âme du Frère Beck, on savait à quoi s'en tenir sur les pensées de son cœur. « Je ne sache pas, dit un de ses co-novices, qu'il racontât beaucoup d'histoires pieuses. Il ne réprimandait pas, il n'exhortait pas. Mais dès qu'on traitait en sa présence d'idées qu'il caressait dans son idéal de sainteté, comme le feu de son âme se réveillait ! »

Entre tous les sujets sur lesquels son âme ne tarissait pas, ses missions bien-aimées occupaient un des premiers rangs. L'apostolat lointain, les vertus qu'il exige, les saints qui les avaient pratiquées, les héroïques exemples d'un François-Xavier et surtout d'un Pierre Claver, son saint de prédilection et le patron de ses chers nègres : dès que la conversation touchait à quelqu'une de ces pensées, l'éloquence d'Henry rompait ses digues, et toutes les belles résolutions qu'il avait tant de fois réitérées, d'articuler posément, étaient emportées comme un fétu.

C'est qu'il parlait alors des choses qui possédaient toute son âme et toute sa vie. Chaque jour, son aspiration vers cet apostolat tant rêvé, devenant plus surnaturelle, devenait plus agis-

sante. Son ancien plan de préparation s'était élargi et compliqué de mainte et mainte pratique dont plus d'une faisait coup double. En même temps qu'elle était censée armer le missionnaire, elle donnait au religieux ample matière à la mortification. Dans ce plan, on le sait déjà, il est possible que l'expérience lui aurait signalé un peu d'illusion. Mais qui eût songé à sourire devant la magnanime générosité qui se dépensait dans ces naïvetés héroïques! C'est ainsi qu'il voulut apprendre plusieurs métiers, y compris celui de cuisinier, dont il paya l'apprentissage au prix qu'il devait coûter à un jeune homme de son naturel, de sa naissance et de son éducation.

Cela dura deux mois. Chaque jour, de grand matin, Henry arrivait à la cuisine en tenue de travail, se mettait aux ordres du bon Frère qui présidait céans, puis s'armait d'un grand signe de croix : à l'ouvrage maintenant pour jusqu'au soir. Et quel ouvrage ! Entendant bien faire une solide connaissance, moins avec les subtilités artistiques du métier qu'avec ses humbles labeurs, le Frère Beck s'imposa de passer par les plus mortifiantes corvées. Souvent de ses mains ger-

cées et crevassées à faire pitié, — on était aux pires semaines de l'hiver, — il lavait la cuisine à grande eau. Après chaque service, il rinçait plats et chaudrons, ou recurait la batterie à tour de bras. De mémoire de cuisinier, jamais l'on n'avait vu cuivres si reluisants: le dressoir lançait des éclairs !

Quand la besogne ordinaire chômait, Henry s'en créait d'autres. Il raccommodait les armoires, perfectionnait leur aménagement, mettait de l'ordre dans le refuge au bric à brac, et parmi cette activité incessante, il passait d'une fatigue à l'autre, toujours souriant, toujours recueilli, sans une parole inutile, sauf peut-être les interjections de joie qui lui échappaient lorsqu'il préparait le repas destiné aux pauvres. Si à tant laver, frotter et recurer il passa maître ès-arts de la cuisine, c'est une autre question; et peu importe ! Par la suite d'ailleurs, il eut le désenchantement d'apprendre d'un missionnaire revenu au pays, que ses aptitudes culinaires n'avaient nulle chance de trouver leur emploi au Congo, où les blancs ont mieux à faire que d'aller prendre la fièvre près d'un fourneau. Si Frère Beck fut affligé par cette

découverte, ce fut de n'avoir pas appliqué ses efforts à quelque but plus utile. Pour sa peine, comment l'eût-il regrettée, puisqu'elle constituait le plus clair du profit qu'il avait trouvé à ces longues semaines passées dans le sous-sol enfumé de la cuisine? Quand il savait déjà suffisamment le métier, il continua d'aller l'exercer les jours de fête, sous couleur de prêter main-forte, mais en réalité parce que cette occupation le mortifiait. Et pendant les vacances mêmes où il eut le crève-cœur dont nous avons parlé, il reprit encore par simple dévouement ses fonctions de maître queux, désormais discréditées dans son esprit. A Tronchiennes encore, aux grands jours, il allait, faute de mieux, laver les plats et ranger la vaisselle. S'il tenait à posséder cet art, on conviendra que tant de leçons n'y étaient pas nécessaires. Brave cœur ! comme sa qualité d'aspirant missionnaire l'a bien servi à trouver des occasions de se vaincre et à les cacher.

Elle lui devint matière à de plus durs combats. Cet avenir héroïque dont le désir brûlait son âme, il avait donné à d'autres le pouvoir de le lui refuser. En useraient-ils? Dieu le savait, mais,

dans l'incertitude, il fallait être prêt de cœur et de volonté, prêt à sacrifier l'unique rêve de ses jeunes années. Le maître des novices, qui se connaissait en hommes, appuya sans crainte à l'endroit sensible. En réponse aux ardeurs impatientes de son zèle, le Frère Beck s'entendait exhorter à l'indifférence. Rude épreuve ! S'habituer à la pensée que ses aspirations ardentes pourraient être frustrées un jour, c'était déjà bien dur ; mais se détacher du désir lui-même, quel sacrifice! Le jour où le renoncement le mordit ainsi au plus vif du cœur, le pauvre Henry dut comprendre qu'il reste encore à donner beaucoup quand on n'a plus rien en ce monde. Il se soumit pourtant. Lui, le « congolâtre », comme il s'était autrefois appelé, il ne parla presque plus des missions. Quand d'autres abordaient le trop séduisant chapitre, il hésitait comme arrêté par une crainte douloureuse. Mais parfois il n'y avait pas résolution qui tînt, et, malgré lui, son âme s'échappait. Alors, comme pour réparer sa faiblesse, il terminait par cette restriction qui devait lui brûler les lèvres. « Il faut être prêt à « tout ; qui sait si nous ne serons pas toute notre

« vie professeur de sixième ? N'importe, son-
« geons quand même au Congo, c'est un coup
« de fouet qui fait avancer. »

Il aurait pu ajouter : modérer pour Dieu cet intense désir d'être missionnaire un jour, c'est encore se préparer aux missions ; car l'apôtre doit être un saint, et l'abnégation est le tout de la sainteté.

En attendant le Congo, le zèle du Frère Beck trouva déjà à s'exercer sur un modeste théâtre. Après un an, il fut, sur ses instantes prières, nommé procureur des pauvres. Ce nom désignait la modeste fonction de présider à la distribution de secours qui avait lieu chaque jour à la porte du noviciat, et au catéchisme qui l'accompagnait. De suite Henry devint l'âme de la petite œuvre. Les murs blancs de la salle des pauvres furent ornés de grandes images voyantes représentant le divin Maître, la sainte Vierge, les saints. Un autre jour, le zèle industrieux du procureur résolut le difficile problème d'installer un poêle dans le modeste local. Le bruit de cet événement se répandit vite dans la capitale du Luxembourg, — c'est un témoin qui parle : — « quantité

de miséreux affluèrent au chauffoir, et les rangs des auditeurs grossirent... jusqu'à la belle saison. » Mais dans l'entre-temps, la bonne semence avait été jetée sur leurs âmes, et quelques graines peut-être y étaient restées.

Chaque jour, à l'heure marquée, le régiment famélique était là, vieillards, invalides, enfants, tous armés de leur bidon, qu'ils déposaient dans une sorte de vestibule attenant à la salle du catéchisme. De quel nom appeler l'accueil que leur faisait Henry ? Était-ce de l'intérêt et de la bienveillance ? Non, c'était une joie, une douceur, une tendresse, qui se répandait à flots intarissables. Le bon novice jouissait au milieu de tous ces malheureux ; son âme se fondait de bonheur, au contact de cette misère obscure et avilie, qui venait chercher près de lui le secours et la consolation. Il connaissait jusqu'au dernier de ses clients, savait leurs besoins, devinait leurs travers, s'amusait, le dimanche, de les voir se pavaner dans les nippes qu'il leur avait procurées, et toujours trouvait dans son bon cœur quelque joyeuse parole appropriée au goût de chacun.

Sa charité fit plus. Pendant l'hiver de 1894-95,

qui fut très rude à Arlon, Henry obtint de pouvoir distribuer à ses amis des quantités considérables de fagots. Une délicatesse de sa bonté est surtout restée mémorable. Quand vint la Saint-Nicolas, dit un témoin, le Frère Beck voulut que ses protégés eussent aussi leur fête. Il écrivit un mot à Courtrai. Saint Nicolas fut joyeusement fêté chez les pauvres. Était-il radieux ce jour-là, le brave Henry ! Était-il heureux de voir ses chers pauvres embarrassés d'emporter tous leurs petits trésors !

L'année suivante, quand revint la Saint-Nicolas, le Frère Beck n'était plus là ; mais il n'avait pas oublié ses protégés et fut encore une fois leur bonne providence.

Au prix de cette charité qui, à vrai dire, se donnait sans même songer à gagner la confiance, Henry s'acquérait le pouvoir de parler de la religion à son pauvre monde, avec la certitude d'être compris des cœurs autant que des esprits. De toutes les attributions de sa charge, celles de catéchiste étaient les plus aimées. Avec quel soin il préparait sa leçon quotidienne, et de quel cœur il la donnait ! Aux jours où il cédait la pa-

role à quelqu'un de ses assistants, il demeurait à côté de l'orateur pour intervenir au besoin dans les moments critiques, et remettre en mouvement l'improvisation interrompue.

Sur ce modeste théâtre, son éloquence obtint de vrais triomphes. Nous aimons à citer ici les paroles d'un compagnon qui le vit à l'œuvre, avant d'hériter à son tour de cet apostolat qui fut, pour lui aussi, une préparation à la vie du missionnaire. Il nous écrit de l'Inde anglaise : « Toute ma vie, je remercierai le bon Dieu de m'avoir fait pendant près d'un an le collaborateur du Frère Beck dans son ministère auprès des indigents d'Arlon... Je me rappelle encore avec émotion une instruction qu'il leur fit sur la multiplication des pains. En quels termes touchants il leur dépeignait la bonté du Sauveur pour les pauvres et les malheureux ! Son auditoire écoutait dans le silence et l'admiration : jamais personne ne leur avait ainsi parlé de l'amour de Notre-Seigneur. »

Sa foi ardente semblait passer dans ces cœurs simples et leur communiquer le sens de ces réalités invisibles, que la misère hélas ! voile aux

regards, tout comme la jouissance et le plaisir. C'est ainsi qu'il réussit à faire de l'imposition du scapulaire une vraie fête pour ces braves gens. Il les y prépara avec soin, puis leur donna rendez-vous dans l'église du noviciat pour un jour et une heure qu'il indiquait. Tous, parents et enfants, répondirent à l'appel. Rayonnant de bonheur, Henry parcourait les rangs, faisant à chacun une dernière recommandation. Le R. P. Recteur présida la cérémonie ; il adressa la parole à ces pauvres gens et leur imposa lui-même le scapulaire. Quand ils sortirent de l'église, tous le portaient fièrement sur leur poitrine.

Que de jolis traits nous pourrions rapporter de ce zèle persuasif et envahissant, auquel toutes les importunités étaient permises. Mais une parole d'Henry sera plus significative que tout le reste ; il la répétait souvent. « Si je réussis à empêcher une seule faute, je suis assez payé de mes peines. »

Quand il partit d'Arlon, après la séparation d'avec ses frères, rien ne lui coûta tant que de quitter ses chers pauvres. « Je les aimais tant, disait-il. Je n'aurais jamais cru qu'on pût s'at-

tacher ainsi ! » Cette fois il pleura, et les pauvres aussi pleurèrent.

« L'année suivante, dit encore son successeur, pour mettre la joie parmi ces braves gens, je n'avais qu'à leur parler du « Frère de l'an dernier », surtout si j'ajoutais que je lui avais parlé d'eux dans mes lettres. L'un d'eux fit mieux. C'était un jeune homme dont il avait pris un soin tout spécial. A la nouvelle année, il vint me demander l'adresse du Frère Beck, et, de son propre mouvement, lui écrivit une lettre pour le remercier et lui promettre ses prières. »

Ainsi s'écoulèrent, rapides et bénies, les deux années de noviciat, à la fin desquelles sonna l'heure des premiers vœux.

Les joies du ciel sont aux âmes célestes. Ce sacrifice de la profession religieuse, grand par lui-même, le Frère Beck l'offrait à son Dieu avec une générosité qui en doublait l'étendue et partant la douceur. Sa joie dut être bien profonde et bien intense pour être demeurée, marquée d'un signe à part, dans les souvenirs de ceux qui partagèrent avec lui l'allégresse de ce beau jour, ou la connurent depuis.

Le 25 septembre 1895, le lendemain des vœux, Henry alla saluer une dernière fois la Patronne aimée des novices d'Arlon, Notre-Dame de Clairefontaine ([1]).

Un de ses deux compagnons était ce même ami qui, deux ans auparavant, avait été témoin des angoisses de son entrée. Que les temps avaient changé ! Cet avenir, alors si sombre et si menaçant, Henry le contemplait aujourd'hui dans l'enivrement de son bonheur et de ses espérances. Sa voix émue en évoqua les différentes étapes, comme il les apercevait alors du seuil radieux de sa jeunesse : les études, les premiers

1. Clairefontaine est la vallée, gracieuse comme son nom, où se trouve la campagne du noviciat d'Arlon, située sur les ruines d'une ancienne abbaye de Bernardines.

Une image de la Vierge dont le culte se rattachait aux origines du monastère, y avait joui jusqu'à la révolution française d'un culte célèbre. Six siècles durant, les pèlerins du Luxembourg et de la Lorraine étaient venus la vénérer dans son sanctuaire, élevé grâce à la comtesse Ermesinde, près d'une source bénie par saint Bernard. En 1894, il y avait juste un siècle que l'abbaye avait été saccagée et détruite par les soldats de la Convention (avril 1794). Le centenaire du sacrilège inspira au Père Recteur d'Arlon l'idée de rétablir le pèlerinage dont le souvenir vivait encore dans le pays. Les novices s'improvisèrent carriers, maçons, architectes, pour élever à leur chère Madone, la grotte rustique où les pieuses populations d'alentour la prient aujourd'hui, comme l'avaient priée leurs pères. Notre Henry prit une part active à ces travaux, où son ardeur pour les exercices violents se doublait de la joie de travailler pour sa Mère. On a conservé une photographie qui nous le montre pieusement agenouillé dans le sanctuaire qu'il avait aidé à construire.

travaux, les missions peut-être ! le jour béni de la prêtrise, enfin, l'apostolat jusqu'à la mort : heureuse carrière où il s'élançait débordant de reconnaissance, d'ardeur, d'enthousiasme et de vie, et qu'il ne devait pas achever... Pour exhaler sa joie, l'heureux jeune homme trouva des accents si pénétrants, que son brave compagnon sentit à plusieurs reprises des larmes mouiller ses yeux.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

### ÉTUDES.

MAIS le bonheur n'est jamais sans mélange sur la terre.

Les vœux prononcés, l'enfance religieuse, qu'on ne vit qu'une fois comme l'autre, prenait fin pour Henry avec ses joies et ses impressions bénies, sur lesquelles le séjour d'Arlon jetait comme une note discrète de poésie. Demain on partait pour la vieille abbaye de Tronchiennes. Il fallait dire adieu au noviciat et à ces mille humbles choses où les affections s'étaient ancrées: la pieuse chapelle des novices, le grand jardin avec ses noires allées de vieux pins et ses saintes images, où l'on allait s'agenouiller, comme en promenade, devant les chapelles rustiques perdues sur les collines, dans les clairières, à l'orée des grands bois. Adieu aussi les routes accrochées au flanc des vallons, les sentiers perdus sous la feuillée, qu'on avait tant de fois suivis d'un pied

léger, au cours d'une causerie plus joyeuse que la voix du torrent,plus vivifiante que les senteurs de la montagne. Heureux plaisirs, qu'avait sanctifiés le continuel regard du cœur vers Dieu ! Il fallait tout quitter. Si le Frère Beck en fut triste, il n'étaitpas homme à vivre dans ses regrets. Il savait que l'apôtre doit renoncer à dire jamais de la maison où il vit heureux : « Ici s'achèvera ma course en ce monde ; j'y puis fixer à demeure mes pensées et mes affections. » Dès l'abord, il accepta intégralement son nouveau genre de vie, les occupations et le séjour, et s'y donna tout entier.

C'était, comme il le disait avec infiniment de raison, « un second noviciat » qui commençait « à plus forte dose que le premier » (octobre 1895). Peut-être aussi avait-il les yeux sur la vie d'études lorsque le jour de ses vœux, il demandait à Dieu de lui donner beaucoup à souffrir. Si sa prière fut exaucée, il n'en parut rien au dehors. Comme au collège, Henry mit sa vie studieuse sous la protection de la Ste Vierge. Notre-Dame d'Oostacker le vit souvent à ses pieds dans ce gracieux sanctuaire où il retrouvait, avec

un souvenir d'enfance, une lointaine image de la grotte bénie de Massabielle. Presqu'au lendemain de son arrivée, le nouveau scolastique avait été y demander à la Bonne Vierge de bénir son travail et de donner à sa pauvre tête, toujours souffrante, la force de suffire à la tâche. Puis sans interroger ses craintes ou ses goûts, il attaqua de front.

Une disposition suggérée par une prudence supérieure, n'admet pas, dans les scolasticats de la Compagnie, une sélection prématurée des aptitudes spéciales. Destiné dès lors aux missions lointaines, le Frère Beck eut donc, au moins provisoirement, à recevoir la préparation d'un futur professeur d'humanités... Il s'y mit avec le zèle d'un homme, qu'un libre choix, dicté par des aptitudes exclusives, aurait pour toujours fixé dans cette carrière. Son application était infatigable et indomptable. Il allait où on le menait, en aveugle, à travers tout, objectant parfois des insuccès qu'il s'exagérait, jamais la peine, jamais l'ennui, jamais la difficulté.

Une fois, à ma connaissance, il hésita. Avec son caractère positif et pratique, il voyait une

perte de temps dans les lectures purement littéraires ; il en aurait si peu besoin plus tard de la littérature! Poursuivi de cette idée, il alla l'expliquer au professeur avec cette même rondeur impétueuse dont, en classe, quand il ne comprenait pas, il poussait son objection. Le professeur mitigea son conseil, mais ne le retira pas. Henry fit taire les principes et, consciencieusement, s'ennuya sur les vers de je ne sais quel poète.

A son départ pour le Congo — je puis maintenant trahir ce petit secret — il emportera dans son léger bagage de missionnaire,quelques vieux livres classiques destinés à empêcher son latin de trop s'évaporer au soleil d'Afrique. Son zèle studieux s'est résigné à d'autres doctes passe-temps que ne couvrait pas, comme dans le cas présent, le respect dû à la langue de l'Église.

C'est trop peu encore de dire qu'il se vouait par devoir à des études dont il ne voyait pas l'utilité. Pareille bonne volonté n'est pas incompatible avec une certaine indifférence quant au résultat de ce travail accompli par principe. Quiconque s'est un peu observé lui-même sait fort bien ce que cela veut dire. Quand la fin elle-

même n'est pas énergiquement voulue, notre nature est prompte à se faire illusion sur le sérieux qu'elle met à employer les moyens. Il en résulte, en tout ordre de choses, pour quantité de braves gens, une manière de fidélité matérielle à leurs obligations, méritoire encore, mais valant moins que les apparences et ne menant pas bien loin. Henry entendait les choses tout autrement. Ce n'est pas lui qui se serait laissé égarer par l'illusion insidieuse de faire un triage dans ses devoirs et de prendre pour courage de bon aloi l'ardeur naturelle qu'il mettrait à ses occupations préférées. Appliqué aux études classiques, il entrait dans leur esprit et en voulait le résultat; avec quel sérieux, ceux-là peuvent en témoigner qui ont vu, de leurs yeux, ce brave enfant en quête de stratagèmes et d'industries pour enfoncer la grammaire grecque dans sa mémoire fatiguée.

Il demandait des conseils et les écoutait en questionnant, pour être sûr qu'il avait bien compris. Puis quand, au bout du compte, il s'était entendu répéter, sous une centième forme, la seule chose qui se puisse dire à qui veut ap-

prendre : « Travaillez, donnez-vous de la peine », il se levait avec un brusque mouvement de la tête et des épaules, comme un homme qui va se ruer sur un obstacle. Quelle chance pour lui, il allait avoir à lutter.

S'il est des formes de la vertu exposées à des contrefaçons, celle-ci est inimitable. Quand le dur et monotone labeur de l'étude, si aggravé par la vie religieuse, n'est pas adouci par le goût et l'ardeur naturels, les plus fiers courages y fléchissent à la longue. Et qu'il faut de vigilance parfois pour se méfier des airs bénins de la paresse! Car les travaux de l'esprit, comme toutes les œuvres qui demandent à être sanctifiées par l'intention, sont exposés à perdre, par contraste avec les pratiques de piété, leur caractère de devoirs sacrés et à se soustraire ainsi au contrôle détaillé de la conscience. L'effet en est je ne sais quel dédoublement de la personne morale, le religieux et l'étudiant faisant chacun leurs affaires à part, à leur détriment commun. Autre fait d'expérience, sur lequel on pourrait interroger aux heures sincères bien des âmes honnêtes.

Et voilà comment, en retenant de force sur des livres maussades, son esprit hanté de lointaines et fascinantes visions, en s'acharnant avec une opiniâtreté ardente sur une besogne qu'il lui était impossible d'aimer, ce futur missionnaire d'Afrique pratiquait l'héroïsme obscur et quotidien, le plus difficile de tous.

Mais aussi quand, aux heures libres, après les longues soirées d'études, sa pensée pouvait enfin secouer la fatigue et l'ennui de ce docte fatras, quelle joyeuse envolée l'emportait au pays de ses rêves. S'il faut appeler rêve cette pensée généreuse, agissante, entretenue dans un esprit de prévoyance et de suite.

Le zèle d'Henry à se pourvoir de connaissances pratiques avait des inspirations de plus en plus charmantes. Pendant les vacances de Pâques, contraint par la fatigue de fausser compagnie à ses livres, il chaussa une paire de sabots et s'en fut au verger apprendre à tailler les arbres. C'est-à-dire qu'il y demeura de longues heures sur son échelle à gagner force courbatures, en pure perte probablement. Mais il croyait faire œuvre utile et c'était pour ses chères missions.

Ses missions! à quoi ne se mêlait pas leur souvenir ? Un soir de vacances, à la campagne, passant au bord de l'étang, il perd pied et va s'étaler dans l'eau ou plutôt dans la vase. Là, tout en se débattant de son mieux, il philosophe : « Au Congo, sans doute, cela m'arrivera plus d'une fois. » Le Congo venait là bien à propos ; il était pourtant des considérations plus urgentes au moment d'un plongeon subit dans une mare bourbeuse, en pleine obscurité. On peut juger par là, quel chemin prenaient les pensées d'Henry dans des circonstances favorisant davantage la réflexion. Ses prières suivaient ses pensées. Et non content de toutes celles qu'il offrait lui-même pour la conversion des noirs, avec force mortifications et pénitences, il fut parmi ses frères, le zélateur le plus actif de cette intention.

Une grande carte de la colonie africaine pendait dans un des corridors du scolasticat. Que de bons moments le brave jeune homme a passés à la fouiller de son ardent regard, pour y reconstituer la topographie de la mission, d'après les lettres ou les relations venues de là-bas ! Et

quand d'aventure apparaissait dans la maison un missionnaire en partance ou de passage au pays, le Frère Beck n'y tenait plus ; il s'attachait au visiteur, le pressait de questions, recueillait avec avidité les moindres renseignements. Puis tout passait dans sa conversation et sa correspondance...

Depuis quelque temps, les lettres où se continuaient les anciennes causeries du petit musée, partaient vers le noviciat des Sœurs de Notre-Dame à Namur. Nouvel attrait pour parler de *plus tard!* Quel entretien meilleur à l'âme, que de causer du vieux rêve, en voie maintenant de devenir une réalité ?

Un jour Henry est en fête. Le P. Van Hencxthoven, supérieur de la mission du Congo, est de passage à Tronchiennes avec un boy de Ki-Santu et le dévoué aide laïc Monsieur Ch. Petit[1]. Henry a déjà pu causer à ce dernier, avec qui il passe les heures de récréation. Une lettre annonce le grand événement. Aux généreuses pensées dont elle est pleine, se mêlent, à la débandade, mille petits détails sur les prouesses du

1. Mort quelques mois après.

petit moricaud, sur la cuisson des briques au Congo, sur la musique des noirs... Un chant d'église, bêlé par le négrillon, a transporté Henry en pleine Congolie. « Je m'imaginais déjà me « trouver là-bas, au milieu de ces pauvres nègres. « Ah! quand le Bon Dieu le voudra-t-il? »

En toute matière nos affections ne font-elles pas le prix des choses ?

C'est de Tronchiennes qu'est datée la première demande écrite où le Frère Beck exprime au R. P. Provincial son ardent désir d'être envoyé au Kwango.

A. M. D. G.

8 mars 1896, Tronchiennes.

Mon Révérend Père,

« Depuis longtemps j'ai le désir de vous écrire, mais il m'a semblé qu'il n'y avait pas de meilleur temps que le jour consacré au grand patron des missionnaires.

« Scolastique depuis six mois, et au beau milieu des études latines et grecques, je crois qu'il n'y a pas de mal à soutenir son ardeur par la pen-

sée du but pour lequel on nous forme. Et pour vous parler bien franchement, mon Révérend Père, je vous dirai que pour moi il n'y a pas de meilleur encouragement dans les petites difficultés inhérentes à toute vie d'études, que le désir des missions qui me stimule et me fortifie.

« Il y a de plus onze ans déjà que ma résolution est fixe. Depuis lors jamais je n'ai eu d'autre aspiration que la vie de missionnaire. La crainte de devoir peut-être sacrifier cet ardent désir fut pour moi le plus grand obstacle à demander mon admission dans la Compagnie. Mais le Bon Dieu m'a éclairé et depuis qu'Il a daigné m'appeler à la Compagnie, je suis le plus heureux des hommes.

« Déjà deux fois j'ai eu l'occasion de vous parler de mes désirs. Cette fois encore je viens me mettre à votre *entière disposition.*

« Toutefois, mon Révérend Père, laissez-moi vous parler à cœur ouvert. C'est surtout la mission du Kwango qui m'attire. Dès le collège je suivais d'aussi près que possible tout ce qui se passait là-bas et, pour être bien renseigné, je m'étais abonné à cinq revues qui parlaient du Con-

go. Après tout y a-t-il une contrée au monde où il y aurait plus de bien à faire? Un pays immense habité par une population dense, où tant et tant de malheureux souffrent... et presque personne pour les soulager, pour les consoler! L'an dernier, il y avait soixante prêtres catholiques dans le Congo belge! Souvent, quand la communauté de Tronchiennes se trouve réunie, à la chapelle par exemple, je pense que dans ces quelques mètres carrés il y a presque autant de prêtres que dans un pays quatre-vingts fois plus grand que la Belgique, et alors comme je sens accroître ce désir de sacrifier ma vie pour ces pauvres nègres!...

« ... Consacrer toute ma vie à ces pauvres êtres, pouvoir vivre de cette vraie vie d'apôtre où la croix de Jésus est la compagne de tous les jours et de toutes les heures, voilà le désir que le divin Maître daigne me donner. Puisse-t-il avec sa sainte grâce en faire bientôt une réalité.

« Mais, mon Révérend Père, vous-même vous m'avez dit avec tant d'autres que l'on ne fait du bien, que l'on ne sauve des âmes qu'en étant un saint. Eh! mon Dieu, on ne devient pas saint



Le R.P. van Hencxthoven et les Catéchistes.

par les seuls désirs. Aussi, puisque je voudrais pouvoir faire beaucoup de bien, quoi de plus pratique que de se mettre totalement entre les mains de celui qui, bien plus que nous, désire nous voir apôtres ?

« Je m'offre donc à vous pour n'importe quelle mission, pour n'importe quel poste, pour n'importe quel moment. Le Bon Dieu, qui vous assiste, saura bien me donner la force de travailler sans faiblir là où vous daignerez m'envoyer. Si j'ai encore des années à attendre, au moins, espérons-le, l'instrument n'en sera qu'un peu moins imparfait.

« J'ai fini, mon Révérend Père, je vous ai parlé comme un enfant parle à son père.... et n'êtes-vous pas en toute réalité mon vrai Père ?.En me recommandant humblement à vos bonnes prières, je vous demande humblement votre bénédiction.

« Votre enfant le plus obéissant, »

HENRY BECK, S. J.

Ces brûlants désirs portaient au reste la marque qui seule garantit les projets de sacrifice

pour l'avenir. La croix qu'Henry désirait pour demain, il l'aimait aujourd'hui sous une forme d'autant plus méritoire qu'il ne l'avait pas demandée.

Aux mille petits dégoûts et agacements dont l'abreuvait par elle-même la vie d'études, le vaillant enfant ajoutait sans compter. Que de traits de son industrieuse mortification l'on pourrait citer ici. « Interroger pour faire voir mon ignorance, » avons-nous lu dans les résolutions. Mais sa conduite en classe avait déjà trahi ce secret.

Au noviciat il avait combattu son défaut de langue avec un succès étonnant, Dieu sait au prix de quels efforts ! Il continua la lutte à Tronchiennes. Entre autres exercices il demandait aux aux professeurs de l'interroger fréquemment en public et de le corriger sans merci. Et il ajoutait avec son sourire énergique : « Ce n'est pas que cela m'amuse, mais j'en ai besoin. » Variante à peine modifiée d'une demande qu'un jour, passé l'âge qui est la saison de ces propos, il adressait à son supérieur : « Humiliez-moi, Père Recteur, cela me coûte, mais me fait du bien. » Brave et

noble cœur, quel commentaire toute sa vie faisait à cette prière que tel autre pourrait hasarder sans la moindre appréhension d'être pris au mot.

Quand l'humiliation venait des choses, elle ne le trouvait pas moins bien préparé. A Tronchiennes, il eut, comme tous ses condisciples, un sermon à prêcher au réfectoire. Son tour vint le jour de l'Annonciation. Malgré le soin avec lequel Henry s'était préparé, la mémoire lui manqua. Il dut descendre de la chaire. Petite mésaventure, dont une imagination de vingt ans peut faire un grand malheur. Frère Beck n'y vit que l'occasion d'un joyeux *fiat*.

# CHAPITRE HUITIÈME.

## ÉTUDES. (SUITE.)

DANS la puissante diversion causée par toute occupation absorbante et continue, une chose ne tarde pas à paraître, c'est le degré de solidité des bonnes résolutions et habitudes. Rien ne bougea dans celles du Frère Beck. La nature en lui conspirait avec la grâce pour les rendre indéfectibles.

Des pratiques surérogatoires de piété qu'il s'était prescrites au noviciat, Henry conserva tout ce qui était compatible avec ses nouvelles obligations. Chaque jour il disait le rosaire entier. Il en récitait le premier chapelet aux pieds du Saint-Sacrement qu'il était toujours un des plus prompts à venir saluer, quelques minutes après quatre heures du matin.

Dans ses relations quotidiennes nul autre changement ne s'aperçut que celui d'un empire de plus en plus parfait sur lui-même. Rare mérite,

car le temps seul n'ajoute guère à l'habitude de se vaincre, et aggrave d'autre part les occasions d'y manquer. L'uniformité des occupations, l'énervante fatigue de l'étude, la société continuelle des mêmes visages, l'appauvrissement de la conversation dont le fonds n'est plus renouvelé, en un mot les menus inconvénients au prix desquels un caractère ardent doit acheter la féconde solitude du cloître, sont, en dépit de leurs dimensions exiguës, un terrible multiplicateur aux agacements quotidiens de l'existence. Henry éprouva leur pouvoir, comme d'ailleurs les Saints, et comme eux, en triompha.

Un proverbe dit: « Le jeu révèle l'humeur de l'homme ». A ce titre les jeux doivent reparaître encore une fois dans cette histoire. Au lieu de stimuler l'ardeur des autres, l'ardent lutteur de jadis veillait maintenant à surveiller la sienne et ses effets. Novice, il appelait les jours de vacances ses jours de bataille : « jour de victoire » eût été plus vrai, à Tronchiennes déjà, sans exception.

Le Frère Beck était, au jugement des connaisseurs, un des plus rudes champions dont

l'antique jeu de croquet de la campagne, à Luchteren, ait vu l'adresse et la fortune. Par le seul fait de ses adversaires, on ne lui aurait connu habituellement que le mérite de porter avec une parfaite bonne grâce ces petits triomphes qui grisent, dit-on, aussi bien que de grands succès. Des partenaires moins heureux lui procurèrent parfois celui d'opposer bon visage à la défaite. Il acceptait du plus grand cœur leur solidarité compromettante, les remorquait de son mieux, puis prenait sans mot dire sa part du désastre commun, et, cordialement, félicitait le vainqueur : courtoisie qu'on ne lui facilitait pas toujours assez. Traiter dignement un noble vaincu est un talent que possèdent seuls dans sa plénitude les favoris de la victoire. Devant certains chants de triomphe où manquait un peu le talent en question, Henry sentait parfois son sang bouillonner. Pourquoi hésiter à transcrire ici un aveu qui est un éloge? « Dans ces moments, disait un jour le Frère Beck, mon maillet me brûle les mains, « j'éprouve comme une tentation violente de le « jeter au visage du triomphateur. » Mais la main qui tenait le maillet se laissait brûler sans un

frémissement, et la tête qui commandait à la main finit par ne plus accuser la moindre trace d'émotion.

On se tromperait du reste en croyant que la douceur d'Henry fût le prix d'une violence continuelle contre son cœur. Il en tenait le germe de sa nature, bonne jusqu'au fond, d'une bonté dont son austérité même était imprégnée. Car le renoncement comporte encore bien des nuances: toutes sont belles et admirables, mais celle qui ressemble à je ne sais quel acharnement farouche contre soi-même n'est pas la plus captivante. Chez notre Henry, l'abnégation même avait la grâce épanouie d'une fleur.

A cette époque où il nous fut donné de le connaître, l'excès de sa fougue juvénile avait achevé de s'amortir, et rien ne peut rendre le charme de cette âme ardente où une bienveillance fraîche et naïve coulait à pleins bords. Lui qui comptait sa propre peine pour rien, toute souffrance d'autrui l'attristait. Les jours de vacances, il lui suffisait pour gâter sa joie, de voir travailler les ouvriers de la ferme. « Ces pauvres gens aiment le « repos comme nous, » disait-il. Le dénigrement,

l'esprit de critique à n'importe quel degré le mettaient hors de lui. Le religieux, on le voit, n'avait pas dégénéré de l'enfant dont les regards navrés suffisaient pour tarir la verve satirique de camarades moins tendres au prochain.

Était-ce de cette bonté ou d'ailleurs que son modeste héroïsme prenait cet éclat inexprimablement sincère, qui forçait l'admiration? Au plus lointain appel vers les hautes pensées, tous les instincts de sa nature militante partaient comme un ressort, avec une spontanéité qui faisait du bien à voir et à entendre. Un mot, un tressaillement, un éclair du regard, c'était tout d'ordinaire; mais dans ce rapide indice, d'autant plus significatif qu'il était moins réfléchi, on avait comme toute la vision de cette belle âme dévouée par besoin avant de l'être par la foi, et n'y trouvant rien que de naturel.

Tant de générosité ne va pas sans beaucoup d'indulgence. Par là encore, le Frère Henry était bien de la race des véritables apôtres. Au degré où il possédait réunis l'énergie et le zèle, il y a toujours danger d'être, en paroles ou en actes, un moraliste un peu agressif. Le Frère Beck

au contraire n'avait rien d'un ardélion; et ce n'est pas son moindre mérite qu'avec sa trempe de volonté et sa hauteur d'aspirations, il n'ait jamais contristé ni découragé personne.

Tel il s'était montré dès le collège. Son âme restée ignorante du mal et généreuse dans ses jugements avait compris de bonne heure, au contact de natures moins privilégiées, les luttes que peut coûter à d'autres la poursuite de l'idéal chrétien. Avec les années, cette marque de bonté compatissante était devenue encore plus sensible. Du reste, si par ardeur de caractère, il était porté à exagérer dans le bien, son esprit large et sensé le maintenait presque toujours dans la mesure. Néanmoins cette modération que ses amis ont notée sans dissimuler un peu de surprise, venait du cœur bien plus que de la tête.

C'est pour les mêmes causes, sans doute, que sa vertu au-dessus du vulgaire était d'un exemple si éminemment persuasif. A le voir faire, il était clair que sa tactique contre le mal était de l'étouffer en développant le bien; et il possédait au même degré la clairvoyance à découvrir ce-

lui-ci chez les autres, et le secret de le stimuler par sympathie.

De préférence, il faisait appel aux qualités fortes. Peu de ces effusions de piété attendrie auxquelles bien des tempéraments sont réfractaires dès qu'elles perdent la note juste, difficile à garder. Mais lorsque, dans l'intimité, avec pleine certitude d'être comprise, sa piété parlait, elle avait un accent inimitable. Tous ceux qui ont eu avec lui une de ces conversations où s'entrevoyait le fond de son cœur, se la rappelleront toujours.

L'un d'entre eux nous a raconté qu'un soir de vacances, à Luchteren, se promenant seul avec Henry, à proximité de la maison, celui-ci tout à coup s'interrompit et regardant la chapelle: « Quel bonheur, s'écria-t-il, de posséder Notre-« Seigneur près de soi, et comme la campagne « a un autre aspect, depuis que Jésus y est. Nous « n'apprécions pas suffisamment le bonheur « d'habiter sous le même toit que notre Dieu. La « dévotion à l'Eucharistie, c'est la première de « mes dévotions. Et n'ai-je pas raison? Ah! si « l'on songeait que Jésus est là présent, qu'on

« peut lui confier ses peines, comme toutes les « contrariétés nous sembleraient légères. Mais « n'est-ce pas au tabernacle qu'on recourt en « second lieu après avoir confié ses peines aux « hommes?... » Et, continue le narrateur, il ajouta, lui qui n'avait jamais une parole de blâme à la bouche: « Il me semble qu'il y en a par- « fois qui n'ont pas la dévotion à l'Eucharistie « en si haute estime qu'il convient. »

Quelques jours après, se séparant de ce même ami qu'il ne devait plus revoir : « N'oublions « pas... lui dit-il. Aimons Notre-Seigneur au St- « Sacrement. Ce doit être la première de nos dé- « votions. Recommandez-moi là au bon Dieu, et « demandez cette dévotion pour moi. »

Mais les dernières profondeurs de son âme n'étaient que rarement traversées de ces lueurs qui conduisaient le regard aux racines mêmes de la vertu et de la piété. Ni ses pensées intimes, ni ses véritables peines n'aimaient à se montrer.

A cette discrétion suprême, s'ajoutait, pendant les conversations communes, son désir persistant de passer inaperçu. Une vraie détente ne se produisait dans sa réserve que durant les longues

promenades, où le futur missionnaire, la soutane relevée et son vieux chapeau pendu à la boutonnière, s'endurcissait à la fatigue en arpentant, à défaut de mieux, les plaines sablonneuses des environs. Alors, le petit nombre des auditeurs, et un peu aussi le mouvement, la joie de sentir le vent dans ses cheveux, lui déliaient la langue, et le cœur parlait.

Aujourd'hui ses lettres seules peuvent encore nous donner une idée de ce que devait être sa conversation.

Tel ou tel extrait qu'on en a lu au début de ce récit pourrait donner le change sur leur caractère général. Dans la volumineuse correspondance que nous avons parcourue, à peine une ombre d'apprêt se montre-t-elle de loin en loin, et encore cela doit-il s'appeler de l'apprêt? Le fond de ces lettres, toujours le même, montre bien de quelles pensées l'âme était remplie : la vanité des choses d'ici-bas, le bonheur de travailler et de souffrir pour Dieu, la beauté de l'apostolat, la nécessité pour les bons de se serrer les coudes dans la dure mêlée, et quelques autres pensées du même ton. Là dessus, l'âme

d'Henry se répand en phrases tumultueuses, bousculant le vocabulaire et la syntaxe : virgules, syllabes et mots entiers parfois sont emportés. Tant pis pour les conventions académiques quand ce torrent passe; mais quel large courant d'affection vraie, sincère, nullement frottée de littérature ! D'une cordialité intense, débordante, avec les amis, Henry trouve dans les lettres aux siens des accents d'une tendresse infinie. Nous devons renoncer à citer des exemples de cette éloquence trop mêlée de choses intimes. Voici, à défaut d'un passage plus caractéristique, un fragment de ses lettres à un vieil ami, qu'il continue de traiter avec la familiarité d'autrefois.

« Je suis si content de te savoir heureux... que « je ne t'en veux pas pour le long silence que tu « as gardé à mon égard. Lorsqu'arrivera le mo- « ment où tu te sentiras un peu moins d'ardeur, « où les obstacles te paraîtront plus grands, écris- « moi quelques mots, dis-moi ta petite peine « comme un frère le fait avec son frère. Si je « suis incapable de te consoler, de te fortifier, au « moins les quelques lignes que tu m'enverras « me rappelleront que mieux que jamais je dois

« prier pour mon grand ami. Et le bon Dieu, qui « ne regarde que la bonne volonté, m'écoutera, « cher H., et ainsi espérons-le, tu resteras tou- « jours aussi généreux que tu l'es maintenant. » (5 avril 1896.)

Le plus sûr indice d'un bon cœur et son plus enviable apanage est l'art divin de consoler. Henry le possédait à un degré absolument rare. Sa parole insinuante et attendrie ravive par un inexprimable accent de conviction les fortifiantes pensées de notre foi. C'est d'après les occasions, le souvenir de la paternelle providence de Dieu, l'utilité de l'épreuve, le bonheur du sacrifice, les joies austères de la croix. Et toujours s'y mêle la pensée que les mauvais jours d'ici-bas ne sont jamais bien longs. Dans ses notes spirituelles aussi, la même réflexion revient à tout propos, grave parfois, le plus souvent joyeuse : *momentaneum et leve!*... Pensait-il dire si vrai ? Maintenant qu'il n'est plus, l'insistance de la grâce à lui rappeler l'imperceptible durée de nos joies et de nos maux, semble une harmonie prophétique des conduites de Dieu sur cette jeune âme qui mûrissait pour le ciel.

Veut-on, avant de clore ces quelques mots sur les lettres d'Henry, entendre la note vibrante ou énergique, la plus fréquente de toutes ? Il faut, comme toujours, omettre le plus caractéristique.

« Que cela fait du bien de pouvoir se retrem-
« per dans le bon Dieu ! Après tout : « *unum*
« *necessarium* »... Qu'est-ce que tout le reste ?...
« Qu'est-ce que la vie ? » (12 oct. 1896.)

A un ami : « ... Le croirais-tu ? je deviens
« très prudent. Mon allure est « piano » et
« j'irai du même train toute cette année-ci.
« Plus tard, espérons-le, il y aura moyen de ga-
« loper, de jouer de l'éperon et de la cravache.
« La vie est si courte, il faut cependant en pro-
« fiter... il y a tant de bien à faire ici et ailleurs.
« Prie, mon brave H., pour que ton ami puisse
« se dépenser sans mesure. C'est là la vie, la
« belle, l'heureuse, la seule digne de nous. Le
« reste n'est que misère, saletés, sottises. » (24 déc. 1896.) — Voilà les choses de ce monde bien qualifiées; mais saint Paul avait été plus dur encore.

Pour finir, un spécimen de conseil à un ancien condisciple : « Allons ! toi le philosophe...
« toi qui prônais toujours la droite raison, n'en-

« tends-tu pas qu'elle te dit, qu'il est souverai-
« nement raisonnable que sur les trois-cent-soix-
« ante-cinq jours que le bon Dieu nous accorde
« chaque année, nous lui réservions trois petites
« journées? Réponds à cela! Tu ne parviendras
« pas à faire tenir sur ses pattes le moindre syl-
« logisme contre ce que j'ai dit. Et je n'ai pas
« fini... car avec toi... je dis tout ce que me
« dicte le cœur. J'ajoute donc que si durant 1897
« tu ne fais pas une petite retraite, tu es un...
« disons un canard ou une poule mouillée. Il ne
« s'agit pas de dire que tu es empêché. Cela
« peut arriver de temps à autre, mais tu ne me
« feras pas croire que tu es empêché pour les
« huit retraites de l'année [1]. Je te laisse le choix.
« Vas-y lorsque cela te dérange le moins, mais
« vas-y!

« Tu me trouveras entêté dans mes idées tout
« comme au collège. Être têtu c'est stupide,
« surtout si l'on ne raisonne pas, mais s'entêter
« dans les bonnes idées c'est nécessaire si l'on
« veut réussir.» (Même date.)

1. Il s'agit des retraites d'hommes établies à Tronchiennes.

# CHAPITRE NEUVIÈME.

## ÉTUDES. (Suite.)

LES dernières lettres dont on a lu des fragments au chapitre précédent, ne sont plus écrites de Tronchiennes. En septembre 1896, Henry était parti pour Louvain, où il devait commencer son cours de philosophie.

Avec la foi candide d'une âme dévouée tout entière à une même idée, il comptait sur ces graves études pour compléter sa formation de missionnaire. Puis, au bout de la nouvelle étape où il entrait joyeux, son espérance lui montrait enfin cette Afrique bien-aimée, qui chaque jour devenait plus présente à son esprit.

D'après ses calculs trois ans d'attente lui restaient encore. Il résolut de n'en pas perdre une minute. Au premier rang de ses occupations était la philosophie. Il s'y engagea de conviction, non sans se plaindre un peu de n'y pas voir très clair. Puis venaient les cours de sciences qui lui

souriaient davantage. La physiologie, la chimie qui lui rappelait les expériences incidentées de son petit laboratoire, la botanique à laquelle il revenait ou plutôt qu'il continuait avec des aptitudes et une avance dont son assez bel herbier témoigne encore aujourd'hui.

A propos de cet herbier, nous citerons les paroles du compagnon d'études auquel Henry le laissa en partant pour le Congo. « Le Frère Beck, dit-il, savait douter. Bien souvent il m'a demandé de revoir ses déterminations, et plus d'une plante resta sans nom jusqu'au jour où il put se rencontrer avec le Père G. — Le trait suivant montre aussi sa délicatesse : à côté de l'étiquette portant le nom de la plante il marquait une lettre, lui rappelant le nom de celui qui l'avait déterminée. G. c'était le Père G..., B. c'était lui; en cas d'erreur commise, il aurait eu bien soin de vous dire : c'est moi qui me suis trompé, car voilà un B à côté de l'étiquette. » —

Aux travaux prescrits par le règlement, le Frère Beck ajoutait encore de sa propre initiative. De concert avec deux ou trois condisciples, il forma, dès le mois de son arrivée, un petit cer-

cle littéraire, dans le but de s'exercer à la diction avec moins de difficulté, pensait-il, qu'aux réunions plus fréquentées de l'académie régulière des philosophes. Un des membres de ce cénacle nous a certifié que la demi-heure hebdomadaire n'y était point perdue, et que l'éloquence, libre de s'y ébattre sous des regards indulgents, avait parfois des audaces fécondes. Pour simplifier la préparation, chaque orateur prenait son sujet dans les branches qui lui étaient familières. L'improvisation était suivie d'un examen fraternel, où l'on ne ménageait pas la vérité. Henry se l'entendait dire volontiers; pour les autres, sa critique était judicieuse et encourageante.

Les occupations à part, la vie du Frère Beck à Louvain fut ce qu'elle avait été à Tronchiennes. Seulement, plus maître de son temps, il put écouter davantage sa prévenante charité. Jamais il ne refusait un service. Un prédicateur étranger allait donner une retraite dans notre église. Par complaisance pour un Père de la maison, Henry s'offrit à lui sténographier les instructions ; rentré dans sa chambre, il passait de longues heures

à déchiffrer et à transcrire sa tachygraphie.

Un de ses plus chers compagnons de noviciat, venu avec lui à Louvain, était confiné à l'infirmerie par une maladie cruelle. Renouvelant un trait de charité dont il était déjà coutumier au collège, Henry venait assidûment visiter le pauvre reclus, et le réconforter d'une bonne parole. Pour le distraire, il lui racontait les nouvelles. N'étant pas causeur, il préparait à l'avance sa petite chronique et la débitait en comptant les numéros. 1°... 2°... 3°... 4°... toute la liste repassait en ordre... à moins qu'elle ne s'arrêtât au beau milieu. Le narrateur alors restait quelques instants à se tortiller les cheveux, comme pour ressaisir un souvenir important, puis, avec un franc rire : « Le reste pour une autre fois, disait-il ; au revoir. » Et il partait comme une flèche.

Secourir les malheureux était un besoin pour lui. Pas une plainte, pas une demande, pas un appel à la commisération n'est tombé en vain dans ce brave cœur. Quand il ne pouvait rien, il priait ; mais ce moyen qu'il employait toujours, il ne se résolvait pas vite à l'employer seul.

La coutume existait, parmi les scolastiques de

Louvain, de se lire mutuellement les lettres reçues des trois missions de la province. Celles qui venaient du Bengale furent bien tristes en 1896-1897. La famine et son lugubre satellite, le choléra, s'étaient abattus sur ces indigentes populations, que la peste en outre guettait de Bombay. Un jour, de l'une des paroisses du malheureux pays, arriva une plainte particulièrement navrante. Le pauvre missionnaire à bout de ressources était, par surcroît d'épreuve, menacé d'une surdité complète ; une maladie de larynx pensait le contraindre au silence presque absolu en attendant pire ; et il se demandait avec angoisse d'où lui viendraient les moyens de faire quelque bien encore, avant l'heure prochaine peut-être, où de toutes les façons à la fois, il allait manquer à son troupeau désolé.

La lettre fut lue à la récréation des philosophes. Muet, la poitrine gonflée d'admiration et de douleur, le Frère Beck écoutait.... Quelques jours après, le correspondant du missionnaire le voyait arriver à sa chambre : « Père, voici cent « francs que j'ai reçus pour le P. H. » C'était le tribut dont il avait voulu reconnaître un exemple

d'abnégation et de charité qui le soulevait d'enthousiasme.

Une œuvre durable est restée de son court passage à Louvain. Par hasard, Henry apprit que personne ne donnait le catéchisme aux indigents qui, le midi, venaient chercher la soupe à la porte du collège. Ne lui permettrait-on pas de combler cette lacune ? La demande, bien accueillie, ne fut cependant pas exaucée de suite. Il fallait trouver un local pour la petite œuvre, et aucun ne s'y prêtait sans inconvénient. Pendant plusieurs mois, le Frère dut se contenter d'aller chaque jour, durant la récréation, causer avec ces malheureux et les entendre tandis qu'on remplissait leurs écuelles.

Enfin, l'autorisation fut donnée. Henry pouvait commencer ses petites instructions, dans une sorte de cour de service ouvrant sur la rue. Immédiatement, il se mit à recruter un groupe de catéchistes parmi ses condisciples. Lui-même était, comme de juste, le premier à la besogne. Il parlait avec tant d'âme et de conviction, que plus d'une fois, des théologiens venus en cachette pour l'écouter, ne purent dissimuler leur admira-



5 Juillet 1897.

tion de voir ce prédicateur improvisé, atteindre du premier coup à la meilleure éloquence populaire. On dit même qu'un murmure de désappointement courait dans le pauvre auditoire, quand la pluie mettait obstacle à ce catéchisme en plein vent.

Détail à noter ! pour être sûr que son monde le comprendrait bien, Henry avait dû trouver dans ses journées si remplies, le temps de se remettre à l'étude du flamand dont il avait peu l'usage. Et voilà ce que le vaillant jeune homme, toujours souffrant de la tête, appelait aller « piano », songeant sans doute aux travaux dont il eût voulu se charger encore et à ceux qui l'attendaient un jour.

Ah! quand viendrait-elle l'heure bénie du sacrifice sans mesure! Le 14 janv. 1897, il renouvelait pour la cinquième fois, au R. P. Provincial, sa demande d'être envoyé en Afrique. De mauvaises nouvelles étaient arrivées du Kwango. La mort y avait frappé, dans la vaillante poignée des ouvriers de l'Évangile, un de ces coups qu'elle lui a si peu ménagés. Un des aides laïcs, M. Ch. Petit, venait d'être emporté par une troisième

attaque d'hématurie. En montrant le vide encore une fois rouvert dans ses rangs, la Mission rappelait aussi à quel prix était mis l'honneur de le combler. Le Frère Beck n'y vit qu'une raison de plus pour ambitionner cette faveur. « C'est « surtout, écrivait-il, lorsque les missions nous « envoient de tristes nouvelles, lorsque la mort « frappe ceux qui travaillent là-bas, qu'il con- « vient à ceux qui aspirent à la vie apostolique « de s'offrir à leur supérieur. Et c'est ce que je « viens faire bien simplement. » Bien simplement en effet, car la chose lui semblait toute simple.

En formulant ces aspirations généreuses, il avouait lui-même ne pas oser se promettre leur accomplissement immédiat. La réalité allait devancer ses espérances,au moins ce qui en devait jamais être exaucé.

# CHAPITRE DIXIÈME.

## DÉPART.

UN jour, venant à son ordinaire, visiter son cher confident de l'infirmerie, Henry lui jeta en entrant par manière de salut, ce cri triomphant : « Je pars ! » Puis il continua, transfiguré de bonheur :

« Ce matin le P. Recteur me fait appeler, — « il me regarde silencieusement : « Frère, êtes-« vous toujours prêt à tout ? » — Je ne savais « où il voulait en venir... : « Oui, Père. »

« Bien ! Le Révérend Père Général a exaucé vos désirs... »

« Suffoqué je ne pus que balbutier : *Deo Gra-« tias !* Après quelques mots, le Père P. me con-« gédia... »

C'était le 13 mai 1897. Toute sa vie s'était passée dans l'attente de ce beau jour.

Après ce *Deo Gratias* qui jaillissait de son âme par habitude, dans la joie comme dans la

peine, le premier mot d'Henry en annonçant son bonheur, était : « Priez pour ma mère. » Des immenses sacrifices qui lui étaient demandés, le noble jeune homme ne voyait que les larmes qu'il allait faire couler. Combien de missionnaires n'ont pas emporté d'autres regrets du sol où ils laissaient toutes leurs joies !

Cette même crainte jette sa note de deuil dans la lettre débordante de joie fraternelle, où Henry annonce à son autre lui-même, le premier accomplissement du rêve commun. « Prie « pour notre chère Maman. Le sacrifice est grand. « Obtenons-lui la force de le faire parfaitement. »

Son vœu filial était exaucé par avance. Le lendemain, en réponse à la lettre qui demandait le douloureux *fiat*, il reçut ces belles paroles : « Partez, mon fils. Je viens de la Sainte Communion et j'ai beaucoup pleuré. Allez où le devoir vous appelle ; votre mère vous bénit. »

L'unique inquiétude qui assombrissait encore la joie d'Henry était calmée, autant qu'elle pouvait l'être. Mais déjà, après les premiers transports d'allégresse, l'âme forte du religieux s'était ressaisie. C'est dans la plus parfaite possession

de soi-même qu'il répond aux félicitations de ses amis.

« Je ne m'attendais pas à partir si tôt : la pré-
« paration intellectuelle et spirituelle devait en-
« core se prolonger pendant des années. C'était
« là ma persuasion. Le bon Dieu en a décidé
« autrement. *Deo Gratias !* Donc rien de mieux
« pour moi. Je pars la joie dans l'âme... » On aime à entendre s'exprimer avec cette modération discrète le bonheur d'un cœur aussi bouillant, au moment où il voit se réaliser l'unique et combien ardente ! aspiration de sa jeunesse.

Hélas ! tandis qu'Henry écoutait, frémissant d'enthousiasme, la voix austère de ses espérances, à mots couverts et indistincts, la réponse de mort avait déjà été prononcée sur lui. Un jour, pendant les vacances de Pâques, à la suite d'une longue promenade à travers la pluie et les giboulées, le Frère Beck était rentré mouillé à la maison. Un rhume se déclara ; assez bénin d'abord, il empira et prit bientôt les apparences d'une toux invétérée. Henry toutefois n'y prit pas garde. Quand on l'interrogeait: « Ce n'est
« rien, répondait-il, un petit rhume, cela passera! »

Il le crut et prit malheureusement de trop bons moyens pour le laisser croire aux autres.

Avant de s'embarquer, il devait présenter son premier examen de philosophie. On lui avait laissé la liberté de s'y soustraire. Mais ayant le choix, Henry avait à son ordinaire pris le parti le plus généreux. Passionnante occupation que la métaphysique, au moment de partir pour le Congo ! Mais qu'importait l'ennui, quand le devoir parlait ?

Le temps pressait si Henry voulait encore trouver quelques semaines libres avant le 6 juillet, date fixée pour son embarquement. Pour lui permettre d'accélérer sa préparation, les supérieurs le remirent entre les mains d'un condisciple qui avait déjà à peu près terminé sa philosophie. Immédiatement l'autorité de son répétiteur et sa personne lui devinrent sacrées. Il s'ingéniait à lui épargner tout dérangement, recevait avec humilité et reconnaissance ses moindres avis, se faisait prescrire un ordre pour les thèses à revoir, pour le temps à leur donner, et s'excusait avec une simplicité d'enfant lorsqu'un empêchement imprévu l'avait contraint de manquer aux

instructions reçues. Ce respect de l'autorité à n'importe quel degré fut un des traits les plus constants de sa perfection religieuse. Pendant les quatre années qu'il vécut parmi nous, nul n'a souvenir d'avoir surpris chez lui un mot, un mouvement, un regard, un signe quelconque, où se lût le moindre mécontentement devant un ordre ou une consigne.

Le 10 juin, après un mois environ de préparation, le Frère Beck présenta et subit victorieusement son examen. Mais qu'il lui en avait coûté !

Ses condisciples le surprenaient parfois pendant son étude, la tête en feu et tremblant de fièvre sous sa grosse capote, par une chaleur de juin. Aux reproches attristés qu'ils lui adressaient : « Que voulez-vous, répondait-il, il faut « remplir son devoir jusqu'au bout. » Deux jours avant son examen, en proie à un violent mal de tête, il alla ingénûment demander à son répétiteur s'il se reposerait ou s'il étudierait encore. Celui-ci, comme réponse, le condamna au repos, mais sur un mot de lui, Henry aurait affronté sans sourciller le supplice de retourner à ses livres.

Entre deux études de philosophie, il allait prendre des leçons de langue fiote, chez un jeune théologien revenu de la mission. Mon effort, disait ce dernier, était de parler moi-même sans désemparer, pendant toute la leçon, pour empêcher le pauvre Frère de placer un mot, car la moindre parole déchirait sa gorge enflammée.

Comme diversion à son douloureux travail, Henry avait imaginé d'aller chaque jour prendre des leçons de pansement à la clinique de la ville. Le 27 mai, avec l'approbation de son supérieur, il adressa une demande au directeur de l'hôpital. Deux jours après, en compagnie d'un Frère du collège, il débuta dans ses fonctions d'infirmier. Malgré les ravages de la fatigue et de l'épuisement, jamais on ne l'avait vu si allègre et si joyeux.

Sur sa demande, on l'avait adressé à la salle des opérés. Sur les vingt-deux lits qu'elle renfermait, s'étalaient les plus affreuses douleurs, membres amputés, crânes ouverts par le trépan, côtes sciées, toutes les horreurs de la chirurgie. Henry apprit sur ces terribles blessures, tout le détail des pansements antiseptiques.

Après une semaine, il dut interrompre ses leçons, pour aller faire sa retraite à Arlon, et donner ensuite quelques jours à la consolation de sa famille. Dès le lendemain de son retour, il les reprit : « Je n'ai pas de temps à perdre », disait-il. Dans l'intervalle il avait continué son apprentissage à l'hôpital de Courtrai, où il se fit introduire par un ami.

Chaque matin, il dérobait quelques demi-heures aux siens pour aller soigner ses pauvres malades. Ceux-ci attendaient son arrivée. Une Sœur de l'hôpital a raconté que lorsqu'avant cette heure elle voulait laver ou panser quelque plaie, le patient la priait d'attendre : « Le Père Beck va venir.

— Mais est-ce que je ne fais pas aussi bien que le Père Beck ?

— Je ne sais, mais quand il me touche, je ne souffre presque pas. » Et quand Henry entrait dans la salle, tous l'appelaient d'une seule voix. Lui alors avec son affectueuse brusquerie : « At-
« tendez donc... j'arrive; puis-je vous soigner
« trente-six à la fois ? »

Son compagnon de Louvain parle exactement

comme la bonne Sœur de Courtrai : « Dès qu'on l'apercevait, c'était : Père, par ici, Père, par là, Père, faites aujourd'hui mon pansement, et quand j'y allais seul : Est-ce que le Père ne vient pas ? »

Brave Henry ! Quel charme avait tout à coup adouci ces rudes mains, qui avaient tant remué, bousculé et cassé dans leur vie ? Quel charme, sinon la divine onction de la charité ! On put voir alors ce qu'il y avait de douceur et de tendresse dans cette âme indomptable. Aux instants libres, quand il fallait attendre le médecin, Henry allait d'un lit à l'autre, disant à chaque malheureux un mot approprié à ses besoins, racontant à l'un quelque historiette amusante, portant à l'autre, avec permission, le bulletin mensuel de nos missions, à tous parlant du bon Dieu et de son beau ciel ; et tous ces pauvres gens l'écoutaient consolés, car l'accent de sa voix était suave comme les douces merveilles dont elle parlait.

A sa dernière visite, il avait le cœur gros. Son compagnon l'entendit étouffer un sanglot, au moment où il serrait la main d'un pauvre moribond.

Tout habitués qu'ils étaient à pratiquer le

dévouement et à le voir, les médecins de l'hôpital se sentaient gagner par un charme inconnu devant ce jeune missionnaire à l'âme héroïque. D'emblée une déférence respectueuse l'environna, qui devint bien vite une sorte d'admiration.

Un jour quelqu'un lui dit : « Vous devez avoir bien du courage pour aller au Congo, puisque vous savez que tant y ont trouvé la mort. Comme un trait, la réponse partit accompagnée d'un bon sourire : « Ce n'est pas pour vivre longtemps que « l'on va au Congo ; ceux qui y vont dans ce but, « feraient mieux de rester ici. »

La mort ! elle était déjà là pour lui. Après coup, l'on s'étonne que tous ne l'aient pas aperçue. Différents médecins consultés à plusieurs reprises donnèrent un diagnostic à peu près concordant. Tous accusaient une laryngite profonde, mais non dangereuse. L'un d'eux pensait même que l'air des climats chauds avancerait la guérison. La fatigue et la prostration des forces se mettaient sur le compte du surmenage et de l'agitation inséparable d'une période comme celle qu'il traversait.

Quels durs moments que de préparer un dé-

part pour les missions, à cet âge et dans un tel état de faiblesse ! Il fallait aller et venir, prévoir mille détails, demander mille renseignements, faire des emplettes dans les directions les plus opposées, écrire des lettres, et le tout à la hâte, à travers les contre-temps et les imprévus. Puis venaient les adieux avec leurs émotions. Ses amis, attristés et un peu inquiets, l'accablaient de leurs recommandations et de leurs conseils. Reconnaissant de leur intention, Henry les écoutait en ayant l'air d'apprendre du neuf. Dans les maisons où il était de passage, les supérieurs prenaient pour lui des précautions qui parfois le contrariaient un peu. Il se laissait faire et remerciait comme du plus agréable service.

Tant que dura ce tourbillon énervant, Henry déploya des prodiges d'énergie pour y tenir tête, galvanisé par la pensée de la date qui approchait. Qu'il parvînt seulement à dissimuler son épuisement jusqu'au jour du départ ; après, à la garde de Dieu ! Mais il avait beau se raidir, ses forces le trahissaient. On n'a connu que trop tard les épisodes de cette lutte héroïque de la volonté contre la nature défaillante. Qui aurait

soupçonné son état de souffrance à le voir ainsi braver la fatigue comme à plaisir ? Forcé de se refuser à bien des demandes, il essayait pourtant de donner quelques instants à tous ceux qui désiraient le revoir. « Nous l'avons vu revenir à la veille de son départ, disent les bons Frères qui avaient été ses maîtres. Il entra en classe, et quand sur la carte il nous expliqua son voyage, nous retrouvions Henry bon et simple comme quand il était enfant. »

Avant de quitter Courtrai, il voulut aller revoir les vieux serviteurs de ses parents et quelques-unes au moins des familles pauvres, qu'autrefois il visitait avec sa mère. Plus d'une larme coula quand on apprit que le cher petit bienfaiteur allait partir et qu'on ne le reverrait plus.

Les petits et les humbles avaient comme un droit à ses préférences. A Arlon les novices l'attendaient pour lui faire leurs adieux ; à l'heure dite, le Frère Beck ne paraissait point. On le trouva enfin au milieu des gamins du patronage annexé à la maison de retraite.

Il nous fut donné de le revoir une dernière fois, presque à la veille de son embarquement.

Dans ses adieux, son cœur magnanime éclata tout entier. Une douleur poignante, mais contenue, perçait dans son enthousiasme légèrement fébrile. On sentait qu'il lui en coûtait un effort indicible d'abandonner sa généreuse mère, tous les siens, tous ceux qui l'aimaient. Visiblement, il était poursuivi de la pensée que la séparation pouvait être éternelle ici-bas. « Je dois revenir « dans trois ans, nous disait-il ; mais ma pauvre « mère craint bien de ne plus me revoir, et à cela « je ne puis rien répondre. »

Cette pensée était trop triste. « Vous reviendrez, lui disions-nous, mais pour l'amour du ciel ne commettez pas d'imprudence. »

Il ne répondit pas, mais dans son mâle regard et dans son sourire une douce tristesse disait : « Comme Dieu voudra ! » A tous il parla de même. Pures impressions sans doute ! Les impressions aussi torturent le cœur, et souvent le plus rude courage n'est pas trop pour les surmonter.

Trois jours après, lundi 5 juillet, il s'embarquait sur l'*Albertville*. Mme Beck était venue rejoindre à Anvers son noble fils. Elle assista

aux derniers préparatifs du départ. Refoulant sa douleur et ses larmes, Henry s'ingéniait à l'intéresser et lui prodiguait ses plus affectueux encouragements. Enfin, il fallut se séparer. Elle lui donna sa bénédiction suprême ; puis, doucement, il la congédia et l'envoya passer à Namur la triste journée qui allait suivre.

« Que le bon Dieu t'assiste demain, écrivait-« il à sa sœur, pour que tu puisses consoler « Maman comme tu le désires... » A elle-même, il donnait ses derniers encouragements. La lettre contenait quelques fleurs séchées, symbole et souvenir du cher passé disparu.

L'*Albertville*, qui devait partir le lendemain de grand matin, ne leva l'ancre qu'à trois heures de relevée, par un temps affreux.

Deux religieux de la Compagnie de Jésus étaient à bord en même temps qu'Henry. L'un était un Frère coadjuteur qui retournait à la mission. L'autre était un jeune prêtre. Nature martiale et dévouée, il n'en sentait que plus vivement le sacrifice qui lui était demandé. Au moment du départ, surpris par l'émotion, il pleurait. Une main se posa sur son épaule. « Courage,

Père, lui dit une voix, c'est pour le bon Dieu. » Le Frère Beck qui parlait ainsi, était à ce moment même l'ange consolateur envoyé par le bon Dieu. Heureux enfant, qui, à pareille heure, avait du courage à donner à pareil compagnon !

« La vraie joie se trouve dans le sacrifice et « aujourd'hui le bon Dieu nous a donné l'occa- « sion de lui offrir quelque chose. »

Ces mots se lisent presqu'au début du long journal de voyage qu'Henry avait commencé pour sa mère au lendemain de son départ; ils en résument le sentiment, comme les lignes suivantes en indiquent l'intention touchante.

« Je tâcherai de rester près de toi en t'écrivant « chaque jour quelques mots, en te racontant « ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens, « ce que je pense, de sorte que si quelques cen- « taines de lieues m'éloignent de toi, je serai « toujours à tes côtés par le cœur, par la prière « et, à chaque occasion, par quelques pages « d'écriture. »

Fidèle à cette promesse, le brave jeune homme se fait conteur et causeur, il narre les menus in-



Las Palmas

cidents de la vie du bord, décrit la mer, les rivages entrevus de loin, entremêlant récits et tableaux de mille allusions à ses plus chers souvenirs. — Parfois sa plume rapide rencontre une veine de poésie qu'elle suit un instant.

« Grâce à mes jumelles, j'ai fait une petite « excursion dans la péninsule hispanique. Elle « semble, par sa côte Nord-Ouest, un vrai pays « de touristes : des montagnes bien abruptes se « poursuivant en longues chaînes dont nous « apercevons les crêtes, une côte toute rongée « où la mer doit être magnifique à ses jours de « colère, car nous apercevons des roches qui se « dressent dans les eaux comme de vraies aiguil- « les, des cavernes dans les falaises, des criques, « de larges baies, enfin tout ce qui attire ceux « qui n'ont d'autre chose à faire que voir de bel- « les choses. Du reste, j'aperçois sur la plage un « immense hôtel; ce doit être une espèce de « caravansérail comme au glacier du Rhône, ou « aux relais, dans les Highlands de l'Écosse.

« Ce matin, après la messe, j'achevais ma « méditation à l'avant du vaisseau. Quand on ne « voit que le ciel et l'eau, on a facile de méditer

« sur la grandeur de Dieu. Et puis il y a tant « de réflexions à faire. Quand une de ces longues « vagues noires vient fondre sur la coque de fer « et retomber en magnifiques gerbes d'un bleu « pâle couvert d'écume, et puis disparaît à jamais, « je songe à tant d'hommes qui se donnent tant « de peine, font peut-être un peu de tapage, mais « aussi disparaissent, combien rapidement ! » (Sam., 10 Juil.)

Puis, les menus détails reprennent; la plume va, vient, trottine, alignant son écriture fine et serrée d'un bord à l'autre des grandes feuilles, trop étroites encore pour le cœur qui voudrait tout dire, sachant que le moindre mot aura son intérêt et son prix. Bientôt les rivages d'Europe ont fui ; voici l'Afrique.

Las Palmas ! nom funèbre dans cette humble histoire. Cinq mois devaient à peine s'écouler qu'Henry reviendrait mourir à ce beau rivage qu'il saluait d'un œil ravi.

Son premier débarquement dans la Grande Canarie fut marqué par un incident. Des passagers de l'*Albertville*, en descendant à terre, furent rançonnés par les canotiers du port avec un cy-

nisme particulièrement insolent. Victime comme les autres, Henry se livre à une indignation que je veux laisser parler, à cause du retour de mansétude qui va la suivre.

« Je viens de terminer ma première connais-« sance sérieuse avec l'Espagnol dégénéré...,de « vrais brigands, mais le brigand sale, se mettant « à plat ventre pour vous écorcher le pied. Du « haut du pont, j'en ai vu par douzaines et dou-« zaines. Je ne crois pas que les Congolais se « conduiront beaucoup plus mal... »

Suit le narré de leurs méfaits. Puis : « Je « ne continue pas à parler de ces gens-là, car « en y songeant, je suis presque aussi furieux « que sur le tramway de St-Paul-hors-les-Murs, « à Rome... » Allusion à l'indignation qui l'avait pris en voyant la place destinée à sa sœur, envahie par un malotru, qu'il contraignit à déguerpir.

Comme par l'effet de ce souvenir, il revient à lui : « Somme toute, de ceci je dois constater « que malgré mes quatre ans de Compagnie, je « n'ai pas encore changé de sentiments... ; il y « a encore en moi un ferment qui n'est pas tout

« à fait celui qui doit faire bondir le cœur d'un « Apôtre. » Et quelques lignes plus bas. « Si le « voyage se passe si bien, c'est que tous les « jours... une messe est dite à Courtrai. Pour « demain, mon intention sera: l'amour ou plutôt « la charité envers *tous* les hommes », et le mot tous est quatre fois souligné (13 juillet).

Le journal se poursuit ; à mesure que le terme du voyage approche la pensée d'Henry s'élève et s'attendrit :

« 15 juillet : Aujourd'hui nous fêtons égale- « ment(il vient de rappeler la fête de saint Henry, son patron) le B. Ignace d'Azévédo et ses trente- « neuf compagnons. Nous naviguons à l'endroit « même où le massacre de ces quarante jésuites « a eu lieu. Parmi ces martyrs plusieurs n'avaient « pas vingt ans! et voilà trois siècles qu'ils jouis- « sent d'un bonheur infini pour quelques instants « de douleur supportée héroïquement. Et nous « aussi nous serons si vite dans l'au-delà. — Il y « a à peine dix jours que l'*Albertville* quittait la « Belgique, nous sommes à la hauteur du Sahara « central. Depuis que je me sens si près de ce « continent noir, si longtemps inconnu, le pres-

« tige que l'Afrique avait sur moi fond peu à
« peu !... Une terre sur laquelle des montagnes
« de livres ont fait planer tant de mystère, et
« après tout à quelque distance de l'Europe.—Je
« relis cette phrase et elle me paraît si vaporeuse,
« que vous croirez sans doute que je ne suis pas
« encore tout à fait éveillé. Et c'est un peu vrai,
« car cette pensée m'est venue au moment où,
« par une pleine lune, je *sommeillais* sur mon
« pliant. Et en voyant briller les étoiles, je me
« disais « à côté de ce seul point brillant mon
« Afrique n'est pas une motte de terre ».

Les nouvelles de sa santé sont mauvaises. Une ou deux dates sont laissées en blanc dans le journal, la seconde avec cette note : « Je suis « trop fatigué pour écrire longuement. » Le lendemain il se reproche son silence et décrit la fête nationale (21 juillet) célébrée la veille à bord de l'*Albertville*. Puis c'est le traditionnel baptême des passagers qui franchissent la ligne pour la première fois... Que ne pouvons-nous multiplier les extraits de ces pages, où, dans le négligé de la forme, se joue le plus aimable esprit ! Mais des fragments isolés et incomplets, comme nous

les pourrions citer, donneraient une impression fausse. Quand le gai conteur narre avec force détails plaisants la leçon de fiote donnée le matin par le Frère Van H., ou crayonne de verve la caricature des *gentlemen* noirs de Sierra-Leone, ne vous trompez pas à ce ton alerte, et remontez de quelques lignes jusqu'au bulletin sanitaire : ces amusantes fantaisies ont été tracées d'une main défaillante ; regardez-y de plus près encore, quelque discret mais sûr indice vous révélera leur intention véritable : ce badinage veut faire rire pour empêcher de pleurer.

# CHAPITRE ONZIÈME.

## MORT.

LE 25 juillet, l'*Albertville* atteignait la crique de Banana et s'engageait dans le grand fleuve. Une longue semaine encore se passe à patienter sur le navire qui a buté contre un banc de sable. Enfin, le samedi 7 août, nos voyageurs débarquent à Matadi; vers le soir du mardi suivant, ils étaient dans les bras de leurs confrères de Ki-Santu.

Quelles actions de grâces durent ce jour-là monter vers le ciel, dans la petite chapelle de la mission ! C'était la dernière grande joie du pauvre Henry. Le rêve de son enfance, l'unique désir de sa vie dévouée ne se réalisait un instant que pour lui coûter bientôt un dernier et douloureux sacrifice. Pout tout bonheur ici-bas, il n'avait demandé qu'un jour de travail dans la moisson du Maître... Ce jour, il ne le verra point : aux premières clartés de l'aube, relevé

mourant dans le sillon commencé, il ne lui sera pas même donné d'expirer sur la lisière du champ, consolé par la pensée d'y dormir dans la patrie de son cœur !...

Tout entier à son austère enthousiasme, l'ardent jeune homme croyait avoir encore des forces à prodiguer. « A Boma, le jour de l'arrivée de Mgr Van Ronslé avec qui il avait fait route, dit son hôte de Boma, M. le Dr B., je l'ai surpris dans la matinée, grimpé sur une échelle et en train de placer dans notre église des tentures aux couleurs pontificales et congolaises. »

Henry était destiné à la colonie de Ki-Mwenza. Le P. Supérieur le jugea trop malade pour lui permettre de se rendre à son poste. C'était une première déception. Le Frère Beck s'en console en essayant d'utiliser de son mieux ses loisirs forcés. Le journal qu'il continue pour sa bonne mère, plus fidèlement que jamais, permet de le suivre dans ses petites occupations.

D'abord, pour obéir à la consigne, il essaie consciencieusement de se reposer, non sans beaucoup ronger son frein. Quand sa pauvre tête le lui permet, il étudie la langue du pays. Il sur-



Mission de Ki Santu.

veille aux heures de classe, le régiment de négrillons qui s'initie aux rudiments de la lecture et du calcul, sous la direction d'un petit camarade. De surveillant, il passe professeur, en fait sinon en titre. — Comment s'y était-il pris ? je l'ignore, mais à peine arrivé de quelques jours, il était déjà en mesure de donner sa leçon en congolais.

Son expérience d'infirmier lui rend surtout de bons services : « Voilà, disait-il gaîment, je débute dans l'apostolat comme apothicaire ! » La vérité est que ces humbles fonctions n'étaient pas sans mérite à ce moment-là. Bon nombre des enfants recueillis à la mission, y apportent de leur passé misérable, de ces plaies ou *sarnes* que la vermine et la malpropreté engendrent et enveniment à plaisir sous ce soleil torride. Elles étaient alors, paraît-il, plus fréquentes et aussi plus hideuses que de coutume. Henry les lavait et les pansait sans manifester jamais l'ombre d'une répugnance.

Partout où il fallait faire acte de charité, ajoute le missionnaire à qui nous devons ce détail, le Frère Beck était prêt, toujours gai, toujours vaillant. Un jeune homme tombe atteint d'une

pneumonie : Henry s'institue son garde-malade, et veille sur lui avec la délicatesse et la sollicitude d'une sœur de charité.

« Les indigènes et les enfants, dit le Supérieur de la mission, n'ont guère pu apprécier le trésor de bonté et de dévouement qu'ils possédaient en lui. » L'apprécier en effet, eût été difficile, en si peu de temps. Ceux qui croyaient connaître de longue date ce brave cœur, y faisaient encore des découvertes. Pourtant quelque chose de plus qu'un regret banal nous semble percer dans les barbouillages naïfs, dédiés par les petits enfants de la colonie à la mémoire de leur jeune missionnaire, lorsqu'on leur eut appris sa mort. Peut-être aimera-t-on d'entendre ici un de ces humbles éloges funèbres, tel qu'un confrère me le traduit : « Le missionnaire Beck était très bon, parce qu'il apprenait aux enfants le catéchisme de Dieu et les lettres, et à cause de cela les enfants le pleurent, et pour cela je ne l'oublie pas. Le Père Beck est mort, et moi je le pleure. »

Lorsque tout travail lui est impossible, Henry cherche à rendre son repos utile. Sa meilleure distraction est d'entendre causer les anciens de

la mission et les étrangers de passage à la colonie. Leur expérience complète les leçons de choses qu'il reçoit chaque jour. Avide de n'en manquer aucune, il regarde tout par lui-même, observe, poursuit de près et sur le vif l'étude de la race noire commencée, pendant la traversée, sur les Sénégalais de l'équipage et une équipe de travailleurs nègres embarqués à Sierra-Leone. Ses constatations ne lui apprennent rien de bien engageant ; c'est le cortège complet des vices de la barbarie : la paresse, la passion du vol, l'insouciance, la gloutonnerie, une brutalité bestiale, y compris un penchant à la férocité qu'il note avec tristesse jusque dans ses petits élèves baptisés. Un jour il doit cautériser les sarnes d'un jeune Mongo. « Pendant que le pauvre garçon, dit-il, « pleurait et se débattait en criant, tous ses com-« pagnons prenaient le plus grand plaisir à cette « scène..., ils éclataient de rire. Ce n'est pas « très beau, n'est-ce pas ? pour des chrétiens. » (21 août.)

Mais à mesure que l'abjection et l'abrutissement de cette race malheureuse se découvrent à lui, il sent croître le désir de se dévouer pour

elle. Chez lui le zèle s'échauffe de tout ce qui refroidit les illusions.

Et les forces déclinaient toujours ; cependant il ne s'en alarmait pas ; le docteur interrogé, dénonçait une laryngite, comme ses collègues de Belgique. Henry en attendait la fin avec d'autant plus d'impatience qu'il lui était deux fois pénible de se croire paralysé par un bobo. — Une lettre écrite à son ancien maître des novices, pendant cette période de douloureuse inaction nous révèle l'état de son âme.

« Mission de Bergeyck St-Ignace,

22 octobre 1897.

« ... Moi qui ai tant soupiré après le Congo qu'y « fais-je ? Je dirai volontiers que j'y recommence « mon noviciat. J'ai tous mes loisirs pour faire « tranquillement la méditation, la réflexion et « tous les autres exercices spirituels ; je puis « même, si la dévotion m'y pousse, méditer le soir « comme à Arlon. Et pourquoi cela ? parce que « ma première occupation, m'a dit le P. Supérieur, « c'est de me reposer.

« Vous aviez bien deviné, mon Révérend Père, « en n'augurant rien de bon de la toux que j'avais « durant ma retraite.

« Actuellement elle est toujours là, me rendant « incapable de tout travail. C'est une bronchite « chronique, d'après le médecin de l'Inkissi...

« Ce bulletin de santé vous fera comprendre « ce qui a dû se passer à l'intérieur.

« Pendant mon noviciat, au juvénat et à Lou-« vain, quand je songeais aux plus grands sacri-« fices que le bon Dieu pourrait me demander, « ces deux choses se présentaient à mon esprit : « ne jamais aller en mission, ou bien y être de « fait mais empêché par la maladie de m'y dépen-« ser. Je suis envoyé au Congo plus tôt que je « ne le croyais et j'y débute en devant, comme « première occupation, me soigner !

« Mais le bon Dieu est si bon ! C'est lui qui « prend le gros poids de la croix et avec sa grâce « on reste bien content... Durant ces longs jours « d'inaction forcée, on a le temps d'envisager « sérieusement la vie. Le contact avec les noirs « si dégradés... vous donne de bonnes idées sur « l'apostolat... On touche du doigt l'impossibilité

« de relever cette race, si le bon Dieu n'y verse « ses grâces à flots.

« ... Somme toute au risque de me répéter, « me voilà au Congo à un moment et dans une « situation que je n'avais pas rêvés ! Je suis aussi « heureux qu'au noviciat d'Arlon quand je pou- « vais gambader à Clairefontaine. J'offre au bon « Dieu le grand désir que j'ai de travailler pour « Lui... ; le reste : *fiat !* »

A cette époque déjà menacé de rentrer en Europe, il espérait encore. Bientôt toute illusion tomba. Le médecin, de nouveau consulté, parla cette fois sans détours : « Vous ne pouvez pas rester au Congo. »

Ce fut un coup de foudre pour le pauvre Henry : « Tous les sacrifices qu'il m'a fallu faire « jusqu'ici, écrivit-il plus tard, je les regarde « comme peu de chose comparés à cette perspec- « tive de devoir quitter le Congo lorsque j'y suis « à peine débarqué, lorsque je n'y ai rendu aucun « service. »

Devant cette douleur, le Supérieur hésitait encore. Mais les progrès de la maladie devenaient trop évidents ; il fallut donner l'ordre du départ.

Rentrer en Belgique où l'hiver allait commencer, était dangereux ; on résolut d'envoyer le malade à Madère. La décision lui fut signifiée le 23 novembre au matin. Atterré, anéanti de regret et de douleur, le pauvre Henry se soumit. « Je n'ai « qu'une chose à faire, écrivait-il, dire mon *fiat* « de tout mon cœur en allant où Dieu m'envoie.»

Le lendemain il quittait sa chère mission. Écoutons-le raconter lui-même à son supérieur les tristesses de ce dernier voyage.

« A. M. D. G.

« A bord du steamer *Coomassie*.

« Entre Sierra-Leone et Las Palmas.

13 déc. 1897.

« Mon Révérend Père,

« Je suis heureux de pouvoir vous annoncer « que mon voyage s'est accompli dans des condi- « tions providentielles. Je vous ai écrit quelle était « ma situation et peu de jours après je quittais la « mission. Moi-même je ne pouvais plus douter « de mon affaiblissement, car le moindre mou- « vement me devenait une vraie fatigue. Donc

« dans la matinée du 23 nov. le P. Supérieur me « propose de partir par le premier train. Le len- « demain à 9 h. 1/2 l'express m'emportait à Tumba. « Nous y arrivons après un voyage bien fatigant. « Péniblement je me dirige vers la maison « danoise du P. Behiels qui me reçoit avec la plus « grande affabilité. Le soir, après le souper, voyant « que j'étais fatigué, il est allé lui-même chercher « le Dr Bertrand pour savoir si je pouvais con- « tinuer ma route le lendemain. Le Docteur n'y « mit pas d'opposition, et le 25 au soir, je « descendais à Matadi de nouveau bien fatigué. « Mais la bonne Providence était là : le P. Be- « hiels avait téléphoné au P. D'Hooghe que « j'arriverais à 6 h. Et le bon Père était là, à la « gare ; aussitôt il prend soin de mes bagages et « vint me dire que le *Coomassie* lèvera l'ancre le « lendemain à 5 h. du matin, que le capitaine est « averti de mon arrivée et que tout est en règle. « Ah! mon Révérend Père, il faut être dans l'état « d'affaissement où j'étais, pouvant à peine parler « à cause de ma laryngite, pour apprécier cette « charité vraiment chrétienne.

« De fait le *Coomassie* quitta Matadi le len-

« demain, mais vers midi seulement. Durant les « premiers jours nous n'avons guère fait de che- « min. Il fallut faire escale à Boma, à Banana, « à Landana, où nous avons stoppé deux jours... « Finalement le *Coomassie* s'est mis en marche...»

Quelques jours auparavant, il écrivait à sa mère :

« N'étaient la voix des passagers, les cris des « gens de service et tout le tintamarre d'un « steamer en marche, je crois que je dormirais « toute la journée... Il y a des jours où je ne « dis pas un mot, et cet isolement ne me coûte « guère. Avec le bon Dieu, on est bien partout; « mais sans lui que devient la vie quand on souf- « fre ? » (3 décembre.)

Malgré la fatigue et l'accablement, il poursuit son journal sans presque omettre une date... Quel effort a dû lui coûter cette dernière attention de sa piété filiale ! La nerveuse écriture d'autrefois vacille et tremblotte à faire pitié sur ces pages plus tendres et plus affectueuses que jamais.

Le 11 décembre il écrit encore à sa sœur.

« Je n'ai fait jusqu'ici que quatre mois de

« Congo. Cependant je crois que j'y ai beaucoup « appris. Là comme partout, il n'y a que des « hommes unis au bon Dieu qui peuvent faire « un bien sérieux. D'après mes autres lettres « tu auras vu l'impression que le noir me cau- « sait.

« Ce qui est autrement précieux, c'est l'autre « enseignement que j'ai reçu. Le bon Dieu a « bien voulu me mener par la voie tout oppo- « sée à celle que je croyais... Il faut avoir passé « par ce bouleversement de ce que l'on a le plus « à cœur, pour en revenir à ne s'attacher qu'à « une seule chose : *faire la volonté de Dieu*. Là « se trouvent le vrai sacrifice et la vraie joie.

« Venons-en maintenant au Congo... » Ici, de sa main défaillante, il ajoute quelques détails sur les établissements des Sœurs de Notre-Dame au Kwango. Et l'émotion vous prend d'entendre, dans ces petites nouvelles, le suprême écho terrestre des conversations qui avaient charmé son enfance. Son dernier adieu à la confidente préférée de son âme, ne devait-il pas lui parler des choses qu'ils avaient aimées d'un commun amour ?

Le 17, il achève la lettre commencée quatre jours auparavant pour le R. P. Provincial.

« Demain matin, paraît-il, nous arrivons à Las « Palmas : je vous avoue que je n'en suis pas « du tout fâché. Si pendant toute cette traversée, « j'ai prononcé deux cents mots, c'est beaucoup. « J'étais incapable de lire les quelques livres que « j'avais emportés, parce que le médecin m'avait « défendu d'étudier. Il ne me restait qu'une « double ressource : prier et me reposer. J'ai eu « l'occasion de goûter quelque chose de l'isole- « ment par lequel passe le missionnaire ; le bon « Dieu m'accordait ce que je lui avais demandé, « je n'avais qu'à le remercier.

« Je ne me sens pas le moindre brin d'enthou- « siasme pour la *vie* (1) au Congo. Cependant « avec la grâce du bon Dieu, je vous demande, « mon Révérend Père, de m'y renvoyer dès que « ma bronchite sera guérie. Le bon Dieu per- « mettra peut-être que je m'ajoute aux Pères qui « passeront ici dans quelques mois. Mais *fiat !* »

Ces paroles devaient être le testament de son âme vaillante. Disent-elles assez haut quel attrait

1. Henry a lui-même souligné le mot.

avait enchaîné cette jeune vie aux rudes labeurs de la Mission Congolaise ?

Le *Coomassie* relâchait le lendemain à Las Palmas. Le Frère Beck, sans doute sur les conseils reçus à Tumba ou à Matadi, avait résolu de s'arrêter dans la Grande Canarie, où les communications avec l'Europe et le Congo sont plus faciles qu'à Madère.

Pendant la traversée la maladie avait précipité ses ravages. La brise saline de la mer, à laquelle s'ajouta, pendant quatre jours, un âpre souffle de l'alizé du N.-E. avaient aggravé le désordre des voies respiratoires. Pour comble, un accès de fièvre paludéenne avait achevé d'épuiser les dernières forces du malade.

Défaillant, la voix éteinte, la mort dans les yeux, Henry alla frapper à la porte des PP. Missionnaires du Cœur de Marie, à Las Palmas. On lui prodigua les premiers soins, ainsi que les secours spirituels dont l'absence avait été sa plus dure privation pendant la solitude de la traversée. Heureux de se retrouver dans une maison religieuse, Henry ne savait comment témoigner sa joie et sa reconnaissance.

Cependant les Pères avaient compris qu'il arrivait pour mourir. Craignant de ne pouvoir lui donner dans leur maison les soins que réclamait la gravité de son état, ils le firent transporter aussitôt à l'hôpital Saint-Martin, où il fut placé en chambre privée.

Plusieurs Belges résidant à Las Palmas furent bientôt informés de sa présence et s'empressèrent d'aller saluer leur jeune compatriote qu'ils entourèrent de l'intérêt le plus sympathique [1]. Henry les reçut avec sa cordialité franche et affable, leur parla en termes émus des bons soins dont il était l'objet, leur exprima son espoir de retourner guéri avant peu dans sa chère Mission.

Au cours d'une simple visite, son courage et sa gaîté pouvaient peut-être sembler un peu l'effet de ses confiantes illusions. De plus près, on ne s'y méprenait guère. Les dévouées Sœurs de Saint-Vincent de Paul qui desservaient l'hôpital, eurent vite aperçu quelle belle âme Dieu

1. « Ayant fait presque journellement visite au Rév. Père jésuite Beck de Courtrai, pendant son séjour à l'hôpital de Las Palmas, j'ai pu apprécier les qualités du cœur et de l'esprit de cet excellent missionnaire. » Lettre de M. le Dr E. Decamps au *Bien Public*, 10 février 1898.

leur envoyait. Il y avait comme un charme d'en haut sur ce pauvre malade, si bon, si doux, si accueillant, si résigné. Henry ignorait l'espagnol et sa voix mourante ne parvenait qu'à grand' peine à se faire entendre; mais le bon regard dont il accueillait le moindre service disait assez la reconnaissance de son cœur, comme l'angélique piété qui brillait sur son visage émacié donnait le secret de cette surhumaine et joyeuse patience... Nous qui avons vu tant de fois ce visage et ce regard, nous savons quelle expression céleste devait les embellir dans le rayon avant-coureur des clartés éternelles.

« Ce Père Beck est un Saint », disait la supérieure de l'hôpital, et le curé de la paroisse en répète autant en son latin (1). D'autres le disaient mieux encore par leurs actes. Le médecin de la maison, dont le dévouement affectait volontiers des formes un peu rudes, s'adoucissait tout à coup en approchant de ce jeune religieux qui le pénétrait d'un respect attendri. Et nous savons de

1. *Singulae personae quae illum frequenter visitabant videntes et audientes illum, credebant videre et audire Sanctum Dei.* Extr. de la lettre de M. Juan G. Herrera, curé de St-Augustin, au P. M... 8 février 1898.

bonne source que de longs mois après, l'émotion du brave homme durait encore.

Le Supérieur des Pères Missionnaires de Las Palmas tient le même langage.

« Nous n'avions pas besoin de lui suggérer des oraisons jaculatoires, parce qu'il avait le cœur toujours élevé au bon Dieu. » Un jour quelqu'un lui dit de se recommander à la très sainte Vierge. « Elle est ma Mère, répondit le jeune homme, j'ai remis entre ses mains toute ma vie et mon salut. »

Après la mort d'Henry, on trouva, dans son petit bagage de missionnaire, un cliché de sa photographie, destiné à sa famille. Il fallut en prendre quelques épreuves, pour satisfaire aux instances des Sœurs de la Charité, qui tenaient à posséder le portrait du « Saint ».

Entre tous les témoins auxquels il fut donné d'approcher Henry pendant ses derniers jours, il en est un dont nous mentionnons les souvenirs avec une reconnaissance spéciale.

Pendant l'escale que les missionnaires, en route pour le Congo, avaient faite à Las Palmas en juillet précédent, le Frère Beck et le Père qu'il

accompagnait, avaient eu un long et amical entretien avec le desservant de la petite église du port, M. l'abbé Joachim del Castillon. A quelque temps de là, averti qu'un Père Jésuite se trouvait à l'hôpital, cet ecclésiastique accourut aussitôt pour offrir ses services au malade. Quelle ne fut point sa surprise, en revoyant, au dernier terme d'une maladie de langueur, le jeune missionnaire qu'il avait vu, cinq mois auparavant, rayonnant d'ardeur et d'enthousiasme ! M. del Castillon, parlant couramment le français, était pour Henry un visiteur providentiel. Il comprit et accepta son rôle avec la plus délicate charité. Chaque jour il fit les cinq kilomètres qui le séparaient de l'hôpital pour venir distraire le pauvre malade de sa solitude et l'encourager d'une pieuse parole. Henry répondit à ce dévouement par un abandon et une confiance dont le digne prêtre se sentait tout fier comme de la familiarité d'un Saint. « Je n'ai qu'un regret, écrivait-il par la suite, c'est de ne l'avoir pas possédé dans ma maison durant sa maladie. »

Le soir du 30 décembre, Henry, alité déjà depuis plusieurs jours, était plus faible encore que


86
E. P.
EZ RODRIGUEZ
J. G. S.
ICI REPOSE
HENRY BECK
MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE
DE JESUS
AU KWANGO CONGO BELGE
NE A COURTRAI BELGIQUE LE 1 MAI
1874
DECEDE A LAS PALMAS LE 30
DECEMBRE 1897
R. I. P.

de coutume. Au moment de le quitter, son visiteur eut comme le pressentiment qu'il ne le reverrait plus. Il voulut rester; mais son ministère l'appelait auprès de ses paroissiens. Il partit, promettant de revenir le lendemain. Henry, qui ne pouvait plus tenir la plume, se proposait de lui dicter deux lettres à destination de la Belgique. Au dernier instant, il voulut ajouter une recommandation qui paraissait le préoccuper ; mais un accès de toux l'en empêcha.

Que devaient dire ces deux lettres ? Envoyaient-elles le suprême adieu à tous ceux qu'il avait aimés sur la terre ? Ou bien voulaient-elles encore parler d'espérance ? Dieu le sait !

Une demi-heure environ après le départ de son ami, Henry entrait en agonie. Jusqu'à ce moment là, peut-être, le pauvre enfant s'était préparé à la vie. Mais quand, brusquement, il vit la mort se pencher sur lui, son cœur ne s'émut pas. Pourquoi se serait-il attristé ? La mort était une disposition comme une autre, de celui que dans sa confiance filiale il n'appelait jamais que le « bon Dieu ». D'avance elle était prévue et acceptée. Le jour même où lui était arrivée la

nouvelle de son départ pour le Congo, il avait écrit : « Il y aura à souffrir, et beaucoup, espé-« rons-le ; peut-être même faudra-t-il mourir « bien vite. Mais ce que le bon Dieu veut, voilà « le bien ! Le reste, illusion et poussière. » Tout le mystère de sa destinée est dans ces fortes paroles. Au serviteur, au fils qui n'avait souhaité que le bonheur d'obéir, la mort en l'arrachant à ses œuvres commencées, assurait le mérite des sacrifices dont il ne devait pas connaître les joies. Usé à la peine avant d'avoir fini sa tâche, il pouvait s'en aller offrir à son Père les prémices d'un labeur, où, pour Lui, il avait dévoré son avenir.

A plusieurs reprises déjà, durant son séjour à l'hôpital, le malade s'était confessé et avait reçu la Sainte Communion. Une dernière fois, le Sauveur JÉSUS vint à lui pour l'appeler à la récompense. Henry, sur sa propre demande, reçut l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. Puis, calme et souriant, il attendit la mort. Dans ses mains, signe des pensées qui avaient dirigé et soutenu toute sa vie, le petit cahier des méditations sténographiées au noviciat.

Vers les sept heures du soir, le mourant prit son crucifix, le serra contre son cœur, puis croisa les bras sur la poitrine. Un faible soupir encore et la respiration s'arrêta. Sans secousse, sans effort, l'âme avait passé dans le sein de Dieu.

Henry restait comme endormi dans une douceur paisible. Sur ses traits prématurément vieillis, nulle trace de lutte ou d'angoisse ne laissait soupçonner les poignantes visions, qui, sans doute, à l'heure suprême, avaient surgi devant lui, des lointains de l'absence et du passé. Après tant de sacrifices affrontés avec une générosité violente, Dieu avait voulu que la mort fût clémente à ce cœur indomptable. Doucement elle l'avait pris et emmené au séjour éternel de la joie, du repos et de la paix.



On fit au pauvre missionnaire de dignes funérailles. Elles eurent lieu le lendemain, 31 décembre, dans l'après-midi. Le proviseur ecclésiastique représentant l'évêque, des chanoines, des missionnaires du Cœur de Marie, des Pères de Saint-Vincent de Paul et une vingtaine de prêtres suivaient le corps, ainsi que le *delegado del*

*Gobierno* ([1]), l'alcade de la ville, plusieurs notables et tous les Belges présents à Las Palmas. Quatre de ces derniers tenaient les coins du poêle. Sur le cercueil était déployé le pavillon belge que soutenait le consul de Belgique : légitime hommage rendu par la patrie, au jeune missionnaire qui avait sacrifié sa vie à l'œuvre nationale.

La nuit tombait quand le cercueil fut déposé dans la sépulture qu'une province d'Espagne de la Compagnie de Jésus avait acquise autrefois pour l'un de ses Pères, décédé à Las Palmas ([2]).

Au nom de la colonie belge, un ancien officier supérieur de notre armée adressa alors la parole à l'assistance pour remercier les autorités de Las Palmas des honneurs funèbres rendus à notre jeune compatriote. Combien, sans doute, l'admiration et le regret auraient ajouté à ces sympathiques hommages, si l'on avait su quelle vie disparaissait dans cette tombe, quel passé et quel avenir !

1. Sous-préfet.

2. Les restes du cher défunt ont depuis été transférés dans une autre concession.

En Belgique on ne savait rien encore. Les dernières lettres d'Henry dataient de son arrivée à Las Palmas. Depuis lors plus un mot n'avait été reçu.

Le 2 janvier en réponse au télégramme qui devait porter à Henry les souhaits de nouvel an de sa pauvre mère, la funèbre nouvelle parvint à Courtrai... La parole humaine n'a pas de mots pour dire l'accablement de cette foudroyante surprise.

Aux regrets déchirants d'une famille digne du trésor qui lui était repris, se joignit bientôt la douleur de tous ceux qui avaient connu et aimé le cher défunt. Plusieurs grands journaux catholiques du pays s'associèrent à ce deuil par un hommage rendu à la mémoire de l'humble héros.

Parmi ses frères en religion, ce fut une stupeur morne et navrée. On le savait malade, le bruit s'était même répandu qu'il revenait ; mais personne n'attendait un dénouement prochain ; les plus pessimistes n'avaient point parlé d'un danger imminent.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Mais cette mort si cruelle par elle-même prenait en outre, de ses

circonstances connues ou devinées, une tristesse indicible. A cet âge, si loin du pays et des siens, sans qu'un seul membre de sa famille religieuse fût présent pour lui fermer les yeux ! Et à tous le souvenir revenait de saint François-Xavier, expirant seul et délaissé sur le rivage de Sancian...

Aussi bien, n'était-ce pas un émule de Xavier qui venait d'être repris à la chère mission d'Afrique ? Que d'espérances fauchées par cette mort ! Quels dons incomparables ensevelis à tout jamais ! Quand le ciel nous rendrait-il un cœur né comme celui-là pour attirer les pauvres peuplades du Kwango, par le charme vainqueur de la divine charité ? Non ! avant d'avoir entendu ces plaintes et connu d'où elles venaient, nous n'imaginions pas qu'un jeune homme frappé dès le début de sa carrière, au milieu d'une armée en marche, pût laisser un tel vide, dans les rangs qu'il n'avait suivis qu'un jour.

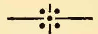
Longue et triste serait l'énumération de ces marques de regret. Mais à quoi bon reproduire ici des paroles dont le prix est, à nos yeux, dans les noms qui les ont signées ? Si l'un de ces té-

moignages pouvait les résumer tous, ce seraient, malgré la discrétion de la forme, quelques lignes écrites par le supérieur de la Mission. N'est-ce pas de là que devait venir le mot qui donne le secret de cette vie et la mesure de ce deuil ? « ... Le Frère Beck était un missionnaire comme il nous en faut, un homme de sacrifice... Daigne le Seigneur nous en envoyer un grand nombre de la trempe du regretté Frère Beck. »

Des souvenirs et des regrets de tous, cette humble histoire s'est trouvée faite. A peine nous en a-t-il coûté le soin de réunir ces témoignages, tant la pensée en est concordante. Et vraiment, qui avait pu approcher cette âme incomparable sans éprouver le rayonnement de sa généreuse et saisissante beauté ? Jamais nature d'élite ne fut mieux elle-même, ne le fut plus tôt, ne le resta plus constamment, avec un éclat plus soutenu, plus transparent et plus limpide. Les proches d'Henry et les maîtres qui l'ont élevé parlent comme les témoins de ses derniers jours, les souvenirs de ses camarades de collège complètent ceux de ses frères en religion. Aux caractères les plus différents il inspire la même

nuance d'étonnement, d'affection et de respect : plus vibrante, plus enthousiaste chez les compagnons d'âge, l'admiration n'est pas moins émue et rend le même son chez les hommes arrivés à la pleine maturité du caractère et de l'expérience. S'il est une variété à ces louanges unanimes, elle est toute dans les faits qui les appuient. Parfois les faits manquent ou sont insignifiants, et l'éloge reste précis, juste et caractéristique. Quel témoignage prouverait mieux que la perfection d'Henry avait cet éclat inimitable et profond, qui vient du dedans, et n'emprunte rien aux situations où il brille ?

Puissent ces quelques pages conserver un reflet de cette pure lumière. Leur auteur les a écrites dans cet espoir, et par reconnaissance pour les exemples qu'il a reçus de son frère très aimé. Que de fois, au cours de cette tâche douce et triste, il s'est demandé par quel dessein Dieu avait créé pour ne briller qu'un jour, un tel trésor d'énergie, de sainte ardeur, de bonté, de dévouement et de tendresse !...



Jeunes gens, vous ferez la réponse à cette

question. Cette humble et courte vie contient une leçon pour nous : la grande leçon de générosité et de détachement, qui résume tous les exemples des Saints, plus éloquente lorsqu'elle nous vient d'un jeune cœur à qui l'expérience n'a pas encore montré le néant des joies qui passent. Il fut demandé à celui-ci de sacrifier tous les biens qu'il aimait d'un immense et légitime amour. Joyeux il les donna jusqu'au dernier, Une pensée, un désir, une passion les remplaça tous dans sa vie dévouée : celle d'avoir en partage les souffrances et les dévorantes fatigues de l'apostolat. Toute sa jeunesse se passe dans la préparation de cet austère avenir, au seuil duquel il tombe, encore content de renoncer pour son Dieu, à l'espérance qui lui avait coûté tout son bonheur.

Lorsque, dans quelques siècles peut-être, la naissante église du Kwango aura grandi et monté vers le ciel, le regard des hommes n'apercevra pas cette humble vie, jetée en pure perte, semble-t-il, dans les fondations du glorieux édifice. Mais Dieu connaît la place qu'elle y tient. Il nous dira un jour que d'âmes auront été sauvées

par l'obscur sacrifice de ce généreux enfant. Dès à présent, il nous adresse par ce cœur héroïque un appel vers des pensées plus hautes. Les aspirants aux missions lointaines,en particulier, ont dans leur jeune devancier un séduisant modèle des vertus qui doivent les préparer à leur poste d'honneur. Et en le voyant succomber avant l'âge, dans l'ardeur ingénue de ses vingt-trois ans, ils apprendront par surcroît que même nos meilleurs désirs sont entre les mains du Seigneur, et qu'il est sage de ne pas reculer dans l'avenir le temps du travail, du dévouement et du mérite.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.



---

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.



